SÉRIE NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

La peau des héros

PAR K.R. DWYER

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

SEPTEMBRE :

1629 – AH… MON POTE !

(Alex Varoux)

Tu panses, donc j'essuie.

1630 – L'OMBRE DE CAÏN

(Daniel Da Cruz)

Si c'est toi, c'est donc pas ton frère.

1631 – LA PEAU DES HÉROS

(K. R. Dwyer)

…vaut pas plus cher que celle des zozos.

1632 – L'OMERTA

(Peter McCurtin)

Il faut qu'une gueule soit ouverte ou fermée.

1633 – LE PUITS DE VELOURS

(John Gearon)

Ou le philtre d'oubli…ettes.

1634 – SHAFT SHAFT SHAFT !

(Ernest Tidyman)

Crac ! Boum ! Tue !.

1635 – IL Y A MOURIR ET MOURIR

(John Crowe)

Mais c'est toujours sa pipe qu'on cane.

1636 – T'AS LE BONJOUR.

(Justin Scott)

D'accord si je te descends à la prochaine ?

K. R. DWYER

La peau des héros

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR F. M. WATKINS

GALLIMARD

Titre original :

CHASE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© 1972 by K. R. Dwyer. Published by agreement with Scott Meredith Literary Agency, Inc. 580 Fifth Avenue, New York. N. Y. 10036.
© Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française.

I

À sept heures, assis dans la tribune en qualité d'invité d'honneur, Ben Chase mangea un mauvais rôti de bœuf, puis divers dignitaires lui causèrent en postillonnant sur sa salade et la coupe de fruits qu'il abandonna à mi-parcours. À huit heures, le Maire se leva et fit son interminable panégyrique : Chase était le héros local le plus célèbre de la guerre au Vietnam ; une demi-heure plus tard, le Maire lui fit don d'un parchemin qui détaillait ses prétendues actions d'éclat, dont la ville était fière. Ensuite, il dut accepter sans étonnement les clefs d'une Mustang décapotable, cadeau de l'Association des Commerçants.

La cérémonie se termina vers neuf heure et demie, et tout le monde accompagna Chase au parking du restaurant où sa nouvelle voiture l'attendait. C'était une huit cylindres à sièges baquets, pneus à flancs blancs, carrosserie noire lustrée ornée de bandes « rallye » écarlates sur le capot et le coffre arrière. À dix heures dix, après avoir posé pour les photographes de presse en compagnie du Maire et des personnalités et avoir exprimé sa gratitude à tout le monde, Chase prit le volant et s'en alla avec sa récompense.

À dix heures dix, il traversait à plus de 150 la banlieue d'Ashside, dans une zone à vitesse limite 75, brûlait un feu rouge à Galasio Boulevard et s'engageait à pleine vitesse dans la côte de Kanackaway, pour voir s'il pourrait la gravir à plus de 100. C'était dangereux, il risquait de se tuer, mais il s'en foutait royalement. Pourtant, peut-être parce que la voiture n'était pas rodée, ou parce qu'elle n'était pas conçue pour de telles performances, il eut beau coller l'accélérateur au plancher, elle ralentit à 80 aux deux tiers de la côte, et à 70 au sommet. Il lâcha la pédale, momentanément dégrisé, et l'élégante mécanique se mit à glisser en douceur sur la route à deux voies bien plate, le long de la corniche qui dominait la ville.

De là, on pouvait admirer le panorama illuminé. C'était un endroit qu'appréciaient les amoureux. Ils flirtaient dans leurs voitures, à l'abri des pins. Dans le temps, Chase y était venu lui aussi.

Il roula jusqu'au bord du précipice, freina et coupa le contact. Pendant quelques instants, le silence de la nuit lui parut total ; et puis il entendit les criquets, le cri d'un hibou au voisinage, les rires étouffés de gosses, dans les voitures aux vitres closes.

Chase ouvrit sa portière et descendit pour humer la douceur de la

nuit. Soudain, son attention fut attirée par une ombre mouvante, sur la gauche, qui venait de sauter d'un rocher et gagnait en courant l'abri d'un énorme saule pleureur, à moins de trente mètres de la Mustang de Chase. La silhouette, bien que pliée en deux, et qui se déplaçait avec la grâce d'une bête effrayée, était indiscutablement un homme.

Au Vietnam, il lui était venu une espèce de sixième sens qui l'avertissait des dangers imminents. C'était un peu bizarre. Le signal d'alarme était en train de résonner.

Le seul détail qui ne collait pas dans un rendez-vous d'amoureux la nuit, c'était un homme seul et à pied. La voiture était un lit ambulant ; elle participait à l'essai de séduction, elle faisait corps avec le séducteur, et jamais un Casanova du XXe siècle n'aurait pu s'en passer.

Bien sûr, le type pouvait être un simple voyeur qui s'amusait à surprendre les occupants des voitures. Du temps qu'il était étudiant, Chase avait été assez souvent la victime de ce jeu pour s'en souvenir. Ce n'était pas un plaisir d'adulte. Et cette ombre, qui faisait bien un mètre quatre-vingts, avait la stature d'un adulte. Il vit soudain surgir l'homme d'entre les branches du saule, toujours plié en deux et courant. Il s'arrêta et regarda une vieille Chevrolet garée un peu plus loin contre le parapet.

Le rire clair d'une fille rompit le silence de la nuit. L'homme longeait maintenant une haie de ronciers et s'approchait de la Chevrolet. Chase s'avança prudemment sur l'herbe rase, humide de rosée et un peu glissante. Une lumière s'alluma dans la Chevrolet, filtrée par les vitres embuées. Quelqu'un hurla, une jeune fille cria. Recommença. Quand il atteignit la Chevrolet, il vit que la portière gauche était ouverte et que l'intrus était penché à l'intérieur. Il gesticulait. Des ombres dansaient derrière les vitres couvertes de buée.

— Arrêtez là-dedans ! cria Chase.

L'inconnu recula brusquement et, quand il se retourna, Chase vit qu'il avait un couteau dans la main droite, levé comme pour frapper. La main et la lame ruisselaient de sang.

Chase s'élança, se rua sur le type qu'il projeta contre la carrosserie et, d'un mouvement preste, il glissa son bras replié sous le menton de l'homme, lui rejeta la tête en arrière et le força à tomber à la renverse dans l'herbe.

La fille hurlait toujours.

L'inconnu balaya l'air de son bras, chercha à plonger son couteau dans la cuisse de Chase. C'était un amateur. Chase pivota, para le coup et son bras serra plus fort le larynx du type.

Autour d'eux, des voitures démarraient. Tous ces jeunots en train de flirter, à l'idée des ennuis possibles, se sentaient coupables. Personne n'avait envie de s'attarder pour savoir de quoi il retournait.

— Lâche ça, gronda Chase.

L'inconnu, qui devait respirer avec peine, chercha malgré tout à frapper et rata encore une fois son coup.

Rendu furieux, Chase releva l'homme et entreprit de lui faire perdre connaissance en l'étranglant à moitié. Mais l'herbe humide le trahit. Il glissa et tomba ; l'inconnu atterrit sur lui. Cette fois, le couteau plongea dans le gras de la cuisse de Chase et fut arraché des mains de son assaillant par son brusque sursaut.

L'homme roula sur lui-même et se releva. Il fit un pas ou deux vers Chase en cherchant son couteau, puis il parut se rendre compte brusquement de la force peu commune de son adversaire ; il tourna les talons et s'enfuit.

— Arrêtez-le ! cria Chase.

Mais la plupart des voitures étaient parties. Les rares conducteurs encore garés au bord de la falaise réagirent comme l'avaient fait leurs camarades plus timorés aux premiers cris ; des phares s'allumèrent, des moteurs s'emballèrent, des pneus crissèrent sur la route. Bientôt il n'y eut plus que la Chevrolet et la Mustang de Chase.

Sa blessure à la cuisse le faisait souffrir, mais pas plus que bien d'autres qu'il avait subies. À la lueur du plafonnier de la Chevrolet il vit que le sang s'écoulait lentement, par à-coups, comme lorsqu'une artère est touchée. Quand il se releva, il s'aperçut qu'il pouvait marcher sans trop de difficultés.

Il alla jeter un coup d'œil dans la voiture et le regretta aussitôt. Le corps d'un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans était écroulé sur le siège et le plancher. À en juger par le sang, il semblait avoir reçu une vingtaine de coups de couteau. À côté de lui, pelotonnée contre la portière, une petite brune qui devait avoir un ou deux ans de moins que son amoureux gémissait tout bas, les mains crispées comme des griffes sur ses genoux. Elle portait une mini-jupe rose, mais pas de jupon ni de soutien-gorge. Ses petits seins juvéniles aux pointes dressées étaient éclaboussés de sang.

— Bougez pas, dit Chase. J'arrive.

Elle ne répondit pas et continua à gémir.

Il contourna la voiture en s'y appuyant lourdement, et ouvrit la portière de droite.

— Où est votre corsage ?

Elle ne regardait plus le cadavre mais elle ne semblait pas voir Chase non plus. Elle baissait la tête, elle contemplait ses mains crispées et elle marmonnait des mots sans suite. Chase se baissa, trouva le corsage roulé en boule sous le tableau de bord et le lui tendit. Elle ne bougea pas davantage.

— Allons, rhabillez-vous, dit-il tout bas.

Il était sûr que l'assassin n'était peut-être pas allé bien loin.

Elle semblait parler, bien qu'elle ait baissé la voix. Quand il se

baissa pour l'écouter, il l'entendit dire :

— Ne me faites pas de mal. Je vous en supplie.

— Je ne veux pas vous faire de mal. Ce n'est pas moi qui ai fait ça à votre petit ami. Mais le responsable est peut-être encore dans les parages. Ma voiture est un peu plus loin. Voulez-vous venir avec moi ?

Elle leva enfin la tête, cligna des yeux, secoua la tête et sortit de la Chevrolet. Il lui tendit son corsage qu'elle déplia machinalement, sans songer à l'enfiler. Elle était encore commotionnée.

— Vous vous rhabillerez dans ma voiture, lui dit Chase. Vous risquerez moins.

Il la prit par les épaules et la porta presque jusqu'à la Mustang. La portière de droite était verrouillée. Le temps qu'il l'aide à contourner la voiture et à passer par l'autre portière, elle parut se ressaisir. Une fois assise, elle enfila un bras dans une manche, puis dans l'autre, et boutonna lentement le chemisier. Apparemment, elle ne portait pas de soutien-gorge. Quand Chase ferma et verrouilla sa portière et mit le moteur en marche, elle demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un passant. J'ai aperçu le type et j'ai pensé qu'il y avait du louche.

— Il a tué Mike.

— Votre amoureux ?

Elle ne répondit pas. Distraitement, elle essuya les quelques taches de sang sur sa figure. Chase fit demi-tour et reprit la route de Kanackaway à la même allure qu'à la montée ; il aborda le dernier virage si vite que la fille fut projetée contre lui.

— Bouclez votre ceinture, dit-il.

Elle obéit, mais elle paraissait toujours aussi inerte, et regardait droit devant elle les rues qu'ils parcouraient.

— Qui était-ce ? demanda Chase quand il atteignit Galasio Boulevard et s'arrêta au feu rouge.

— Mike.

— Non, pas votre petit copain. L'autre type. Vous avez vu sa figure ?

Elle hocha la tête.

— Vous ne l'avez pas reconnu ?

— Non.

— Je pensais que c'était peut-être un amoureux transi, un fiancé éconduit, quelque chose comme ça.

Elle resta muette.

Ce mutisme donna à Chase le temps de réfléchir à l'affaire. Il se rappelait l'arrivée de l'homme venant du sommet de la falaise, et se demanda s'il avait su qui il attaquait, si n'importe quelle voiture aurait fait l'affaire, s'il avait agi pour se venger de Mike ou s'il s'en était

simplement pris à quelqu'un au hasard. Le geste d'un fou…

Un quart d'heure plus tard, Chase se garait dans Kensington Avenue, devant le poste de police.

— Vous vous sentez assez remise pour leur parler ? demanda-t-il.

— Aux policiers ?

— Oui.

Elle haussa les épaules.

— Je pense.

Elle s'était ressaisie remarquablement vite. Elle songea même à emprunter le peigne de Chase pour le passer dans ses longs cheveux noirs.

— De quoi j'ai l'air ? demanda-t-elle.

— Très bien, assura Chase en se demandant s'il ne valait pas mieux se passer de femmes que d'en laisser une derrière soi qui vous pleure aussi peu de temps.

— Allons-y, fit-elle.

Elle ouvrit sa portière et descendit, en exhibant ses jambes fuselées dans un frou-frou.

La porte du petit bureau gris s'ouvrit et un petit homme gris entra. Il avait un visage las, des yeux enfoncés, comme s'il n'avait pas dormi depuis deux jours. Il alla s'installer derrière la table devant laquelle Chase et la fille étaient assis, et se laissa choir sur sa chaise comme s'il n'allait plus pouvoir se relever.

— Je suis l'inspecteur Wallace, dit-il.

— Enchanté, dit Chase qui ne l'était pas du tout.

La fille se taisait et regardait ses ongles.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda Wallace en croisant ses mains sur la table et en les regardant tous les deux, comme un curé ou un notaire.

— J'ai déjà tout expliqué au sergent de garde.

— Il ne fait pas partie de la Criminelle. Moi si. Qui a été assassiné et comment ?

— Son petit ami. Il a été poignardé.

— Elle ne peut pas parler ?

— Si, je peux, dit la fille.

— Votre nom ?

— Louise.

— Louise comment ?

— Allenby. Louise Allenby.

— Vous habitez ici ?

— À Ashside.

— Votre âge ?

Elle regarda le policier comme si elle allait protester, et puis elle baissa encore la tête.

— Dix-sept ans.

— Au lycée ?

— J'ai fini en juin. À l'automne, j'entre à l'université.

— Qui était le garçon ?

— Mike. Michael Karnes.

— Et qu'est-ce que vous faisiez tous les deux sur la falaise de Kanackaway ?

Cette fois, elle regarda Wallace en face.

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Écoutez, intervint Chase, ces questions sont-elles vraiment nécessaires ? La fille n'a rien à voir dans ce meurtre. Je crois que l'homme au couteau l'aurait tuée aussi… si je ne l'en avais pas empêché.

Wallace se tourna vers Chase.

— Si vous me disiez un peu ce que vous faisiez là, vous aussi ?

— Je me baladais en voiture, tout simplement.

— Votre nom ?

— Benjamin Chase.

— Je me disais bien aussi que j'avais vu votre tête quelque part, fit Wallace, et son attitude s'adoucit aussitôt. Votre photo était dans les journaux, aujourd'hui.

Chase hocha la tête.

— C'est vraiment quelque chose, ce que vous avez fait là-bas, reprit le policier. Ça demandait un sacré courage.

— Moins qu'on ne croit.

— Allons donc ! protesta Wallace d'un ton qui indiquait bien qu'à son avis l'exploit avait été encore plus prodigieux que ne le racontaient les journaux.

Il se retourna vers la fille, qui semblait s'intéresser brusquement à Chase et l'observait à la dérobée. L'attitude de Wallace à son égard avait changé aussi et il lui parla avec beaucoup plus de douceur :

— Vous voulez me raconter ce qui s'est passé ?

Elle obéit, et perdit un peu de son assurance au cours de son récit. À deux reprises, Chase crut qu'elle allait pleurer, et regretta qu'elle refoule ses larmes. Sa froideur, si tôt après ce meurtre, le mettait mal à l'aise. Peut-être essayait-elle de nier la mort. Elle se retint de pleurer et quand elle se tut elle s'était complètement ressaisie.

— Vous avez vu sa tête ? demanda Wallace.

— Oui.

— Vous pouvez me donner son signalement ?

— Pas vraiment. Il avait des yeux bruns, je crois.

— Pas de moustache, de barbe ?

— Je ne crois pas.

— Les cheveux longs, des favoris ?

— Courts, il me semble.

— Pas de cicatrices ?

— Non.

— Rien de spécial, la forme de sa tête, les cheveux rares ou drus, pas le moindre détail ?

— Je ne me souviens pas.

— Quand je suis arrivé auprès d'elle, dit Chase, elle était commotionnée. Je doute qu'elle ait eu tous ses esprits. Elle ne voyait rien.

Au lieu d'approuver avec reconnaissance, Louise jeta à Chase un regard furieux. Il se rappela, trop tard, que ce qu'il y avait de plus épouvantable pour les gosses de l'âge de Louise, c'était de perdre son air blasé, de ne pas pouvoir tout encaisser. Il avait révélé son bref moment de désarroi, et à un flic, par-dessus le marché ! Qu'il lui ait ou non sauvé la vie, elle allait lui en vouloir, c'était sûr.

Wallace se leva.

— Venez.

— Où donc ? demanda Chase.

— Nous allons monter là-haut, avec des gars du labo.

— Est-ce vraiment indispensable ?

— Ma foi, nous devons prendre vos dépositions à tous les deux, d'une façon plus détaillée. Et je pense que cela vous aiderait de revenir sur les lieux du crime, monsieur Chase.

Il sourit, comme si le nom de Chase l'impressionnait, et ajouta :

— Il y en a pour quelques minutes. Nous retiendrons la petite plus longtemps que vous.

Chase était assis à l'arrière de la voiture de patrouille de Wallace, stationnée à une dizaine de mètres de la Chevrolet, et répondait à des questions quand le break du *Press-Dispatch* survint. Deux photographes et un reporter en descendirent. Pour la première fois, Chase comprit ce que les journalistes allaient faire de cette histoire. Ils le transformeraient en héros. Une fois de plus.

— Je vous en prie, dit-il à Wallace, pourrions-nous empêcher les reporters de savoir qui est venu au secours de cette fille ?

— Pourquoi ?

— J'en ai ma claque, des journalistes.

— Mais vous lui avez sauvé la vie. Vous devriez en être fier.

— Je ne veux pas leur parler.

— Ça vous regarde. Mais il faudra bien qu'ils sachent qui a interrompu l'assassin. Votre nom figurera dans le rapport, et la presse a le droit de consulter tous les rapports.

Plus tard, alors que, Wallace en ayant fini avec lui, il descendait de voiture pour rejoindre un autre inspecteur qui le reconduirait en ville, Louise posa une main sur l'épaule de Chase.

— Merci, murmura-t-elle.

Au même instant, un photographe prit un cliché et son flash parut durer une éternité.

En redescendant en ville, l'agent en tenue qui conduisait dit qu'il s'appelait Don Jones, qu'il avait lu dans les journaux le récit des exploits de Chase et qu'il aimerait bien avoir son autographe pour ses mômes. Chase signa au dos d'une feuille de rapport, en écrivant au-dessus comme le demandait Jones : « Pour Rick et Judy Jones ». L'agent posa ensuite une foule de questions sur le Vietnam, auxquelles Chase répondit aussi brièvement que possible sans se montrer mal élevé.

Au volant de sa Mustang, il roula prudemment. Sa colère s'était calmée ; il n'éprouvait plus qu'une immense lassitude.

À une heure un quart du matin, il se gara devant son immeuble et monta à son appartement du grenier, une vaste pièce, à la fois cuisine, chambre à coucher et living-room, avec une salle de bains et une grande penderie. Il s'enferma à clef et se sentit enfin en sécurité.

Chase se déshabilla, se lava la figure et les mains, examina la blessure de sa cuisse qu'il avait négligé de signaler à la police, et constata qu'elle était superficielle. Le sang formait déjà une croûte. Il la lava, la nettoya à l'alcool et la badigeonna de mercurochrome. Il acheva ces soins en se versant un verre de Jack Daniels sur deux cubes de glace, puis il s'assit sur son lit avec cette admirable médecine. Il en consommait d'habitude une bouteille par jour. Mais aujourd'hui, à cause de ce foutu banquet, il avait été obligé de s'en passer. En buvant, il se sentit redevenir propre. Seul avec une bouteille, c'était l'unique moment où il se sentait propre.

Il se servait son second verre sur les mêmes cubes presque fondus quand le téléphone sonna.

Il n'avait pas envie de répondre. Il ne connaissait personne qui pût l'appeler en pleine nuit. Il préféra s'occuper de son whisky jusqu'à ce que l'appareil cesse de sonner. Mais à la seizième sonnerie, il comprit que son correspondant était plus obstiné que lui ; il décrocha.

— Allô ?

— Chase ?

— Oui.

— Vous me reconnaissez ?

— Non, répondit-il.

Il ne reconnaissait pas cette voix. C'était un homme, il semblait las, mais à part cet indice, il pouvait avoir entre vingt et soixante ans.

— Comment va la jambe, Chase ?

Il y avait maintenant une sorte d'humour dans la voix, mais la cause lui en échappait.

— Bien. Très bien.

— Vous savez vous servir de vos mains.

Chase ne dit rien ; il avait la gorge nouée car il commençait à comprendre de quoi il s'agissait.

— Vous savez bien vous en servir. Vous avez dû apprendre ça à l'armée, hein ?

— Oui.

— Vous avez dû apprendre pas mal de choses à l'armée, et je suppose que vous vous jugez capable de vous défendre.

— C'est *vous ?*

L'homme rit, un instant, la fatigue de sa voix disparut.

— Oui, C'est moi. J'ai la gorge en compote et je sais que demain ma voix sera abominable. À part ça, je m'en suis tiré aussi bien que vous, Chase.

Chase se rappela, avec une lucidité réservée aux instants de danger, la lutte dans l'herbe avec l'assassin, à côté de la Chevrolet. Il chercha à situer la figure de l'homme, mais sa mémoire le servit aussi mal que naguère avec la police.

— Comment savez-vous que c'est moi qui vous ai interrompu ?

— J'ai vu votre photo dans le journal. Vous êtes un héros. Votre photo s'étale partout. Quand vous étiez couché sur le dos, à côté du couteau, je vous ai reconnu ; alors je me suis tiré en vitesse.

— Qui êtes-vous ?

— Vous vous imaginez vraiment que je vais vous le dire ? répliqua l'homme d'un ton nettement amusé.

Chase avait oublié son verre. Les sonnettes d'alarme, les sacrées sonneries d'alarme résonnaient dans sa tête. À en juger par ce tintamarre mental, on se serait cru un jour de fête nationale.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

L'inconnu garda le silence pendant si longtemps que Chase faillit répéter sa question. Mais soudain, sans la moindre trace d'amusement dans la voix, le tueur reprit :

— Vous vous êtes mêlé de ce qui ne vous regardait pas. Vous ne savez pas le mal que je me suis donné, pour choisir parmi tous ces jeunes fornicateurs les cibles les meilleures, celles qui méritaient le plus la mort. J'ai travaillé à ce projet pendant des semaines, Chase, et j'ai donné à ce jeune pécheur le châtiment qu'il méritait. Restait la fille, et vous l'avez sauvée avant que je puisse accomplir ma mission, vous avez sauvé une putain qui n'avait pas le droit d'être épargnée. Alors je tiens à vous dire, Chase, que ça ne va pas s'arrêter là. Que non.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je m'occuperai de vous, Chase, une fois que j'aurai enquêté sur votre passé et que je vous aurai jugé. Et ensuite, quand vous aurez payé, je m'occuperai de la pute, de cette fille.

— Vous vous occuperez d'elle ?

— Je vais vous tuer, Chase. Je vais vous punir de tous vos péchés, quels qu'ils soient, et pour vous être mêlé de ce qui ne vous regardait pas… Vous avez compris ?

— Oui, mais…

— Je vous rappellerai, Chase.

— Écoutez, si…

L'homme raccrocha.

Chase posa lentement le combiné sur les broches et retomba contre le chevet de son lit. Il sentit quelque chose de froid dans sa main, qui le gênait et, en baissant les yeux, il fut surpris de voir son verre de whisky. Il le porta à ses lèvres. L'alcool lui parut légèrement amer.

Il devait prendre une décision, savoir ce qu'il allait faire à la suite de ce coup de fil.

La police serait intéressée, évidemment, car elle verrait là son premier indice tangible pour retrouver l'assassin de Michael Karnes. Les flics voudraient sans doute brancher sa ligne sur une table d'écoute en espérant que l'homme rappellerait, comme il l'avait d'ailleurs promis. Ils seraient même capables de poster un agent dans la chambre de Chase, et de lui coller une filature, à la fois pour le protéger et pour tenter d'arrêter le tueur s'il s'attaquait à une seconde victime. Pourtant…

Chase but encore une gorgée.

Il y avait des limites à ce qu'il pouvait endurer. Encore quinze jours d'articles de journaux, de coups de téléphone, d'offres d'emploi et de déclarations d'amour ou de mariage, et ce serait la fin de ses maigres ressources. Si, durant ce temps, il était obligé de partager sa chambre avec un officier de police et qu'on le suive partout où il allait, il ne tiendrait pas le coup. Déjà il éprouvait cette vague sensation de vide qui l'avait si totalement rempli à l'hôpital. C'était cette absence de but, cette perte du désir de vivre qu'il devait écarter à tout prix. Même s'il fallait pour cela cacher des renseignements peut-être précieux aux autorités.

Il ne parlerait pas de ce coup de téléphone à la police.

Il but encore quelques gorgées, se leva et alla remplir son verre.

Après tout, se dit-il, l'assassin ne parlait pas sérieusement. C'était sûrement un fou, car aucune personne saine d'esprit n'irait s'attaquer à un couple dans une voiture garée et tailler un garçon en pièces à l'aide d'un couteau de cuisine. Les fous étaient dangereux, assurément, mais ils faisaient rarement ce qu'ils promettaient. Ou du moins, c'était ce que Chase pensait.

Il comprenait bien qu'il dissimulait une piste éventuelle à la police, un contact qu'elle pourrait utiliser au mieux. Mais les flics étaient malins. Ils découvriraient bien l'assassin sans l'aide de Chase. Ils

devaient avoir relevé des empreintes sur la poignée de la Chevrolet et sur le manche du couteau. Ils avaient déjà pensé à envoyer un bulletin général signalant que l'homme devait souffrir d'une gorge meurtrie et de laryngite. Ce que Chase taisait ne risquait guère de faire avancer l'enquête et hâter l'arrestation du coupable.

Il finit son whisky. L'alcool passa rapidement, et en douceur.

Sa décision était prise.

Il remplit encore une fois son verre et se coucha. Il regarda l'œil vitreux de la télévision. Dans quelques jours, tout serait redevenu normal, se dit-il. Il pourrait retrouver ses habitudes, vivre confortablement de sa pension d'ancien combattant et de l'héritage relativement conséquent de ses parents. Il n'aurait pas besoin de chercher du travail, de parler à des gens ni de prendre de décisions. Son unique tâche serait de consommer suffisamment de whisky pour dormir malgré ses cauchemars.

Il vida son verre et s'endormit.

II

Chase se réveilla tard, le lendemain matin, après une mauvaise nuit peuplée de cauchemars pleins de morts qui cherchaient à lui parler.

À onze heures cinq, le téléphone sonna. Il hésita, finit par répondre, refusa d'accorder une interview et raccrocha.

À onze heures vingt-six, nouvelle sonnerie. Cette fois, c'était l'agent d'assurances de la compagnie où l'Association des Négociants avait pris une police d'un an au nom de Chase. L'agent voulait savoir si l'assurance lui convenait et s'il ne préférait pas être un peu mieux couvert, pour un supplément forfaitaire. Il fut dépité lorsque Chase lui répondit qu'il était satisfait comme ça.

À onze heures cinquante, le téléphone sonna pour la troisième fois. Quand Chase décrocha, le tueur lui dit :

— Bonjour. La matinée s'est bien passée ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous dire de rester près de votre téléphone ce soir à six heures. J'ai passé la matinée à me documenter sur vous, à étudier votre biographie, et je compte y consacrer encore l'après-midi. À six heures, je vous dirai ce que j'ai découvert.

— À quoi ça sert, tout ça ?

— Je puis difficilement prononcer un jugement sur vous avant de savoir quels délits vous avez commis, il me semble. (Malgré la fatigue de ses cordes vocales qui rendaient sa voix sourde, Chase discerna la sorte d'amusement qu'il avait déjà remarquée.) Vous devez bien comprendre que je n'ai pas choisi au hasard les fornicateurs que je suis allé châtier à Kanackaway.

— Ah non ?

— Non. Je me suis longuement documenté, dit fièrement l'homme avec un petit rire qui écorcha sa gorge meurtrie et le fit tousser. Je suis monté là-haut tous les soirs pendant deux semaines pour noter les numéros des voitures. Et puis je les ai comparés, étudiés jusqu'à ce que je trouve celui qui se retrouvait le plus souvent : sur mes listes.

— Pourquoi ? demanda Chase.

— Pour découvrir les pécheurs les plus méritants. Dans cet État, le Bureau des cartes grises peut vous livrer le nom du propriétaire d'un véhicule contre la somme de deux dollars. C'est ainsi que j'ai pu

apprendre l'identité du garçon à qui appartenait cette voiture. Ensuite, il m'a été facile d'enquêter sur son passé et d'apprendre le nom de sa complice. J'ai suivi la fille, deux fois, quand d'autres garçons l'invitaient, et un de ces soirs-là elle s'est donnée à son compagnon.

— Comment le savez-vous ?

— Écoutez-moi, fit l'inconnu, mes méthodes ne vous regardent pas.

Sa colère provoqua une nouvelle quinte de toux et quand il fut calmé il reprit :

— Des ordures, tous les deux, le garçon comme la fille ! Ils méritaient ce qui leur pendait au nez… sauf que vous l'avez sauvée, elle.

Chase ne souffla mot.

— Vous comprenez, je dois vous étudier aussi consciencieusement que les deux premiers. Sinon, je ne pourrais pas être certain que vous méritiez bien votre condamnation à mort et que je ne vous aie pas assassiné seulement parce que vous aviez contrecarré mes projets et que je voulais me venger. En un mot, je ne tue pas les gens, j'exécute ceux qui le méritent.

— Je ne veux plus que vous me téléphoniez, déclara Chase.

— Vous pouvez m'en empêcher ?

— Je vais faire brancher ma ligne sur la table d'écoute.

— Ça ne m'arrêtera pas. Je vous appellerai de diverses cabines publiques, et je raccrocherai avant que la police ait pu me découvrir.

— Et si je refuse de répondre ?

— Vous répondrez.

— Vous êtes bien sûr de vous.

— Vous tiendrez à savoir ce que j'ai appris sur votre compte, et quand je vous jugerai, et quand vous serez exécuté.

La voix de l'inconnu faiblissait, sa dernière phrase était à peine audible, et maintenant il semblait ne plus vouloir la fatiguer.

— Ce soir à six heures, dit-il, et il raccrocha.

Chase en fit autant, désagréablement conscient que le tueur le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Il répondrait à chaque fois, bien sûr. Pour les mêmes raisons qui l'avaient poussé à répondre à tous les appels d'importuns durant ces dernières semaines, plutôt que de demander un numéro ne figurant pas à l'annuaire. Le seul problème, c'était qu'il ne savait pas très bien quelles étaient ces raisons.

Impulsivement, il décrocha et forma le numéro du central de la police. C'était la première fois en dix mois et demi qu'il se servait du cadran, qu'il appelait lui-même. Le numéro de la police, ainsi que celui des pompiers, se trouvaient sur une étiquette collée sur le socle de l'appareil, comme si on avait voulu lui faciliter les choses.

Quand on lui répondit, il donna son nom et demanda Wallace. En

ce moment, il était tout prêt à profiter de sa gloire actuelle pour aller droit au but.

— Oui, monsieur Chase ? Que puis-je pour vous ? demanda Wallace.

Il ne parla pas comme il en avait l'intention. Il posa une question banale :

— Comment ça marche, l'enquête ?

Wallace ne demandait pas mieux que de parler boutique.

— Lentement mais sûrement. Nous avons trouvé des empreintes sur le couteau et nous en avons envoyé des copies à Washington et à la capitale de l'État. Si jamais il a déjà été arrêté, pour un délit majeur ou s'il a travaillé dans l'administration, nous mettrons la main sur lui dans les vingt-quatre heures.

— Et si ses empreintes n'ont jamais été relevées ?

— Nous le retrouverons quand même. Nous avons découvert une bague d'homme dans la Chevrolet. Elle n'appartenait pas à la victime et elle a l'air bien trop petite pour être à vous. Vous n'avez pas perdu une bague, pas vrai ?

— Non.

— Je le pensais bien. J'aurais dû vous téléphoner à ce sujet, mais j'étais à peu près certain de mon fait. C'est la sienne, pas de doute.

— Et à part les empreintes et la bague, pas d'autres indices ?

— Nous surveillons étroitement la fille et ses parents, mais je vous serais reconnaissant de n'en parler à personne. Nous aimerions qu'il essaie de l'attaquer quand nous serons là pour l'agrafer.

— Vous croyez qu'il le tentera ?

— S'il pense qu'elle peut l'identifier, certainement. N'oubliez pas qu'elle l'a bien vu, et qu'il ne peut pas savoir qu'elle ne se souvient de rien ou presque.

— Oui, bien sûr.

— J'ai pensé aussi que nous devrions vous surveiller. Au cas où il s'attaquerait à vous. Vous êtes d'accord ?

Exagérément inquiété par cette suggestion, Chase protesta :

— Non. Pourquoi voulez-vous qu'il s'en prenne à moi ?

— Ma foi, tous les journaux parlent de cette affaire. Même si dans son idée vous êtes moins à même de l'identifier que la petite, il se peut qu'il veuille se venger.

— Ce serait un fou, alors.

— Qu'est-ce que vous croyez donc, monsieur Chase ?

— Je pensais… Vous n'avez pas découvert un mobile, en interrogeant la jeune fille ? Pas d'amoureux éconduits qui auraient pu…

— Non, trancha Wallace. Pour le moment nous partons du principe que l'assassin n'avait pas de mobile rationnel. Nous pensons avoir

affaire à un malade.

— Je vois.

— Ma foi, je suis navré de n'avoir pas de nouvelles plus concrètes à vous donner, dit Wallace.

— Et je suis navré de vous avoir dérangé. Vous n'avez pas dû beaucoup dormir.

— Pas du tout, reconnut Wallace.

Ils se dirent au revoir et Chase raccrocha sans avoir parlé au policier, bien qu'il en ait eu l'intention. Une surveillance de vingt-quatre heures sur la fille. Ils feraient de même pour lui, et ce serait encore pire s'ils savaient qu'il avait été contacté. Il eut l'impression que les murs vacillaient, qu'ils se refermaient sur lui comme un immense étau. Le plancher ondulait comme la mer. Tout était instabilité autour de lui, c'était la sensation même qui l'avait envoyé à l'hôpital et qui avait fini par lui valoir sa pension d'invalidité. Chase refusait de s'y abandonner, et il savait que le meilleur moyen de lutter, c'était de se confiner dans la solitude. Il alla se servir un whisky.

À six heures pile, le téléphone sonna.

— Allô ?

— Bonsoir, Chase, dit le tueur d'une voix toujours aussi rauque. Ça va bien ?

— Ça va, marmonna Chase en s'asseyant sur son lit.

— J'ai bien travaillé aujourd'hui.

— Pour vous documenter ?

— Précisément.

— Racontez-moi un peu ce que vous avez découvert.

— Tout d'abord, vous êtes né ici, dans cette ville, il y a un peu de plus vingt-quatre ans, le 11 juin 1947. Vos parents sont morts dans un accident de la route alors que vous aviez dix-huit ans. Vous êtes allé à l'université où vous avez décroché un diplôme d'administration commerciale…

Pendant trois longues minutes, le tueur chuchota une liste de petits événements personnels que Chase croyait être le seul à connaître. Mais les dossiers administratifs, les archives de l'université, la documentation des journaux et diverses autres sources avaient dû le renseigner abondamment. Il n'avait certainement pas pu apprendre tout ça en lisant les récents articles du *Press-Dispatch*.

— Il doit y avoir au moins cinq minutes que je vous parle, dit-il enfin. Il est temps que je trouve une autre cabine. Votre ligne est branchée sur la table d'écoute, Chase ?

— Non.

— Peu importe, je ne veux pas courir de risques. Je vous rappelle dans quelques minutes.

L'homme raccrocha et la tonalité siffla comme un serpent à l'oreille de Chase.

Cinq minutes plus tard, le tueur le rappela.

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure n'a pas d'intérêt pour moi, Chase, mais laissez-moi ajouter quelques détails ; quelques détails qui aient de l'intérêt pour moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sais par exemple que vous avez hérité un tas d'argent mais que vous ne dépensez pas grand-chose. Trente mille dollars, impôts déduits, et pourtant vous vivez frugalement.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je suis passé devant chez vous tout à l'heure et j'ai découvert que vous habitiez un petit studio meublé dans le grenier. Et jusqu'à ce que votre bravoure vous fasse offrir une Mustang, vous n'aviez pas de voiture. Par conséquent, il doit vous rester un sacré morceau de votre héritage, sans compter votre pension d'invalidité.

Chase raccrocha brusquement, cette fois. Le fait qu'il ait pris cette fois l'initiative le réconforta. Et quand le téléphone se remit à sonner, il fit appel à toute sa volonté pour ne pas répondre. À la trentième sonnerie le tueur se lassa. Mais dix minutes plus tard il remit ça, et cette fois Chase décrocha. L'inconnu était fou de rage, et s'abîmait considérablement la voix.

— Ne faites plus jamais ça, bougre de salaud ! Sinon vous le regretterez ! Je vous tuerai salement, compris ?

— Oui, murmura Chase, le cœur chaviré.

— Autre chose, monsieur Chase, reprit plus calmement le tueur. Vous avez été décoré, votre citation dit que vous avez été « blessé au combat », et figurez-vous que je suis intrigué. Vous n'avez pas l'air infirme au point d'avoir droit à une pension et, au cours de notre bagarre, vous vous êtes drôlement défendu. Alors ça m'a donné des idées. Ça m'a donné à penser que vos blessures n'étaient pas du tout physiques.

— Ah ? fit Chase, le cœur battant et la gorge sèche.

— Je crois que vous avez souffert de problèmes psychologiques qui vous ont conduit à l'hôpital et qui vous ont valu votre démobilisation.

— Vous vous trompez.

— Peut-être. Peut-être pas. Il me faut encore un peu de temps pour mieux me renseigner, voilà tout. Alors dormez tranquille, monsieur Chase. Vous n'allez pas mourir tout de suite.

— Attendez !

— Oui ?

— Il me faut un nom, n'importe lequel ! Je ne peux pas continuer de penser à vous en termes totalement abstraits, vous appeler « l'homme » ou « l'inconnu » ou « le tueur ». Vous me comprenez ?

— Oui.

— Un nom ?

L'homme hésita un instant, puis il répondit :

— Vous pouvez m'appeler le Juge.

— Le Juge ?

— Oui. Je suis le Juge, le jury et l'exécuteur des hautes œuvres, monsieur Chase.

Sur quoi l'inconnu éclata de rire, se mit à tousser et raccrocha, très farceur.

III

La nuit de Chase fut agitée, peuplée d'horribles cauchemars qui le réveillaient en sursaut quand l'horreur devenait insoutenable, quand il ne pouvait plus voir le cercle de morts aux mains tendues vers lui.

Il se leva tôt, prit un bain, se rasa et déjeuna d'une pomme. Il n'avait pas le courage de descendre à son snack habituel maintenant qu'il n'était plus un inconnu pour les habitués. Pourtant, il ne voyait pas d'autre endroit où aller. Une pomme, ce n'était pas grand-chose pour commencer la journée et il se dit qu'il serait bien obligé de sortir à midi ; il chercha dans sa mémoire un restaurant où il pourrait être tranquille. Et après déjeuner, bien sûr, il survivrait grâce au whisky Jack Daniels.

Il était neuf heures trente-cinq. Bien trop tôt pour se mettre à boire. Il se rendrait malade. Il fallait attendre midi. Mais que faire jusque-là ? Il brancha la télévision mais il n'y avait pas de vieux films. Il avait lu tous les livres de sa chambre.

Finalement, faute de mieux, il chercha à se rappeler le cauchemar qui l'avait réveillé, et il comprit que c'était la dernière chose à faire. Alors il prit son téléphone et forma un numéro pour la deuxième fois, en manipulant gauchement le cadran.

À la troisième sonnerie, une jeune femme répondit d'une voix claire :

— Le cabinet du Dr Cauvel, miss Pringle à l'appareil, que désirez-vous ?

— Je voudrais voir le docteur.

— Vous êtes un de ses malades ?

— Oui. Je m'appelle Ben Chase.

— Ah oui ! s'exclama miss Pringle comme si elle était ravie d'entendre sa voix. Bonjour, monsieur Chase. Voyons un peu…

Il l'entendit feuilleter un agenda, puis elle reprit :

— Vous avez rendez-vous vendredi après-midi à trois heures.

— Je ne peux pas attendre jusque-là.

— Demain matin, le docteur dispose d'une demi heure…

— Aujourd'hui, interrompit Chase.

— Pardon ?

— Je dois le voir aujourd'hui.

— Ne quittez pas.

Quelques minutes plus tard miss Pringle, quelque peu mécontente, annonça à Chase qu'il pouvait venir dans l'après-midi, à quatre heures. Elle n'était manifestement pas d'accord pour qu'on viole le sacro-saint règlement en sa faveur. Elle devait savoir que le gouvernement payait ces séances et que son cher Dr Cauvel touchait beaucoup moins d'honoraires que lorsqu'il traitait un riche névrosé.

À onze heures trente, alors que Chase s'habillait pour descendre déjeuner, le Juge le rappela. Sa voix était meilleure mais encore un peu rauque.

— Comment allez-vous ce matin, Chase ?

— Très bien, affirma Chase.

— Soyez chez vous ce soir à six heures, je vous appellerai.

— Non, écoutez…

— À six heures pile, monsieur Chase. Vous comprenez ? (Il parlait avec l'autorité tranquille d'un homme habitué à être obéi.) J'aurai plusieurs choses intéressantes à discuter avec vous.

— Bon.

— À tout à l'heure. Et passez une bonne journée. Ils raccrochèrent tous les deux en même temps.

Chase très brutalement.

Le bureau situé au huitième étage du Kaine Building, dans le centre de la ville, ne ressemblait pas du tout au cabinet d'un psychiatre tel qu'on se l'imagine au cinéma ou dans les romans. Il n'était ni petit ni intime, il n'évoquait en rien le ventre de la mère. C'était une vaste pièce confortable au plafond haut ; deux des murs étaient tapissés d'étagères à livres, le troisième orné de tableaux représentant des paysages agrestes, et le quatrième, entièrement plâtré de blanc, était occupé par deux immenses fenêtres. Les étagères contenaient quelques volumes richement reliés, et près de trois cents chiens de verre dont aucun n'était plus grand que la paume de la main. Collectionner les chiens de verre, c'était la passion du Dr Cauvel.

— Asseyez-vous, Ben, dit-il. Vous voulez boire un verre ?

— Non, merci.

Il n'y avait pas de divan traditionnel. Chase s'installa dans son profond fauteuil habituel. Cauvel s'assit dans un autre, à côté de lui, et posa ses pieds sur la table basse en priant Chase d'en faire autant. Quand ils furent enfin en position de relaxation, le psychanalyste s'enquit :

— Pas de préliminaires, aujourd'hui ?

— Pas aujourd'hui.

— Vous me semblez tendu, Ben.

— Oui.

— Racontez-moi.

Chase se rappela clairement le premier coup de téléphone du Juge,

mais il ne parvint pas à se résoudre à expliquer la situation à Cauvel. Rien qu'en demandant ce rendez-vous, il avait prouvé qu'il perdait lentement la maîtrise des événements ; s'il s'expliquait, il risquait le désastre.

— Vous ne pouvez pas ?

— Non.

— Vous voulez qu'on joue un peu aux associations d'idées.

Chase hocha la tête, redoutant ce jeu auquel on avait souvent recours pour lui délier la langue. Il en révélait toujours plus qu'il ne le voulait. Et Cauvel ne respectait pas la règle du jeu, il lançait ses mots d'une voix sèche, rapide, tranchante comme un couteau, qui allait tout de suite au cœur de la question. Malgré tout, Chase accepta.

— Mère, dit Cauvel.

— Morte.

— Père.

— Mort.

— Amour.

— Femme.

— Amour.

— Femme, répéta Chase.

Cauvel considéra l'épagneul en verre bleu qui se trouvait sur l'étagère devant lui.

— Ne vous répétez pas, je vous prie.

Quand Chase se fut excusé (il avait été très étonné la première fois que Cauvel avait exigé des excuses, car il n'avait pas imaginé que des rapports entachés de culpabilité puissent être souhaitables entre un psychiatre et son malade, et puis il avait fini par s'y habituer), le médecin reprit :

— Amour.

Chase transpirait, sans savoir pourquoi. Il finit par répondre :

— Moi-même.

— Très bien, approuva Cauvel.

Maintenant les mots crépitaient, Cauvel les aboyait presque sans arrêt, comme si la vitesse comptait pour le résultat.

— Haine.

— Armée.

— Haine.

— Vietnam.

— Haine ! hurla presque le médecin.

— Fusils.

— *Haine !*

— Zacharia, dit Chase, alors qu'il s'était souvent juré de ne jamais plus prononcer ce nom et d'oublier l'homme ainsi que les événements dont il était responsable.

— Haine, répéta Cauvel, plus calmement.

— Lieutenant Zacharia, lieutenant Zacharia, lieutenant Zacharia !

Brusquement, le médecin mit fin au jeu qui avait été pourtant beaucoup moins complexe que d'habitude.

— Vous vous rappelez ce que le lieutenant Zacharia vous a ordonné de faire, Benjamin ?

— Oui.

— Quels étaient ses ordres ?

— Nous devions bloquer les deux issues de derrière d'un système de tunnels des Congs, et le lieutenant m'a donné l'ordre de nettoyer la dernière issue.

— Comment avez-vous procédé ?

— À la grenade. Et puis avant que la poussière et la fumée se dissipent, j'ai arrosé l'entrée au fusil-mitrailleur.

— Et ensuite ?

— Nous y avons pénétré.

— Nous ?

— Le lieutenant Zacharia, le sergent Coombs, les soldats Halsey et Wade, et deux autres types.

— Et vous.

— Oui, et moi.

— Et alors ?

— Dans les tunnels nous avons trouvé des morts et un peu plus loin nous sommes tombés sur une grille en bambou derrière laquelle se tenaient des villageois, surtout des femmes.

— Combien de femmes, Ben ?

— Une vingtaine.

— Et ensuite ?

— Les femmes n'ont pas voulu bouger, alors le lieutenant a dit que c'était peut-être un piège. Il faisait noir. Les Congs risquaient de nous prendre à revers ; le lieutenant a donné l'ordre d'ouvrir le feu.

— Vous avez obéi ?

— Oui. Tout le monde a obéi.

— Et plus tard, après la destruction du tunnel, vous êtes tombés dans l'embuscade qui vous a valu votre médaille ?

— Oui.

— Vous avez rampé sous un feu nourri sur près de deux cents mètres et vous avez ramené un sergent blessé nommé Coombs. Malgré deux blessures, vous avez continué à le porter jusqu'à ce que vous ayez atteint un abri. Vous avez installé Coombs derrière d'épais buissons, puis, ayant tourné le flanc de l'ennemi en passant héroïquement à découvert, vous avez abattu dix-huit soldats ennemis. Par conséquent vous avez sauvé non seulement le sergent Coombs, mais votre unité.

Chase ne répondit pas.

— Vous connaissez la raison de cet héroïsme, Ben ?

— Nous en avons déjà parlé. Il était causé par un sentiment de culpabilité, parce que je voulais mourir ; inconsciemment, je voulais me faire tuer.

— Croyez-vous à cette analyse, ou pensez-vous que c'est simplement une chose que j'ai inventée pour déprécier votre décoration ?

— J'y crois. D'abord, je n'en ai jamais voulu, de cette médaille.

— Allons un peu plus loin. Vous recherchiez la mort dans cette embuscade, vous avez pris des risques insensés, mais c'est le contraire qui s'est produit. Vous êtes devenu un héros national. Quand vous avez appris que le lieutenant Zacharia vous avait fait citer, vous avez fait une dépression nerveuse, à la suite de quoi on vous a hospitalisé et démobilisé. Vous cherchiez encore à vous punir, parce que vous n'aviez pas réussi à vous faire tuer, mais cette tentative a échoué aussi ; trop solide pour ne pas surmonter la dépression, bien considéré, acclamé et honoré, vous ne parveniez pas à vous décharger de votre fardeau de culpabilité.

Il y eut un silence, que Chase ne rompit pas.

— Peut-être, poursuivit Cauvel, quand vous avez surpris cette scène sur la falaise de Kanackaway, y avez-vous vu une nouvelle occasion de vous punir. Vous avez dû comprendre que vous risquiez de vous faire tuer et votre subconscient vous a lancé joyeusement dans la mêlée.

— Vous vous trompez, protesta Chase. Ça ne s'est pas passé comme ça. Je savais ce que je faisais, j'avais quinze kilos de plus que lui, qui n'était qu'un amateur. Je ne risquais pas grand-chose.

— Vous n'êtes pas psychiatre, Ben, alors vous ne voyez pas les choses telles qu'elles sont. Vous n'êtes pas objectif, comme moi.

Cauvel sourit, s'éclaircit la gorge, considéra l'épagneul bleu et reprit aimablement :

— Au point où nous en sommes, peut-être pourriez-vous me dire maintenant pourquoi vous avez sollicité cette séance supplémentaire ?

Une fois qu'il eut commencé à parler, Chase n'eut pas de mal à tout raconter. En dix minutes, il fit le récit de tous les événements de la veille et répéta presque mot pour mot ses conversations avec le Juge.

— Alors, que voulez-vous de moi ? demanda Cauvel quand il eut fini.

— Un conseil. Que vous me disiez ce que je dois faire. Quand il téléphone, ce ne sont pas simplement ses menaces qui me bouleversent. C'est… le sentiment d'être détaché de tout, comme lorsque j'étais à l'hôpital.

— Une nouvelle dépression nerveuse ?

— J'en ai peur.

— Je n'ai qu'un conseil à vous donner. Ne pas faire attention à lui.

— Je ne peux pas.

— Il le faut.

— Mais s'il parle sérieusement ? S'il a vraiment l'intention de me tuer ?

— Il ne le fera pas.

— Comment pouvez-vous en être aussi certain ?

Chase transpirait de plus belle. Cauvel souriait à l'épagneul bleu. Puis son regard se posa sur un lévrier couleur d'ambre ; son air assuré était comme un masque.

— J'en suis certain parce que le Juge n'existe pas.

Pendant quelques secondes, Chase ne comprit pas.

Et quand finalement le sens de cette réponse devint clair, elle ne lui plut pas du tout.

— Une hallucination ? Ce n'est pas possible ! Les journaux ont parlé de l'assassinat, de la fille !

— Oh bien sûr, cette partie de l'histoire est réelle. Mais ces coups de téléphone ne sont que des illusions.

— Absolument pas.

— J'ai remarqué que depuis quelque temps vous cherchiez à vous débarrasser de ce désir de solitude anormal et que vous affrontiez le monde un peu plus carrément. Votre curiosité s'est éveillée petit à petit et vous êtes pris d'un désir d'action. Est-ce exact ?

— Je ne sais pas, murmura Chase.

Mais il savait très bien que c'était vrai, et ça *l*'inquiétait.

— Peut-être avez-vous même senti se réveiller vos besoins sexuels, mais j'en suis moins certain. Votre complexe de culpabilité est encore vivace, parce que vous n'avez pas encore été suffisamment puni pour ces choses qui sont arrivées dans le tunnel, et vous refusez de mener une vie normale tant que vous n'aurez pas assez souffert.

Chase ne répondit pas. Il détestait le ton satisfait et condescendant du psychiatre. Il avait envie de fuir, de rentrer chez lui, de retrouver sa bouteille.

— Vous refusez d'accepter le fait que vous avez repris goût à la vie, continua Cauvel, alors vous avez inventé le Juge parce qu'il représente une nouvelle possibilité de châtiment.

— C'est faux. Le Juge existe.

— Je ne le pense pas, susurra Cauvel en souriant à son lévrier ambré. Si vous étiez sûr de sa réalité, pourquoi ne pas aller trouver la police, au lieu de vous adresser à votre psychiatre ?

Chase ne sut que répondre. Il marmonna :

— Vous ne pigez pas.

— Mais si. Et je vous montre la simple vérité. Maintenant vous

allez rentrer chez vous bien sagement et oublier ce Juge. Vous n'avez pas besoin de prétextes pour vivre normalement. Vous avez suffisamment souffert, Ben, plus qu'assez. Pour les vies que vous avez prises, vous en avez sauvé d'autres. N'oubliez jamais ça.

Chase se leva, ahuri, sans trop savoir ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas. Cauvel le prit par l'épaule et l'accompagna à la porte.

— Vendredi à trois heures. On verra quels progrès vous aurez faits et si vous commencez à sortir de votre trou. Je suis sûr que vous allez prendre le dessus, Ben. Ne désespérez pas.

Miss Pringle lui fit traverser l'antichambre, lui ouvrit la porte, la referma derrière lui, le laissant seul sur le palier.

— Le Juge existe, dit il tout haut. J'en suis sûr. N'est-ce pas ?

IV

À six heures du soir Chase était assis au bord de son lit, à côté de la table de chevet où le téléphone était posé, et buvait à petites gorgées son deuxième verre de Jacks Daniels. Il le posa pour essuyer ses paumes en sueur sur son pantalon et s'éclaircit la gorge pour assurer sa voix quand il répondrait.

À six heures cinq, il commença à se sentir mal à l'aise. À six heures un quart, il reprit son verre et but longuement, en regardant l'appareil comme si celui-ci allait chercher à s'enfuir. Ses mains étaient redevenues moites. Son front aussi, à présent.

À six heures et demie, il se leva ; il alla prendre dans son placard la bouteille de la journée, à peine entamée, et se versa un troisième verre. Laissant la bouteille sur la commode, il alla se rasseoir sur le lit.

À sept heures, l'alcool commença à faire son effet. Ses mouvements devenaient léthargiques, tout se brouillait. Il s'allongea sur le lit, accoté aux oreillers, et affronta courageusement la vérité ; Cauvel avait raison. Il n'y avait pas de Juge. Le Juge n'avait été qu'une illusion, un mécanisme psychologique destiné à expliquer la disparition graduelle de son complexe de culpabilité. Il s'efforça d'y réfléchir, d'en comprendre le sens, mais il ne put décider si c'était une amélioration ou le contraire.

Alors il se leva, alla dans la salle de bains et fit couler un bain chaud. Il replia un gant de toilette sur le large rebord de la vieille baignoire, posa son verre dessus, se déshabilla et entra dans l'eau. Le bain le réconforta. Le whisky, l'eau et la vapeur qui l'entourait lui donnaient l'impression de flotter, de s'élever dans les nuages. Il s'allongea, ferma les yeux et s'efforça de ne penser à rien et surtout pas au Juge ni à la médaille ni aux neuf mois de service au Vietnam.

Malheureusement, il se mit à songer à Louise Allenby, la fille dont il avait sauvé la vie et il revit ses petits seins frémissants, son torse nu dans la faible lumière du plafonnier de la Chevrolet. Cette pensée, assez agréable, eut le tort de susciter sa première érection depuis près d'un an. Et ce fait suffit à lui rappeler les mois de chasteté durant lesquels il n'avait eu aucun désir. Il lui rappela aussi les raisons de son impuissance, si énormes et si redoutables qu'il était incapable de les affronter seul. L'érection fut brève et, quand elle eut disparu, il fut incapable de dire si elle annonçait la fin de son impuissance

psychologique ou si elle avait été simplement provoquée par la chaleur de l'eau, par une réaction nerveuse plutôt que par une réelle émotion.

Il sortit du bain quand son verre fut vide, et il était en train de s'essuyer quand le téléphone sonna.

La pendule électrique marquait huit heures.

Tout nu, il alla s'asseoir sur son lit et décrocha.

— Pardonnez mon retard, dit le Juge.

Le Dr Cauvel s'était trompé.

— Je commençais à croire que vous ne m'appelleriez pas, dit Chase.

— Comment pourrais-je vous laisser tomber ? J'ai simplement mis plus de temps que je ne pensais à rassembler mes renseignements.

— Quels renseignements ?

Le Juge négligea la question ; il tenait à poursuivre à sa manière :

— Ainsi, vous consultez un psychiatre une fois par semaine ? C'est bien la preuve que j'avais vu juste hier. Votre pension d'invalidité vous a été accordée pour des blessures mentales et non physiques.

Chase regretta de ne pas avoir un whisky à portée de la main, mais il ne pouvait guère demander au Juge de ne pas quitter pendant qu'il allait s'en servir un. Pour une raison qu'il s'expliquait mal, il ne voulait pas que le Juge sache qu'il buvait tant.

— Comment l'avez-vous découvert ? demanda-t-il.

— Je vous ai suivi cet après midi.

— Vous n'avez pas le droit…

Le rire du Juge l'interrompit.

— Je vous ai vu pénétrer dans le Kaine Building, et je suis entré assez rapidement pour voir quel ascenseur vous preniez et à quel étage vous vous arrêtiez. Au huitième, à part le cabinet du Dr Cauvel, il y a deux dentistes, trois compagnies d'assurances et un conseiller fiscal. Ça a été très simple de jeter un coup d'œil dans tous les salons d'attente ou de demander aux secrétaires et réceptionnistes si « mon ami » Chase était là. J'avais gardé le psychiatre pour la bonne bouche, parce que je savais que c'était là que vous vous trouviez. Et comme personne n'avait entendu parler de vous dans les autres bureaux, je n'ai pas eu besoin d'aller me renseigner chez Cauvel.

— Et alors ? fit Chase.

Il espérait que sa voix paraissait plus nonchalante qu'elle l'était et que le Juge ne décèlerait pas son trouble. Il transpirait de nouveau. Après cette conversation, il devrait reprendre un bain, ainsi qu'un grand verre bien glacé.

— Laissez-moi vous dire pourquoi je vous appelle si tard, reprit le Juge.

— Allez y.

— Dès que j'ai eu la certitude que vous étiez chez le psychiatre, j'ai compris qu'il m'était indispensable d'obtenir une copie de votre dossier médical. J'ai donc décidé de rester dans l'immeuble, bien caché, jusqu'à la fermeture de tous les bureaux.

— Je ne vous crois pas, dit Chase en devinant ce qui allait suivre et en le redoutant.

— Vous ne voulez pas me croire, mais vous savez que je ne mens pas. Je vais tout vous expliquer… À six heures, il n'y avait plus personne au huitième étage. À six heures et demie, j'avais réussi à ouvrir la porte du cabinet du Dr Cauvel. Je sais assez bien m'y prendre. Je n'ai pas abîmé la serrure, je n'ai pas déclenché de signal d'alarme parce qu'il n'y en avait pas. Il m'a fallu une demi-heure encore pour trouver ses dossiers et découvrir le vôtre, dont j'ai tiré une copie sur sa propre machine à photocopier.

— Vol avec effraction.

— Mais ça n'a guère d'importance, à côté de ce que les autorités considèrent comme un assassinat, n'est-ce pas ?

Chase ne trouva rien à répliquer.

— Vous recevrez pas la poste, après-demain sans doute, les copies complètes des notes du Dr Cauvel vous concernant, ainsi que les copies de plusieurs articles qu'il a écrits sur votre cas pour quelques revues médicales.

— Je ne savais pas qu'il avait fait ça.

— Ce sont des communications très intéressantes, Chase. Elles vous donneront une petite idée de ce qu'il pense de vous, déclara le Juge. (Et sa voix changea, devint beaucoup plus hautaine, méprisante même). La lecture de ces articles et de ces dossiers m'en a appris plus qu'il ne m'en fallait pour vous juger, Chase.

— Tiens ?

— Je sais comment vous avez gagné votre médaille.

Chase se tut.

— Et j'ai lu toute l'histoire de ces tunnels et de ce que vous y avez fait… et comment vous avez aidé ce lieutenant Zacharia à tout camoufler et à falsifier son rapport. Vous croyez que le Congrès vous aurait accordé à l'unanimité la plus haute décoration américaine si on avait su que vous aviez tué des civils ?

— Assez.

— Vous avez tué des femmes, n'est-ce pas ?

— J'ai dit assez.

— Vous avez tué des femmes et des enfants, Chase, des non-combattants.

— Salaud.

— Des enfants, Chase. Vous avez tué des enfants. Quelle espèce d'animal êtes-vous, Chase ?

— *Taisez-vous !* hurla Chase en se levant brusquement, comme s'il y avait eu une explosion derrière lui. Qu'est-ce que vous pouvez savoir de tout ça ? Vous êtes déjà allé là-bas, vous vous êtes déjà battu dans ce foutu pays ?

— Ce n'est pas un hymne au devoir qui va me faire changer d'idée, Chase. Nous aimons tous notre patrie, mais nous comprenons tous qu'il y a des limites à…

— De la merde !

Chase ne se souvenait pas d'avoir été aussi furieux depuis sa dépression. Il avait parfois été irrité, pour une raison ou une autre, mais jamais il n'avait éprouvé une telle colère.

— Chase…

— Je parie que vous étiez pour la guerre. Je parie que vous étiez un de ces faucons qui m'ont envoyé là-bas. C'est facile de parler de limites, de bien et de mal, quand on est resté à vingt mille kilomètres de l'endroit où ça se passait !

Le Juge chercha à répliquer mais Chase ne lui en laissa pas le temps.

— Je n'ai pas choisi d'aller là-bas. Je ne croyais pas à cette guerre, et j'ai crevé de peur à chaque instant. Je ne pensais qu'à rester en vie. Dans ce tunnel, je ne pouvais pas penser à autre chose. Je n'étais plus *moi.* J'étais un exemple de paranoïaque pour manuel médical. Et maintenant, nom de Dieu, je ne permettrai à personne, vous ou un autre, de me juger pour ce que j'ai fait alors que j'étais dans cet état !

— Mais vous vous sentez coupable, n'est-ce pas ?

— Ça n'a aucun rapport.

— Je crois que si.

— Non, parce que même si je me sens coupable, vous n'avez pas le droit de me juger. Vous êtes assis bien tranquillement avec votre petite liste de commandements, mais vous n'avez jamais mis les pieds dans un pays où cette liste n'a plus cours, où les événements vous forcent à réagir d'une manière qui vous fait horreur !

Chase, stupéfait, s'aperçut qu'il pleurait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis, longtemps.

— Vous cherchez des excuses, dit le Juge pour essayer de reprendre les rênes.

Mais Chase ne le lui permit pas.

— Et n'oubliez pas que vous aussi, vous avez violé les commandements ! Vous avez tué ce garçon, Michael Karnes.

— Ce n'est pas la même chose.

Sa voix commençait à s'érailler.

— Tiens !

— Pas du tout, assura le Juge, sur la défensive. J'ai longuement étudié sa situation, j'ai réuni toutes les preuves et seulement alors je

l'ai jugé et condamné. Vous n'avez pas fait ça, Chase. Vous avez tué des inconnus, des innocents à l'âme pure…

Chase raccrocha violemment.

Lorsque le téléphone sonna, à quatre reprises dans l'heure qui suivit, il réussit à rester sourd. Sa colère demeurait vive ; c'était la plus forte émotion qu'il ait éprouvée en dix mois d'apathie presque catatonique.

Il but trois whiskies avant de se sentir redevenu agréablement bourré. Sa rage avait détruit toutes les traces d'ivresse que ses premiers verres avaient provoquée. Bientôt, ses mains cessèrent de trembler.

À dix heures, il appela le central de la police et demanda l'inspecteur Wallace, qui était absent pour le moment. Il s'habilla, but encore un verre de Jack Daniels et rappela à vingt-deux heures quarante ; cette fois Wallace était là et accepta de lui parler.

— Les choses ne vont pas aussi bien que nous l'espérions, lui dit Wallace. Les empreintes de notre homme ne semblent pas avoir été fichées. Du moins, celles que nous avons relevées sur le couteau ne figurent dans aucun dossier fédéral.

— On a pu vérifier aussi vite ?

— Bien sûr. Ils ont des ordinateurs qui vous font ça en un rien de temps, bien plus vite que toute une équipe d'enquêteurs.

— Et la bague ?

— Un truc bon marché qu'on peut acheter pour moins de quinze dollars dans tous les grands magasins du pays. Impossible de savoir où, quand et à qui elle a été vendue.

Chase se lança, à contre cœur :

— Alors j'ai quelque chose pour vous.

En quelques mots brefs, il fit part à l'inspecteur des coups de téléphone du Juge. Wallace fut manifestement furieux et fit un effort pour ne pas brailler.

— Pourquoi diable ne nous avez-vous pas avertis plus tôt ?

— Je pensais qu'avec les empreintes vous alliez le retrouver très vite. Et puis le tueur a dû se dire que ma ligne avait été branchée sur table d'écoute. Il a téléphoné de différentes cabines publiques et n'a jamais parlé pendant plus de cinq minutes à chaque fois.

— Malgré tout, j'aimerais bien entendre sa voix. Je serai chez vous avec un de mes hommes dans un quart d'heure.

— Bon. Très bien. Je vous attends.

L'homme qui accompagnait Wallace fut présenté à Chase sous le nom de James Tuppinger, sans aucune indication de grade, mais Chase pensa que ce devait être l'égal de Wallace. Il dominait l'inspecteur d'une bonne tête, il était moins gris, moins banal, et ses cheveux blonds coupés en brosse étaient si courts qu'à distance il

paraissait chauve. Ses yeux bleus firent rapidement le tour des objets de la pièce, comme ceux d'un comptable qui procède à un inventaire. Il portait une grande valise dans la main droite et tendit la gauche à Chase.

— C'est pas mal, chez vous, dit Wallace. Petit mais confortable.

— Ça me suffit.

Le regard de Tuppinger s'attarda un instant sur le lit défait, les verres sales, la bouteille de whisky à moitié vide. Il ne fit aucune réflexion mais apporta sa valise pleine d'outils près du téléphone, la posa, et se pencha pour examiner les fils.

Pendant qu'il travaillait, Wallace interrogea Chase :

— Quel effet vous a-t-il fait au téléphone ?

— C'est difficile à dire.

— Jeune ? Vieux ?

— Entre les deux.

— Un accent ?

— Non.

— Pas de défauts de prononciation ?

— Non. Au début, il avait la voix très rauque, cependant. Je l'avais à moitié étranglé.

— Vous pouvez vous rappeler ce qu'il a dit, chaque fois qu'il vous a rappelé ?

— Approximativement.

— Je vous écoute.

Wallace se laissa choir avec lassitude dans un fauteuil. Chase lui rapporta de son mieux ses étranges conversations avec le Juge, et les questions précises du policier lui rappelèrent quelques détails oubliés.

— On dirait un cinglé mystique, observa enfin Wallace. Toutes ces histoires de jugement et de péché et de fornication…

— Peut-être. Mais, à votre place, je n'irais pas le chercher dans des sectes religieuses. Je crois que c'est davantage un prétexte moral pour tuer qu'une foi authentique.

— Peut-être. D'un autre côté, les fous de ce genre courent les rues, vous savez.

Cinq minutes plus tard, alors que Wallace et Chase avaient fini de parler, Tuppinger acheva son travail. Il expliqua à Chase comment marchait son matériel d'écoute et d'enregistrement, et aussi comment la compagnie téléphonique s'y prendrait pour repérer l'origine du coup de fil du Juge.

— Ma foi, dit Wallace en se levant, ce soir j'ai bien l'intention de rentrer chez moi.

La perspective de dormir huit heures lui étrécit encore les yeux, qui parurent plus enflammés.

— Autre chose…

— Quoi ?

— Si votre enquête aboutit, est-ce que vous parlerez du rôle que j'ai joué à la presse ?

— Pourquoi ?

— J'en ai marre d'être une célébrité, et d'être dérangé toutes les heures du jour et de la nuit.

— Si nous l'arrêtons, il faudra bien que votre nom soit prononcé à son procès.

— Mais pas avant ?

— Non, sans doute.

— Je vous serais très reconnaissant de ne pas parler de moi, dit Chase. Il faudra que je témoigne au procès, je suppose ?

— Probablement.

— Alors si les journalistes ne sont pas avertis avant cette date, ce sera toujours autant de tranquillité de gagnée.

— Vous êtes vraiment modeste, hein ?

Avant que Chase puisse répondre, Wallace lui sourit, lui flanqua une claque sur l'épaule et s'en alla.

— Vous voulez prendre un verre ? proposa Chase à Tuppinger.

— Jamais pendant le service.

— Vous permettez que je…

— Allez-y, ne vous gênez pas pour moi.

Chase remarqua que Tuppinger l'observait avec intérêt, tandis qu'il allait chercher des cubes de glace et se servait un double whisky. Moins tassé que d'habitude, pourtant. Il songea qu'il devrait modérer un peu sa soif tant que le flic serait là. Quand Chase alla s'asseoir sur le lit, Tuppinger parla :

— J'ai lu tous les récits de vos exploits là-bas.

— Ah oui ?

— C'était quelque chose !

— Pas vraiment.

— Oh si ! Vraiment. Ça devait être salement dur, là-bas, plus qu'on ne peut imaginer.

Chase hocha la tête. Tuppinger s'était installé dans le fauteuil qu'il avait tiré près de son matériel.

— Je suppose que les médailles ne signifient pas grand-chose. Enfin…, à côté de tout ce que vous avez dû subir pour les gagner, elles doivent vous paraître assez insignifiantes.

Chase leva les yeux, surpris de cette perspicacité.

— Vous avez raison. Elles ne veulent rien dire.

— Et ça ne doit pas être commode de revenir d'un tel enfer et de se refaire à la vie normale. Les souvenirs, ça ne peut pas s'effacer si vite.

Chase ouvrit la bouche pour répondre mais il constata que Tuppinger observait le verre de whisky avec insistance ; alors il retint

sa réplique. Puis, détestant Tuppinger autant que le Juge, il leva son verre et le vida presque d'un trait.

— Je vais en prendre un autre. Vous êtes bien sûr que vous n'en voulez pas ?

— Non, merci.

Quand Chase revint au lit avec un verre plein, Tuppinger l'avertit de ne pas répondre au téléphone avant que la bande magnétique se soit mise en marche. Après quoi, il gagna la salle de bains où il resta au moins dix minutes. Quand il ressortit, Chase lui demanda :

— Jusqu'à quelle heure faut-il rester debout ?

— Est-ce qu'il lui est déjà arrivé de vous appeler aussi tard, à part la première nuit ?

— Non.

— Alors je vais dormir, déclara Tuppinger en se jetant dans le fauteuil. À demain.

Au matin, les murmures des morts réveillèrent Chase, mais il s'aperçut que ce n'était que le bruit de l'eau dans le lavabo de la salle de bains. Tuppinger était déjà levé et se rasait. Quand il apparut quelques minutes plus tard, il paraissait remarquablement reposé pour un homme qui avait passé la nuit dans un fauteuil.

— À vous de jouer ! fit-il.

Chase trempa longtemps dans son bain, il prit son temps pour se raser, parce que plus il s'attardait dans la salle de bains, moins il aurait à parler avec le flic. Quand il eut enfin fini, sa pendule marquait neuf heures quarante-cinq. Le Juge n'avait pas encore téléphoné.

— Qu'est-ce que vous avez, pour le petit déjeuner ? demanda Tuppinger.

— Rien.

— Comment, rien ? Vous devez bien avoir quelque chose. N'importe quoi. Le matin, je ne suis pas difficile.

Chase ouvrit le réfrigérateur et en tira le sac de pommes.

— Je n'ai que ça.

Tuppinger regarda les pommes, le réfrigérateur vide puis la bouteille de whisky sur la commode. Il ne dit rien, c'était inutile. D'ailleurs, s'il avait fait la moindre réflexion, Chase l'aurait peut-être frappé.

— C'est parfait ! s'exclama enfin Tuppinger avec enthousiasme en prenant le sac de plastique transparent et en y choisissant une pomme. Vous en voulez une ?

— Non.

— Vous devriez déjeuner. Si peu que ce soit. Ça fait travailler l'estomac, ça vous affûte pour la journée.

— Non, merci.

Tuppinger pela deux pommes avec soin, les coupa en quartiers et les mangea lentement, en mâchant bien.

À dix heures trente, Chase commença à s'inquiéter. Et si le Juge ne téléphonait pas de la journée ? L'idée d'avoir à supporter Tuppinger tout l'après-midi, toute la soirée, de se réveiller en écoutant Tuppinger faire sa toilette lui était intolérable.

— Vous avez un remplaçant ? Demanda-t-il.

— À moins que ça se prolonge trop, je resterai ici.

— Combien de temps ?

— Ma foi, si tout n'est pas réglé dans les quarante-huit heures, je me ferai relever.

À midi, Tuppinger mangea deux autres pommes et persuada Chase d'en prendre une. Il fut convenu que Chase irait chercher dans l'après-midi un poulet rôti et de la salade pour dîner.

À midi et demi, Chase prit son premier verre.

Tuppinger l'observa mais ne dit rien. Cette fois Chase ne lui offrit pas à boire.

À trois heures, le téléphone sonna. Tuppinger se précipita sur ses écouteurs tandis que Chase décrochait à contre cœur.

— Allô ? fit il d'une voix tendue.

— Monsieur Chase ?

Ce n'était pas le Juge.

— Monsieur Chase, ici miss Pringle. Je vous rappelle que vous avez rendez-vous demain à trois heures avec le Dr Cauvel.

— Merci.

À quatre heures, Tuppinger se plaignit qu'il avait faim et qu'il n'avait pas du tout envie d'une autre pomme. Il donna de l'argent à Chase, qui ne le refusa pas quand le flic lui expliqua que ça faisait partie de la note de frais. Chase sortit acheter un poulet rôti chez le traiteur, deux portions de frites et de la salade. Il acheta aussi un magnum de Coca pour Tuppinger. Quant à lui, il boirait son whisky comme d'habitude.

Ils mangèrent en silence, en surveillant le téléphone. Il était cinq heures moins vingt.

Deux heures plus tard, Wallace arriva, l'air épuisé, alors qu'il venait à peine de reprendre son service.

— Monsieur Chase, est-ce que je pourrais m'entretenir avec Jim ? En particulier ?

— Bien sûr.

Chase passa dans la salle de bains et ferma la porte. Par discrétion, il ouvrit les robinets du lavabo et il écouta les murmures des morts. Il abattit le couvercle de la lunette, s'assit et attendit, en remarquant que la baignoire était sale. Il se demanda si Tuppinger l'avait remarqué.

Au bout de cinq minutes, Wallace frappa à la porte. Chase se leva.

— Je m'excuse de vous avoir mis à la porte de chez vous. (Il eut un sourire de conspirateur.) La police travaille comme ça.

— Tuppinger a dû vous dire que nous n'avons pas eu de chance.

Wallace hocha la tête. Il avait l'air bizarrement penaud, et pour la première fois il ne regardait pas Chase en face.

— Oui.

— Jamais il n'est resté si longtemps sans m'appeler.

— Il est possible qu'il ne vous téléphone plus.

— Vous voulez dire… parce qu'il m'a jugé et condamné ?

Wallace ne répondit pas. Il rentra dans le living-room et se retourna. Chase le suivit ; il vit que Tuppinger débranchait ses fils et rangeait son matériel.

— Vous partez ? s'étonna-t-il.

— Oui, répondit Wallace sans le regarder.

— Mais d'ici quelques heures il risque…

— Je ne crois pas. Au cas, bien improbable, où le Juge vous rappellerait, nous comptons sur vous pour tout nous raconter. D'accord, monsieur Chase ?

Wallace se tourna enfin et sourit. Ce sourire fut une explication lumineuse.

— Vous avez vu le brave docteur. Pendant que j'étais sorti faire les commissions, Tuppinger vous a appelé, hein ? Il vous a parlé du coup de fil de la secrétaire de Cauvel. Hein ?

Tuppinger acheva de ranger ses outils, ferma sa valise et se leva, en s'assurant qu'il n'avait rien oublié.

— Le Juge existe, dit Chase à Wallace.

— Mais oui, je n'en doute pas. C'est pourquoi nous vous demandons de nous rapporter tous ses appels téléphoniques, dit le policier, du ton d'un adulte qui s'adresse à un adolescent.

— Bougre de con ! Il existe !

Wallace rougit. Quand il parla sa voix était tendue, faussement tranquille.

— Monsieur Chase, vous avez sauvé cette jeune fille, et cet acte de courage vous honore. Mais le fait est que personne ne vous a téléphoné depuis près de vingt-quatre heures. Autre fait : si vous croyiez réellement à l'existence du Juge, vous nous auriez avertis dès le premier appel. C'était la réaction la plus normale, pour un jeune homme aussi conscient de son devoir que vous. Ces faits, examinés à la lumière de votre dossier psychiatrique et compte tenu des explications du Dr Cauvel, prouvent qu'il est inutile de garder ici un de nos meilleurs agents. Tuppinger a autre chose à faire.

Chase comprenait parfaitement que ces « faits » semblaient soutenir la thèse du Dr Cauvel ; il voyait aussi que son comportement – son goût immodéré pour le whisky en présence de Tuppinger, son

incapacité à soutenir une conversation, son désir d'éviter toute publicité, qui pouvait laisser croire qu'il recherchait précisément le contraire – avait pu la renforcer. Malgré tout, les poings serrés, il grinça :

— Sortez.

— Allons, calmez-vous, petit, lui dit Wallace.

— Sortez. Tout de suite.

Wallace regarda autour de lui et ses yeux se posèrent sur la bouteille.

— Tuppinger me dit que vous n'avez rien à manger chez vous mais qu'il y a cinq bouteilles dans ce placard.

Il évitait le regard de Chase, comme s'il était gêné par l'indiscrétion de Tuppinger et sa propre incapacité à sympathiser avec un autre être humain.

— Vous me paraissez bien maigre, petit, ajouta-t-il.

— Sortez, dit Chase.

Wallace ne tenait pas encore à partir. Il cherchait un moyen de sauver la face et Chase eut l'impression qu'il avait envie de se plaindre que la police manquait de personnel, mais il évita ce lieu commun.

— Quoi qu'il vous soit arrivé, au Vietnam, dit-il enfin, vous n'allez pas oublier ça dans le whisky. Ne buvez pas tant.

Avant que Chase, exaspéré par cette psychanalyse maison, ait le temps de lui enjoindre encore une fois de sortir, Wallace s'en alla, Tuppinger sur ses talons.

Chase claqua la porte sur eux, alla se verser un whisky. Il se retrouvait seul. Il en avait l'habitude.

V

Le jeudi soir, à sept heures et demie, Chase prit sa Mustang et gagna la falaise de Kanackaway, sans se rendre compte, au début, de la direction qu'il prenait.

Arrivé au sommet, il se gara à l'endroit même où il s'était arrêté le lundi, coupa le contact et laissa choir sa tête contre le dossier, en écoutant gémir le vent. Il comprit immédiatement qu'il avait eu tort de s'arrêter, qu'il aurait dû continuer à rouler, à bouger à tout prix. Tant qu'il agissait il n'avait plus à se demander ce qu'il allait faire, car il pouvait facilement se perdre dans l'ivresse de la vitesse. Immobile, il se sentait perplexe et frustré.

Il ouvrit sa portière et descendit de voiture, sans trop savoir ce qu'il pourrait trouver en cet endroit qui puisse l'aider. Il lui restait une bonne heure avant la tombée de la nuit pour examiner les lieux où la Chevrolet avait été garée. Cependant, la police devait avoir passé le secteur au peigne fin, beaucoup plus complètement qu'il ne le pourrait jamais. Mais au moins, il pourrait marcher, aller et venir, et cesser de penser à des choses déplaisantes.

Près de la haie d'épineux où la Chevrolet avait stationné, le sol était piétiné, jonché de mégots, de paquets de cigarettes vides, de papiers de chewing-gum et de feuillets roulés en boule arrachés au carnet d'un reporter. Il flanqua des coups de pied dans les détritus, examina l'herbe pelée et se sentit stupide. Autant s'amuser à calculer le nombre de curieux qui s'étaient précipités sur les lieux du crime que de chercher des indices dans ces ordures. Les résultats seraient certainement plus intéressants, et assez mystérieux.

Il gagna ensuite le bord de la falaise et s'accouda à la barrière de fer pour contempler l'amas de rochers, de buissons et d'arbres rabougris, tout en bas à ses pieds. Quand il releva la tête, il vit la ville entière qui s'étalait dans la vallée et surtout le dôme de cuivre vert-de-grisé du Palais de Justice.

Soudain il entendit une espèce de sifflement et sentit la balustrade frémir sous ses mains. Il regarda à droite, à gauche, ne vit personne et il allait penser qu'il avait rêvé quand le phénomène se reproduisit. Cette fois, en se penchant au-dessus du précipice, il en découvrit la cause : une balle avait frappé une des tubulures et ricoché au loin.

Avec l'instinct du combattant, il pivota et lâcha la balustrade pour

se jeter à plat ventre tout en cherchant un abri aux environs. Il choisit la haie de ronces et y roula, avec tant de précipitation que les épines lui lacérèrent la joue et le front. Puis il resta parfaitement immobile et attendit.

Une minute s'écoula, puis une autre ; il n'entendait que le vent.

Chase rampa sur le ventre, jusqu'à l'extrémité de la haie qui à cet endroit bordait la route. Arrivé là, il s'engagea lentement en terrain découvert, et chercha des traces de l'homme qui venait de lui tirer dessus. Le petit parc semblait désert.

Il se redressa, puis il se rejeta contre le sol, plus par instinct que par ruse. À l'endroit qu'il venait de quitter l'herbe s'écarta au passage d'une balle qui souleva un petit nuage de terre. Son assaillant était armé d'un pistolet muni d'un silencieux.

Il ne se demanda pas qui pouvait le viser ; dès le premier instant il avait compris que c'était le Juge, bien entendu.

Il recula en rampant le long des buissons épineux, jusqu'au milieu de la haie. Rapidement, il déboutonna sa chemise, l'enleva, la déchira en deux et en enveloppa ses mains. À plat ventre, il écarta avec précaution les branches acérées, pour apercevoir au-delà.

Il repéra le Juge presque aussitôt. L'homme était tapi contre une des ailes de la Mustang, un genou en terre, le pistolet tendu à bout de bras comme s'il attendait l'apparition de son gibier. Éloigné de plus de cinquante mètres, dans le jour finissant, ce n'était guère qu'une silhouette sombre à la figure pâle et floue.

Chase lâcha les ronces et dégagea ses mains des lambeaux de chemise. Il se les était pourtant écorchées.

À sa droite, à moins de deux mètres, une balle déchira les buissons, arracha des feuilles et alla crisser sur le sentier goudronné, près de la balustrade. Une autre passa à la hauteur de sa tête, à soixante centimètres de lui, puis une troisième, au bout de la haie. Le Juge n'avait pas le sang-froid d'un tueur professionnel, et, las d'attendre, il s'était mis à tirer au hasard, dans l'espoir de faire mouche.

Chase sourit et regagna en rampant l'extrémité de la haie.

Arrivé là, il risqua un coup d'œil prudent au-delà des buissons et vit le Juge se redresser, s'appuyer contre la voiture et s'efforcer de recharger son pistolet. Il baissait la tête et semblait avoir du mal à manipuler le chargeur, manœuvre pourtant simple.

Chase se releva et s'élança.

Il avait couvert un tiers de la distance lorsque le Juge l'entendit arriver. Il leva la tête, contourna vivement le capot et se mit à foncer vers la route avec l'énergie du désespoir.

Souriant toujours, Chase baissa la tête, serra les dents et redoubla d'efforts. Il était amaigri, il n'avait pas fait d'exercice depuis près d'un an, mais ses muscles réagirent comme des animaux bien dressés. Il

rattrapait le Juge.

La route montait, puis descendait brusquement et Chase dut ralentir sa course pour ne pas tomber. Un peu plus loin, une Volkswagen rouge était garée sur le bas-côté et le Juge se ruait vers elle.

— Non ! cria Chase.

Mais il était essoufflé et son cri ne fut qu'un murmure, un souffle d'air s'échappant d'un sac en papier crevé.

Le Juge atteignit la voiture, sauta au volant et claqua sa portière presque simultanément. Il avait dû laisser les clefs au tableau de bord, ou peut-être même le moteur tournait-il au ralenti, car la Volkswagen démarra en trombe, ses pneus crissèrent et dérapèrent sur le gravier avant de mordre sur la chaussée dans un nuage de poussière. Cette fois au moins, le Juge avait préparé sa fuite mieux qu'on n'aurait pu l'attendre d'un amateur. Chase n'eut pas même le temps de relever ne fût-ce qu'une partie du numéro.

VI

Il avait une profonde écorchure au-dessus de l'œil droit, une estafilade en travers de la joue, provoquées toutes deux par les épines des ronces, et sur lesquelles le sang formait déjà une croûte. Le bout de quatre de ses doigts était égratigné aussi. Il s'était blessé aux deux genoux, qui saignaient encore. Il avait perdu sa chemise, évidemment, et son pantalon était bon pour la poubelle.

Assis dans sa Mustang, au bord de la falaise, il fit l'inventaire des dégâts et ne fut pas du tout soulagé, comme d'autres auraient pu l'être, de constater qu'il se tirait avec des blessures superficielles d'une escarmouche qui aurait pu lui coûter la vie. Il était si furieux qu'il avait envie de flanquer des coups de poings, ou de hurler à pleins poumons. Au bout de quelques minutes, cependant, tandis qu'il reprenait haleine et que ses douleurs aiguës se réduisaient à une multitude de sourdes irritations, son besoin d'action fut tempéré par son bon sens. Ça ne servait à rien de se lancer dans une vengeance irréfléchie. Du calme, se dit-il. Gamberge.

Déjà, quelques voitures d'amoureux arrivaient, roulaient sur l'herbe le long des haies où ils profitaient avidement des premières ombres du soir. Chase fut stupéfait du courage ou de l'inconscience de ces gosses qui revenaient sur les lieux du crime alors que le fou qui avait poignardé l'un des leurs courait toujours.

Comme il risquait d'y avoir des patrouilles de police à Kanackaway, dans l'espoir que le tueur frapperait encore, le fait le plus suspect, ce serait un homme assis tout seul dans sa voiture. Chase démarra, fit demi-tour et rentra en ville.

Tout en roulant, il tenta de se rappeler tout ce qu'il avait vu, pour qu'aucun indice ne puisse lui échapper. Le Juge possédait un pistolet muni d'un silencieux et une Volkswagen rouge. Il était mauvais tireur et, à en juger par son démarrage en trombe, assez bon conducteur. Le Juge s'énervait facilement, comme le prouvait son tir hasardeux. Et c'était à peu près tout.

Et maintenant ? se demanda Chase. La police ?

Mais quand il se souvint de Wallace et de ses airs condescendants, il repoussa vivement cette idée. Il était allé chercher du secours auprès de Cauvel, qui ne lui avait offert que des conseils oiseux. La police l'avait encore moins aidé. Il ne lui restait qu'une chose à faire. Agir

seul, ouvrir les yeux et les oreilles et tâcher de repérer le Juge avant que le Juge ne le tue.

Sa décision prise, il se demanda comment il avait pu hésiter un seul instant.

Une fois chez lui, il gravit l'escalier quatre à quatre, en dépit des protestations de ses muscles endoloris, et ne se détendit qu'une fois dans sa chambre, la porte fermée à clef.

Après avoir bu un verre de Jack Daniels avec de la glace, il se fit couler un bain aussi brûlant que possible. Il s'installa dans la baignoire comme un vieillard qui souffre d'arthrite.

Trois quarts d'heure plus tard, lavé et un peu reposé, il nettoya ses blessures, les badigeonna de mercurochrome, enfila un pantalon de flanelle, une chemise de sport, des chaussettes et des mocassins. Un second whisky à la main, il s'assit dans son fauteuil pour réfléchir à ce qu'il allait faire. Il envisageait l'action avec des sentiments mêlés d'excitation et d'appréhension.

La première chose à faire semblait être de parler à Louise Allenby, la petite amie de Michael Karnes. La police les avait interrogés séparément, mais il était possible qu'ils retrouvent un indice, un détail qui leur avait échappé ce soir-là, ou qu'ils avaient oublié, surtout s'ils travaillaient ensemble et fouillaient mutuellement leur mémoire pour tâcher d'en faire jaillir une étincelle.

Il y avait dix-huit Allenby dans l'annuaire, mais le problème était moins compliqué puisque, Chase se le rappelait, Louise avait dit à Wallace que sa mère était veuve et ne s'était jamais remariée ; il savait aussi qu'elle habitait Ashside. Parmi tous les Allenby, il n'y avait qu'une femme ; Cleta Allenby, Pine Street, Ashside.

Il forma le numéro et attendit longtemps. À la dixième sonnerie, on répondit. La voix, moins altérée par la peur que l'autre jour, était indiscutablement celle de Louise.

— Louise ? Ici M. Chase. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr. Comment ça va ?

Elle paraissait sincèrement heureuse de l'entendre, mais peut-être que les gens sont heureux de parler à quelqu'un qui leur a sauvé la vie.

— Très bien, dit-il en hochant la tête comme si elle pouvait le voir. (Et puis il se reprit :) À vrai dire, pas si bien que ça. Et même pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-elle d'une voix soudain inquiète. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— J'aimerais vous voir. Si c'est possible. Je voudrais que nous parlions un peu de ce qui s'est passé lundi soir.

— Ah ! Ma foi… Bien sûr. D'accord.

— Ça ne vous bouleversera pas trop ?

— Oh non, répondit-elle. (La légère insolence du ton prouvait qu'elle disait vrai.) Vous voulez venir maintenant ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Pensez-vous. Dans une demi-heure, ça va ?

— Parfait.

— Alors je vous attends. À tout de suite.

Elle raccrocha si doucement que, pendant plusieurs secondes, Chase ne s'aperçut pas que la communication était coupée.

Les Allenby, mère et fille, habitaient une maison de brique néo-coloniale, au milieu d'un petit jardin, dans un quartier moyennement élégant d'Ashside.

Louise ouvrit elle-même à Chase. Elle portait un short blanc et un mince soutien-gorge et, à la voir, on avait l'impression qu'elle avait passé la dernière demi-heure à se maquiller et à brosser ses longs cheveux.

— Entrez, fit-elle en s'effaçant.

Le living-room était tel que l'avait imaginé Chase : des meubles de style colonial, un poste de télé couleur dans un coffrage énorme et trop luxueux, des tapis au point noué sur un plancher ciré, et une certaine négligence, des magazines qui traînaient un peu partout, des ronds de verres sur la table basse et un soupçon de poussière sur les barreaux de chaises.

— Asseyez-vous, dit Louise. Le canapé est confortable, le gros fauteuil aussi. Méfiez-vous des chaises. Ma mère a la folie des antiquités. J'ai horreur de tout ça.

Chase sourit et choisit le canapé.

— Je suis navré de venir vous déranger si tard…

— Pensez-vous, dit-elle d'une voix si assurée que Chase eut du mal à reconnaître la fille gémissante et commotionnée qu'il avait sortie de la voiture de Michael Karnes. Depuis que j'ai fini le lycée, je me couche quand je veux, le plus souvent vers trois heures du matin… Je vous sers un verre ?

— Non, merci.

— Vous permettez que j'en prenne un ?

— Faites.

Il observa ses longues jambes fermes tandis qu'elle allait abaisser l'abattant d'un bar dissimulé derrière une fausse bibliothèque. Tout en rassemblant les ingrédients de son cocktail, elle se déhancha et ses petites fesses rondes parurent se braquer vers lui. C'était peut-être l'attitude inconsciente d'une fille aux attributs de femme et qui comprenait mal l'effet que pouvait produire son corps pulpeux sur un homme. À moins que la posture ne soit voulue.

Quand elle revint avec son verre, il s'enquit :

— Vous avez l'âge de boire ?

— J'ai dix-sept ans. Presque dix-huit. Je ne suis plus une enfant.

— Oui, bien sûr, murmura-t-il en se sentant idiot.

Il l'avait entendue dire la même chose à l'inspecteur.

Il se demanda ce qui le prenait de faire ce genre de réflexions, de réagir comme un père. Il n'avait guère que sept ans de plus qu'elle, après tout. Mais sept ans plus tôt, quand il avait son âge, on était encore un enfant à dix-sept ans. Il avait oublié, une fois de plus, que les gosses grandissaient plus vite, ou se l'imaginaient.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez rien boire ?

Il refusa encore.

Elle s'assit à côté de lui, croisa ses jambes nues et se renversa contre le dossier ; il vit se dessiner sous l'étoffe légère la pointe de ses petits seins durs.

— Je n'avais pas réfléchi… Votre mère est peut-être couchée et si elle doit se lever de bonne heure, je ne voudrais pas…

— Maman est à son travail. Elle est serveuse dans un bar et ne rentre jamais avant trois heures et demie du matin.

— Ah…

— Vous avez peur ? demanda-t-elle en souriant et en battant des cils. D'être tout seul avec moi ?

— Bien sûr que non.

Il sourit aussi et se tourna vers elle. Il savait maintenant que sa sensualité n'avait rien d'innocent.

— Bon. Alors par où voulez-vous commencer ?

Pendant une demi-heure, il la guida parmi ses souvenirs de cette soirée de lundi, y ajouta les siens, l'interrogea sur des détails et la poussa à le questionner aussi, cherchant le moindre indice qui puisse apporter un jour nouveau sur cet acte de folie. Ils ne découvrirent rien de neuf et ne l'avaient guère espéré, mais elle répondit quand même à toutes les questions de Chase en s'efforçant comme lui de disséquer les événements de cette nuit, sans paraître le moins du monde émue.

— Ah, je viens de penser à un truc, dit-elle soudain.

— Quoi ?

— Vous m'avez demandé s'il portait une bague et j'ai dit oui, mais j'ai oublié de vous dire comment il la portait.

— Je ne comprends pas.

— Au petit doigt, vous voyez ? dit-elle en agitant le sien.

— Je vois. Mais je sais pas trop si ça peut avoir de l'importance.

— Moi, j'ai jamais vu que des filles porter des bagues au petit doigt. Ou des pédés.

Il réfléchit un moment et finit par se dire que c'était peut-être un début de piste.

— Alors vous pensez que l'assassin pourrait être une… un homosexuel ?

— J'en sais rien. Mais il portait une bague au petit doigt, pas ?

— Vous en avez parlé à Wallace ?

— Je viens seulement de m'en souvenir. Vous m'avez détendu les nerfs, vous savez, et ça m'est revenu comme ça, brusquement.

Chase était content. Il n'imaginait rien de plus satisfaisant que de réunir patiemment une mine de renseignements précis sur le Juge, en partant de ce premier détail essentiel, et de présenter le résultat de son enquête à la police, avec un certain mépris, alors que l'inspecteur l'avait pris pour un dingue souffrant d'hallucinations. Si c'était puéril, tant pis. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était pas permis de jeux puérils.

— C'est peut-être un indice, dit-il.

Elle glissa vers lui sur le canapé, avec toute la souplesse d'une machine de séduction parfaitement mise au point, toute en courbes douces et en bronzage doré.

— Vous croyez, monsieur Chase ?

Il hocha la tête, en cherchant comment il pourrait s'excuser le plus élégamment, sans la vexer. Il sentait sa cuisse tiède contre la sienne.

Elle posa son verre et coula un regard vers Chase, entre ses cils, en s'arrangeant pour qu'il voie qu'elle le zieutait. Alors il se leva.

— Il faut que je vous quitte. Vous m'avez beaucoup aidé, plus que je ne l'espérais.

Ce n'était qu'un mensonge véniel, puisqu'il n'avait rien espéré du tout. Elle se leva aussi, très proche de lui.

— Il est encore tôt, vous savez. Vous ne voulez pas rester encore un peu ? Pour me tenir compagnie ?

Il sentait son odeur de femme, faite de parfum, de savon, de cheveux fraîchement lavés, du soupçon de sexualité qui éveille généralement l'intérêt des hommes, mais il n'était pas le moins du monde intéressé. Éveillé, oui. Pour la première fois depuis de longs mois, il sentait ses sens s'éveiller.

— Non, je regrette. J'ai d'autres gens à voir.

Elle se colla contre lui, se haussa sur la pointe des pieds et passa le bout de sa langue sur les lèvres de Chase. Ce n'était pas un baiser. Rien qu'un petit coup de langue rose, exaspérant. Il maîtrisa son excitation.

— Nous avons toute la maison à nous, pour des heures, murmura-t-elle. Et nous n'avons même pas besoin de nous contenter du canapé. J'ai un grand lit blanc à colonnes dorées avec un baldaquin blanc.

— Je ne peux pas. Vraiment. On m'attend.

Elle était déjà assez femme pour comprendre qu'elle avait perdu la partie. Elle recula et lui sourit.

— Je tiens quand même à vous remercier. Pour m'avoir sauvé la vie. Ça, c'est une chose qui mérite une grande récompense.

— Vous ne me devez rien.

— Oh mais si ! Un autre soir ? Quand nous n'aurez pas d'autres projets ?

Comme il n'avait rien à gagner en la mettant en colère et parce qu'il aurait peut-être besoin d'elle plus tard, il se pencha sur elle et l'embrassa légèrement sur la bouche.

— Un autre soir, bien sûr.

— Tant mieux. Je sais que nous serons formidables tous les deux.

Et voilà. Pas de complexes, pas d'histoires. Chase se demanda si, après, ses amants étaient capables de se rappeler avec qui ils avaient copulé.

— Si l'inspecteur Wallace vous interroge encore, est-ce que vous ne pourriez pas… oublier la bague ?

— Oui. Mais pourquoi faites-vous cette enquête tout seul, comme ça ? Je n'ai pas pensé à vous le demander.

— Pour des raisons personnelles, répondit Chase.

Rentré chez lui, il réfléchit à ce qu'il avait appris ; il n'était plus tellement sûr que ce soit important. Le fait que le Juge portait une bague au petit doigt n'indiquait pas forcément des tendances homosexuelles, pas plus que les cheveux longs n'étaient le signe d'un caractère violent ou révolté, ou une mini-jupe l'indice que la fille qui la portait était une pute. Et même si le Juge était pédé, il n'en était pas plus facile à trouver. Bien sûr, il y avait des endroits, en ville, où les pédés se retrouvaient volontiers, et Chase les connaissait presque tous, s'ils n'étaient pas passés de mode depuis le temps. Mais rien ne prouvait que le Juge les fréquentait.

Chase se déshabilla ; il se sentait de nouveau déprimé et il alla prendre un verre dans son placard. Il ouvrit le réfrigérateur, jeta deux cubes de glace dans le verre, mais quand il empoigna la bouteille de whisky il s'aperçut qu'il n'avait pas besoin de boire pour s'endormir. Il se glissa entre ses draps, complètement éreinté, laissant la glace fondre, et leva la main pour éteindre sa lampe de chevet. L'obscurité lui parut lourde et chaude et, pour la première fois depuis longtemps, réconfortante.

VII

En se réveillant le lendemain matin, il crut pendant une fraction de seconde qu'il souffrait de la reine des gueules de bois, et puis il comprit qu'il s'agissait simplement des suites douloureuses de ses exercices de la veille. Quand il se regarda dans la glace, il constata que ses écorchures étaient maintenant assorties d'ecchymoses diverses et qu'en roulant sur les cailloux et dans les buissons il s'était meurtri tout le corps. Il se persuada qu'un bain chaud arrangerait les choses, mais ce ne fut pas le cas. Alors il se dit que le meilleur remède serait l'action, et il s'habilla pour entamer sa journée.

Il trouvait maintenant son projet stupide, voué à l'échec, mais il savait qu'il ne pouvait pas encore abandonner son enquête. Il était toujours aiguillonné par la peur et par le désir de damer le pion à Cauvel, Wallace et compagnie.

Quand il descendit, sa logeuse lui annonça qu'il avait du courrier et lui remit une épaisse enveloppe jaune.

Il gagna sa voiture, s'enfonça dans son siège-baquet, respira longuement l'air frais. Il démarra, roula quelques mètres, s'arrêta sans couper le moteur, ouvrit l'enveloppe et examina les photocopies que le Juge lui envoyait.

Les notes manuscrites prises durant ses séances chez Cauvel étaient tellement illisibles qu'il les écarta pour lire d'abord les trois articles déjà publiés et les deux autres à paraître qui le concernaient. Ils révélaient tous que Cauvel avait une très haute opinion de lui-même et sa vanité l'avait poussé à déformer tous les faits qu'il rapportait à ses confrères. Il ne citait pas son nom, mais Chase se reconnut dans les articles, un peu comme s'il s'examinait à travers un verre déformant. Tous ses symptômes avaient été exagérés pour faire croire que l'amélioration de son état était uniquement due à Cauvel. Il passait sous silence ses maladresses et se vantait au contraire de techniques qu'il n'avait jamais employées mais dont, apparemment, il avait eu l'intuition. Et quand il faisait allusion à Chase tel qu'il avait été avant le Vietnam, c'était avec un dédain parfaitement injustifié. Ce fut cette attitude qui finit par transformer l'irritation de Chase en fureur. Il fourra les feuillets dans l'enveloppe et démarra en trombe, plus résolu que jamais à récolter tous les renseignements possibles sur le Juge.

Le Bureau de l'État Civil, au sous-sol du Palais de Justice, était un

modèle d'efficacité. Le bureau proprement dit, face aux vastes chambres fortes bourrées de documents, était petit et très bien rangé. Il contenait quatre classeurs métalliques, trois machines à écrire, un photocopieur, deux vastes tables trapues, deux fauteuils massifs… et deux dames d'un certain âge tout aussi massives qui tapaient sur leurs machines avec un entrain rythmé qui semblait presque orchestré. Chase toussota, mais il était certain que les deux femmes l'avaient vu entrer. La plus grosse continua à taper, termina sa page, ôta les feuilles de sa machine et les plaça avec soin dans une corbeille. Elle leva enfin les yeux vers Chase et lui sourit. C'était un sourire économique, retroussant juste assez les coins des lèvres pour pouvoir être catalogué à la rubrique « sourire » dans une liste d'expressions humaines. Quand elle eut souri une seconde ou deux, assez longtemps pour être aimable, elle laissa disparaître ledit sourire.

— Vous désirez ? dit-elle.

Il avait déjà choisi le prétexte que le Juge avait dû utiliser quand il était venu se renseigner sur le passé de Chase.

— J'écris l'histoire de ma famille et je me demande si je pourrais être autorisé à rechercher certains documents dans les registres de l'État Civil.

— Certainement, assura la grosse en se levant.

Il y avait une petite plaque à son nom sur son bureau, révélant qu'elle s'appelait Mme ONUFER. Sa collègue, Mme KLOU, n'avait pas levé les yeux et continuait à massacrer son clavier.

Mme Onufer précéda Chase au fond de la pièce, poussa une porte blindée et le fit entrer dans une vaste salle pleine de classeurs, collés le long des murs et alignés en dix rangées au milieu de la pièce. Il y avait une table de bois et trois chaises. La table était entaillée et les chaises avaient perdu leur rembourrage.

— Les extraits de naissance sont à droite, la première rangée du milieu à droite concerne les licences de débits de boisson, et ensuite vous trouverez les registres de santé. Chaque tiroir est étiqueté, par ordre alphabétique ou chronologique. Tout ce que vous retirerez des dossiers devra être laissé sur la table pour qu'on le range plus tard. Ne cherchez pas à remettre en place ce que vous avez pris dans les classeurs ; c'est mon travail, et je le fais avec beaucoup plus de précision que vous ne le pourriez. Vous ne devez rien emporter. Pour une somme modique, Mme Klou vous fournira les photocopies des documents qui vous intéressent. Si vous emportez un des documents de cette salle, vous serez passible d'une amende de cinq à cinq mille dollars et d'une peine de deux ans de prison.

— Je vous remercie infiniment, dit Chase.

— Et il est interdit de fumer.

— Naturellement.

Elle sortit de la salle, referma la porte et il entendit ses talons claquer sur le sol ; puis il ne perçut plus que sa propre respiration oppressée.

Pour le Juge, tout avait été aussi simple. Chase avait vaguement espéré qu'il existait une procédure, un règlement permettant d'identifier les personnes venues consulter les dossiers. Mais Mme Onufer ne lui avait demandé aucune pièce d'identité, certaine que personne ne pourrait filer devant elle en emportant des documents volés sous son manteau. Elle remarquerait leur expression coupable aussi rapidement qu'un chien méchant flaire la peur chez un adversaire.

Il rechercha son propre acte de naissance, trouva les minutes de la réunion du conseil municipal au cours duquel les édiles avaient voté à l'unanimité le banquet donné en son honneur et le budget de la Mustang. Finalement, quand il estima qu'il était resté assez longtemps pour ne pas éveiller les soupçons de Mme Onufer, il sortit de la salle.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demanda Mme Onufer.

— Oui, je vous remercie.

— De rien, monsieur Chase, dit-elle en se penchant sur sa machine.

Chase fut saisi :

— Vous me connaissez ?

Elle sourit, un tout petit peu plus longtemps que la première fois, et assura :

— Je lis les journaux tous les soirs.

Au lieu de sortir, il s'approcha de son bureau.

— Si vous ne m'aviez pas reconnu, est-ce que vous m'auriez demandé mon nom, avant de me permettre de consulter les registres ?

— Naturellement, voyons ! Personne n'a jamais volé un seul document depuis douze ans que je travaille ici, mais je persiste à penser qu'il est indispensable d'opérer une vérification d'identité.

— Et vous en gardez une liste ?

Elle posa une main sur un cahier, à côté de sa machine.

— Ici. J'ai noté votre nom, par habitude.

— Vous allez trouver ma demande insolite, sans doute, mais pourriez-vous me dire qui est venu ici mardi dernier ?

Elle regarda Chase, puis son cahier, et prit rapidement sa décision.

— Je ne vois pas pourquoi je vous le refuserais. Ce n'est pas un secret d'État.

Elle ouvrit son cahier, le feuilleta, trouva une page et la lui montra :

— Trois personnes seulement.

Quand il fut certain de pouvoir retenir les trois noms, il reprit :

— Merci. Voyez-vous, je suis constamment importuné par des journalistes, et cette publicité m'agace. Je crois qu'ils ont écrit tout ce

qu'il y avait à écrire sur mon compte. Mais j'ai appris qu'un reporter du cru prépare une série d'articles pour un grand magazine, contre mon gré, et je voulais savoir s'il était passé mardi, comme on me l'avait laissé entendre.

Chase trouvait ce mensonge parfaitement absurde et il était certain qu'elle ne pourrait le croire ; puis il s'aperçut que ses explications étaient inutiles. Elle avait confiance en lui. Tout le monde faisait confiance aux héros. Elle hocha la tête comme si cette histoire était tout à fait logique et – pendant quelques secondes à peine – elle compatit en songeant aux problèmes qu'il devait affronter. Puis, consciente du temps perdu, elle se pencha sur sa machine, lui signifiant ainsi son congé. Mme Klou, elle, n'avait pas interrompu son travail enragé un seul instant.

Il était midi moins le quart quand il sortit du Palais de Justice et il fut surpris d'avoir faim. Il sortit sa Mustang du parking après avoir payé un dollar de rançon au préposé, et suivit Galasio Boulevard jusqu'à la rangée de restaurants « drive-in » qui avaient poussé comme des champignons de verre et d'aluminium depuis qu'il était parti à la guerre. Il se gara dans un épi du Diamond Dell et commanda un repas plus copieux qu'il ne croyait pouvoir ingurgiter. Une mignonne rouquine en mini-short lui apporta les plats, accepta son argent et lui souhaita bon appétit. À une heure moins le quart, il avait tout mangé ; plus que la valeur de trois de ses repas normaux au cours de l'année écoulée.

Dans la cabine téléphonique d'une station-service voisine, il feuilleta l'annuaire pour chercher les numéros des trois personnes venues consulter les registres de l'état civil dans la journée du mardi. Il en trouva deux, et les appela. C'étaient des femmes, toutes deux âgées, qui existaient réellement, le troisième nom, Howard Devore, était bidon. Il ne figurait pas à l'annuaire, ni dans le bottin. Peut-être n'habitait-il pas la ville, mais Chase en doutait. Il eut la certitude qu'Howard Devore était un pseudonyme imaginé par le Juge.

Comme il n'était pas sûr de pouvoir introduire un ordre logique dans ses souvenirs et qu'il craignait de laisser échapper des liens entre ces divers renseignements, Chase acheta un petit cahier à spirale et un stylo à bille ; soigneusement, il écrivit la liste suivante :

1. Pseudo : le Juge.
2. Pseudo : Howard Devore.
3. Peut-être homosexuel.
4. Pas de casier judiciaire, aucune empreinte figurant dans un dossier quelconque.
5. Sait crocheter les serrures, s'est introduit chez Cauvel.
6. Possède une Volkswagen rouge.
7. Possède un pistolet avec silencieux, probablement calibre 32.

Chase relut sa liste, réfléchit un moment et ajouta un dernier détail qui lui parut important :

8. Peut être en chômage, ou en vacances, ou en congé de maladie.

C'était le seul moyen qui expliquât qu'il avait pu téléphoner à n'importe quelle heure, suivre Chase en plein après-midi et perdre deux jours à se « documenter » sur son passé. Il ne paraissait pas assez vieux pour être à la retraite. En chômage, alors. Ou en vacances. Dans le premier cas, la liste des suspects pourrait être terriblement réduite, et dans le second, Chase ne risquerait plus rien dans huit ou quinze jours, quand le Juge reprendrait son travail.

Il referma son cahier et démarra, en se disant que sa dernière pensée avait été un dangereux retour en arrière qui ne pouvait qu'affaiblir sa résolution.

La fille chargée de la documentation du *Press-Dispatch* mesurait pas loin d'un mètre quatre-vingts en talons plats. Elle avait des cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'au milieu du dos, une jupe à mi-cuisses et des jambes qui n'en finissaient pas. Elle s'appelait Glenda Kleaver et parlait d'une voix étonnamment douce et féminine qui n'allait pourtant pas mal avec son corps sculptural.

Elle montra à Chase comment se servir des visionneuses de microfilms et lui apprit que tous les numéros du journal étaient maintenant conservés de cette façon pour prendre moins de place. Elle lui expliqua ce qu'il devait faire pour obtenir les bobines qui l'intéressaient et les dernières éditions qui n'avaient pas encore été enregistrées.

Plusieurs reporters étaient assis devant les machines ; ils tournaient des boutons, les yeux collés au viseur, et prenaient des notes.

— Vous recevez beaucoup de gens étrangers au journal ? s'enquit Chase.

La fille sourit et Chase se dit qu'elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans, bien qu'elle eût beaucoup plus d'aisance que Louise Allenby.

— La morgue d'un journal est avant tout destinée aux journalistes de la maison, aux confrères et à la police, dit-elle. Mais nous recevons tout le monde, gratuitement. Il doit venir une douzaine de personnes du dehors toutes les semaines.

— Qu'est-ce qu'elles viennent chercher ?

— Et vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

Chase hésita un instant, puis il lui raconta la même histoire qu'à M^me^ Onufer, du Bureau de l'État Civil.

— Je me documente pour une histoire de ma famille.

— Le coup classique, répliqua Glenda Kleaver. Vous n'imaginez pas le nombre de gens qui recherchant leurs ancêtres pour les immortaliser.

Il y avait dans sa voix une nuance nettement sarcastique et Chase éprouva le besoin de se défendre.

— Je ne veux immortaliser personne. L'histoire de ma famille ne sera jamais écrite.

— Simple curiosité, alors ?

— Oui.

— Je ne suis pas du tout curieuse de mes parents morts. J'avoue que je n'aime guère ceux qui sont vivants.

— Vous n'avez pas la fierté de votre nom, de votre lignée ? dit Chase en riant.

— Pas la moindre. D'ailleurs, je suis plutôt corniaud que pur-sang.

Chase aurait aimé parler encore avec elle, de tout sauf du Juge, parce qu'elle le mettait à l'aise. Jamais il ne s'était senti aussi détendu devant une femme depuis… Depuis l'opération Jules Verne, au Vietnam. Mais il s'avoua que ce désir de bavarder n'était qu'un moyen d'évasion, et qu'il cherchait inconsciemment à esquiver la mission qu'il s'était donnée.

— Alors je n'ai pas à signer des papiers pour avoir le droit de consulter votre documentation ?

— Pas du tout. Je vous apporterai ce que vous voulez, et vous me rendrez tout avant de partir.

Il chercha comment il pourrait s'y prendre pour lui demander quels « profanes » avaient consulté les microfilms le mardi précédent, mais il ne trouva aucun prétexte valable. Impossible d'avoir recours au mensonge qu'il avait débité à Mme Onufer, l'histoire du journaliste indiscret, car il ne serait certainement pas très bien accueilli dans un tel lieu. Et d'ailleurs, ce serait dangereux. Il y avait deux reporters dans la salle, à ce moment, et l'un d'eux au moins aurait vite fait de savoir qui il était et ce qu'il faisait là si jamais il révélait son identité à la fille. Et dès le lendemain, toute la ville serait au courant.

— Alors, dit Glenda, qu'est-ce que vous voulez consulter d'abord ?

Avant qu'il puisse répondre, un des journalistes installés devant les visionneuses se retourna et cria :

— Glenda, est-ce que je pourrais avoir tous les quotidiens parus entre le 15 mai et le 15 septembre 52 ?

— Tout à l'heure. Ce monsieur était là avant.

— Non, je vous en prie, intervint Chase en sautant sur l'occasion. J'ai tout mon temps.

— C'est vrai ?

— Mais oui. Apportez-lui ce qu'il demande.

— Je reviens dans cinq minutes, promit-elle.

Tandis qu'elle traversait la longue pièce et passait dans la salle voisine, Chase et le reporter la suivirent des yeux. Elle était très grande mais pas gauche du tout, elle marchait avec une grâce féline et

sensuelle qui la faisait paraître presque fragile.

Quand elle eut disparu, le journaliste remercia Chase de bien vouloir attendre.

— On boucle à onze heures et j'ai même pas réuni toutes mes sources.

Puis il se pencha sur sa visionneuse, tellement absorbé par son travail qu'il n'avait même pas regardé Chase.

Celui-ci en profita pour s'en aller rapidement. Avant cette interruption si bien venue, il avait craint d'être obligé de demander plusieurs numéros du journal au hasard et de perdre une heure ou plus afin de jouer son rôle jusqu'au bout.

Dans sa Mustang, il ouvrit son cahier et consulta sa liste, mais comme il n'avait absolument rien à y ajouter, il démarra et se dirigea vers la voie express Kennedy.

Un quart d'heure plus tard, il s'engageait sur l'autoroute et filait à 130 à l'heure, toutes vitres baissées.

Chase avait fait ses études supérieures à l'Université d'État, mais à présent, en se garant devant le bâtiment administratif, il se sentait étranger, comme s'il n'avait pas passé quatre ans de sa vie sur ce campus et flirté dans les allées ombragées et bordées d'aulnes et de saules.

Malgré tout, il trouva sans peine le bureau des archives, qui n'avait pas changé de place depuis plus de cinquante ans, et il reconnut la plupart des gens qui y travaillaient, bien qu'il n'ait jamais su leurs noms. Cette fois, quand le chef du service le reçut, il jugea que la vérité serait le meilleur moyen d'obtenir une réponse. Il donna son nom et expliqua brièvement son propos.

— J'aurais dû vous reconnaître, dit l'homme.

C'était un type nerveux, petit, pâle, qui avait la manie de tripoter les objets qui encombraient son bureau. Il s'appelait Brown et il paraissait enchanté de recevoir un ancien élève aussi célèbre.

— Mais depuis quelques mois plusieurs dizaines de personnes ont demandé vos coordonnées, depuis que la presse a annoncé votre haute distinction. On a dû vous proposer beaucoup d'emplois intéressants.

Chase ne répondit pas à la question indirecte.

— Est-ce que vous conservez le nom et l'adresse des personnes qui réclament une documentation ?

— Mais naturellement ! Nous ne donnons de renseignements qu'aux hommes d'affaires.

— Parfait. Je cherche celui qui est venu mardi. Mardi dernier.

— Un instant.

Brown alla chercher un grand registre, le feuilleta et annonça :

— Il n'est venu qu'un monsieur.

— Qui est-ce ?

— Voyez ? Eric Blentz, Gateway Mall Tavern. C'est en ville.

— Je connais.

— Il vous a offert une situation ?

— Non.

— Mais vous disiez qu'il vous importunait ? s'exclama Brown en prenant un stylo qu'il fit tourner entre ses doigts avant de le reposer.

— Oui, mais pas pour m'offrir un emploi.

Brown considéra le registre, comme s'il ne comprenait pas qu'on puisse utiliser des renseignements confidentiels dans un autre but que celui auquel ils étaient destinés.

— À votre place, monsieur Chase, je n'accepterais pas son offre, quel que soit le salaire proposé.

— Ah ?

— Je ne crois pas que ce soit agréable de travailler pour cet homme.

— Vous vous le rappelez, alors ?

Brown reprit le stylo, le reposa.

— Naturellement. Nous travaillons surtout par correspondance. Il est fort rare qu'un employeur éventuel se dérange en personne pour obtenir des renseignements.

— Pouvez-vous me décrire Blentz ?

— Certainement. Il est presque aussi grand que vous, mais beaucoup moins robuste, très maigre, en fait, et un peu voûté.

— Quel âge, à peu près ?

— Trente-huit, trente-neuf.

— Sa figure ? Vous vous rappelez ses traits ?

— Un visage très ascétique. Des yeux très vifs, rapides, mobiles. Il regardait de tous côtés, les filles, moi, comme s'il n'avait pas confiance en nous. Il avait les joues plutôt creuses, le teint malsain. Un grand nez, mais pas de type méditerranéen, un nez maigre.

— Brun ?

— Blond.

— Pourquoi dites-vous que ça ne doit pas être agréable de travailler pour lui ?

— Il m'a parlé très sèchement, et j'ai eu l'impression qu'il ne pourrait jamais être aimable même s'il s'y efforçait. Il avait les sourcils froncés. Et il était très bien habillé, les souliers admirablement cirés, si bien coiffé que je me suis dit qu'il devait employer de la laque. Et quand je lui ai demandé son nom et son adresse commerciale, il m'a arraché le stylo des mains et retourné le registre pour l'écrire lui-même parce que, disait-il, on orthographiait toujours mal son nom et qu'il voulait que cette fois on ne se trompe pas.

— Un perfectionniste ?

— C'est mon impression.

— Merci.

Dans sa voiture, Chase reprit son cahier, relut sa liste et chercha un détail qui pourrait indiquer que le Juge était Eric Blentz. Il trouva au contraire que certains détails démentaient cette hypothèse. D'abord, un homme qui possédait une grande licence, c'est-à-dire le droit de vendre de l'alcool, ne devait-il pas être fiché et ses empreintes relevées d'autorité ? Et un homme possédant une affaire aussi florissante que la Gateway Mall Tavern ne se baladerait sûrement pas en Volkswagen. Naturellement, il pouvait se tromper totalement sur le premier point. Et la VW pouvait être la deuxième voiture de Blentz, ou même un véhicule de location.

Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir. Il mit son moteur en marche et retourna en ville, en se demandant quelle espèce de réception l'attendait à la Gateway Mall Tavern…

VIII

Le bar était décoré comme une auberge allemande de cinéma : poutres apparentes et fenêtres à petits carreaux de verre rouge sombre sertis de plomb. Chase alla s'asseoir dans le fond, à une table pour deux, face au bar et à l'entrée.

Une blonde potelée aux joues rondes et luisantes comme des pommes d'api, les seins gonflés débordant d'une blouse paysanne, vint allumer la lanterne sur sa table et prit sa commande, puis elle s'en alla en tortillant ses petites fesses.

Il était encore tôt et il n'y avait que sept autres clients dans la salle, trois couples et une femme seule assise au bar. Aucun des jeunes hommes ne correspondait au signalement donné par Brown et Chase s'en désintéressa.

Blentz ne fréquentait peut-être pas son propre établissement, mais dans ce cas ce serait l'exception qui confirme la règle. La plupart des propriétaires de bars aimaient à surveiller leur caisse, et à accueillir leurs habitués.

Chase s'aperçut soudain qu'il était tendu, crispé, les deux poings sur la table. Il se força à se détendre, puisque aussi bien il risquait d'attendre pendant des heures. Il savait qu'il serait capable de boire toute la nuit s'il le fallait, sans en ressentir d'effets et sans perdre sa lucidité. Il avait suffisamment de pratique.

Après son deuxième whisky, il demanda la carte et commanda un repas copieux, s'étonnant de sa faim, alors qu'il avait fait un bon et solide déjeuner cinq ou six heures plus tôt. Il avait certainement les yeux plus grands que le ventre, mais quand son dîner arriva il se jeta dessus comme un affamé et n'en laissa pas une miette.

Il but ensuite cinq verres et finalement, un peu après neuf heures, il demanda à la serveuse si M. Blentz viendrait ce soir. Elle se retourna, contempla la salle maintenant bondée et désigna un homme trapu assis sur un tabouret de bar.

— Il est là. C'est lui.

— Vous en êtes sûre ?

L'homme avait la cinquantaine bien tassée, devait peser plus de cent kilos et ne ressemblait pas du tout à celui que Brown lui avait décrit.

— Ça fait deux ans que je travaille pour lui, rétorqua la serveuse.

— On m'avait dit qu'il était grand et mince, blond, élégant.

— Il était peut-être élégant et mince y à vingt ans, mais il a jamais pu être grand ni blond.

— Non, sans doute. On a dû mal me renseigner. Ou bien je cherche un autre Blentz, dit Chase en souriant et en s'efforçant de ne pas plonger son regard entre les seins dévoilés. Apportez-moi l'addition, s'il vous plaît.

Les sept whiskies et le filet mignon montaient à seize dollars. Chase donna un billet de vingt à la fille et lui dit de garder la monnaie.

Le parking était pratiquement désert. En sortant de la taverne climatisée, Chase eut l'impression d'entrer dans une fournaise. Il se dirigea vers la Mustang, en essuyant machinalement son front en sueur et en pensant à Eric Blentz. Il contournait le capot et se trouvait contre l'aile gauche quand il entendit soudain un bruit de moteur, tout près. Entraîné à agir d'abord et à réfléchir ensuite, il ne prit pas le temps de se retourner mais plaça les deux mains sur l'aile et sauta d'un bond sur le capot de la Mustang.

Une fraction de seconde plus tard, l'aile avant gauche d'une Volkswagen rouge arrivant en sens inverse emboutit la Mustang noire, érafla toute la portière et se dégagea brusquement avant d'accrocher le pare-choc arrière. Des étincelles jaillirent comme un feu d'artifice en dégageant une odeur de métal brûlant et de peinture calcinée. Le choc faillit faire basculer la voiture, mais Chase tint bon, en se cramponnant au rebord du toit. Il avait la certitude que, s'il tombait, la Volkswagen reviendrait l'écraser.

Cinq mètres plus loin, le conducteur de l'autre bagnole changeait de vitesse. En les faisant grincer.

Chase se dressa sur le capot de la Mustang et chercha à relever le numéro de la VW. Mais même s'il avait fait grand jour et s'il avait été tout près il n'aurait pas été plus avancé, car le Juge avait emmailloté sa plaque minéralogique d'un grand morceau de toile à sac, dont les bouts dansaient au vent comme pour se moquer de Chase. La petite voiture fonça sur la chaussée et disparut dans la circulation.

Chase regarda autour de lui, pour voir si quelqu'un avait été témoin de ce bref et violent affrontement. Il ne vit personne.

Il sauta à bas du capot et longea la Mustang pour évaluer les dégâts. L'avant de l'aile était replié mais ne touchait pas le pneu. La portière et tout le côté gauche de la carrosserie étaient striés par deux profondes rainures parallèles autour desquelles la peinture s'écaillait sur une largeur d'au moins six centimètres, mais dans l'ensemble ce n'était qu'un travail de carrossier assez facile à réparer, encore que la note risque de se monter à cinq cents dollars. Chase s'en foutait. Le fric était le cadet de ses soucis.

Il ouvrit sa portière, s'aperçut qu'elle ne protestait que faiblement, s'installa au volant. Il prit son cahier et relut encore une fois sa liste. Sa main tremblait quand il ajouta trois autres détails :

9. Troisième pseudo : Eric Blentz.

10. Tendance à agir impulsivement après un échec.

11. Conduit une voiture à l'aile avant gauche emboutie.

La journée avait été dure, même avant la dernière tentative de meurtre du Juge, et Chase n'avait guère avancé dans son enquête. Il attendit que ses mains cessent de trembler avant de quitter le parking pour rentrer chez lui, épuisé, en se demandant où le Juge le guetterait la prochaine fois, et s'il avait profité de sa journée pour s'exercer au tir.

Le téléphone réveilla Chase le lendemain matin samedi.

Il tendit la main vers l'appareil, puis il hésita. Le Juge n'avait pas appelé depuis mercredi, à moins qu'il n'ait essayé de le joindre dans la journée de vendredi quand Chase était sorti.

Il décrocha enfin.

— Allô ?

— Ben ?

— Oui.

— Le Dr Cauvel.

C'était la première fois qu'il entendait le psychiatre au téléphone et sa voix lui parut nasillarde, un peu idiote.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Je me demandais pourquoi vous n'étiez pas venu hier à votre rendez-vous.

— Je n'en avais pas envie.

— Si c'est parce que j'ai parlé franchement à la police, vous devez comprendre que…

— Il n'y a pas que ça.

— Voulez-vous venir cet après-midi pour que nous en parlions ? demanda Cauvel en prenant sa voix la plus paternelle.

— Non, répondit Chase.

— Un autre jour, alors ?

— Je ne veux plus vous voir.

— Mais il le faut ! s'exclama Cauvel.

— Je ne crois pas. Les soins psychiatriques n'étaient pas obligatoires, ce n'était pas une condition à mon départ de l'hôpital, mais seulement un avantage dont je pouvais bénéficier si je le voulais.

Cauvel réfléchit un moment, renonça à user de menaces voilées et assura benoîtement :

— Mais vous pouvez toujours en bénéficier, Ben. Je suis à votre disposition, vous n'avez qu'à…

— Pour moi, ce n'est plus un avantage.

Chase commençait à s'amuser. Pour la première fois, il mettait Cauvel sur la défensive et il était enchanté.

— Ben, vous êtes fâché parce que j'ai parlé à la police. C'est ça, hein ?

Cauvel était certain maintenant d'avoir parfaitement analysé la situation mais Chase le détrompa.

— Il y a de ça. Mais aussi deux autres raisons.

— Lesquelles ?

— Vos articles, par exemple.

— Mes articles ? dit Cauvel en faisant l'idiot, exprès ou pas.

— Vous avez drôlement glorifié le traitement que vous m'avez appliqué, pas vrai ? Dans votre papier paru dans le *Therapy Journal,* vous vous faites passer pour un nouveau Sigmund Freud et même pour Jésus-Christ.

— Vous avez lu mes communications ?

— Toutes, assura Chase.

Il avait failli dire toutes les cinq, mais il s'était repris en se souvenant que deux des articles n'avaient pas encore été publiés.

— Comment pouvez-vous savoir qu'elles vous concernent ? Je n'ai cité aucun nom.

— Un de vos confrères m'a mis la puce à l'oreille, prétendit Chase.

— Un de mes confrères ?

— Parfaitement, dit Chase en songeant que ce n'était pas tellement éloigné de la vérité, dans un sens, puisqu'il s'agissait d'un autre cinglé.

— Écoutez, Ben, je suis sûr que ce malentendu peut être facilement éclairci, si nous en discutons calmement…

— Vous oubliez qu'il y a une troisième raison.

— Une troisième raison ?

— Oui, et c'est la meilleure, docteur. Vous êtes un égoïste, un salaud, un monstre de vanité satisfaite. Je ne peux pas vous blairer, et je vous trouve écœurant de puérilité.

Chase raccrocha au nez de Cauvel, persuadé qu'il avait commencé sa journée de la meilleure façon du monde.

Plus tard, il se mit à en douter. Il avait dit ce qu'il pensait sincèrement, à Cauvel, mais en rompant avec son psychiatre il avait la vague impression qu'il rejetait son mode de vie récent. Il s'était dit jusque-là que lorsqu'il aurait débusqué le Juge et apporté à la police le résultat probant de son enquête, il pourrait reprendre son existence solitaire et abritée. Mais en décidant d'abandonner son traitement psychiatrique, il reconnaissait qu'il n'était plus le même homme et que le fardeau de culpabilité qui l'accablait s'allégeait. Et ça le déconcertait.

Pour aggraver les choses, quand il eut fait sa toilette, il s'aperçut qu'il n'avait aucune nouvelle piste à suivre. Il avait marché sur les

traces du Juge, il était allé partout où le tueur s'était rendu et n'avait rien découvert, à part un signalement assez précis, qui ne pouvait servir à rien tant qu'il n'aurait pas un nom à coller sur cette gueule ou ne découvrirait pas un endroit où ce signalement serait reconnu. Il ne pouvait guère se balader dans les rues en demandant à tous les passants s'ils connaissaient un type présentant telle ou telle caractéristique. Et à part ça, il ne voyait pas du tout comment il occuperait sa journée.

Cependant, après avoir déjeuné dans un snack de Galasio Boulevard, il retrouva un peu d'optimisme et de lucidité. Il lui restait deux sources possibles, même si elles ne valaient pas grand-chose. Il pouvait retourner à la Gateway Mall Tavern et causer avec le véritable Eric Blentz pour constater s'il pouvait coller un nom sur le signalement du Juge. Il était probable que le Juge n'avait pas choisi le nom de Blentz au hasard et ne l'avait pas trouvé dans un annuaire ou un bottin avant d'aller voir Brown. Il devait donc connaître Blentz, peut-être même avait-il travaillé pour lui, ce qui était plus probable. Et si Blentz ne pouvait le mettre sur une nouvelle piste, il avait toujours la ressource d'aller revoir Glenda Kleaver, la fille de la documentation du *Press-Dispatch,* pour l'interroger sur les gens qui s'étaient présentés à son bureau le mardi précédent, ce qu'il n'avait pas osé faire la première fois de peur de passer pour un imbécile ou d'éveiller l'intérêt des reporters présents.

Chase appela d'abord le journal, mais il était trop tôt, il n'y avait encore personne à la documentation. Dans l'annuaire, il trouva le nom de la fille et forma le numéro. Elle répondit à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

Il avait oublié la douceur, la légèreté de sa voix un peu haletante.

— Miss Kleaver, vous ne devez pas vous souvenir de moi, mais je suis venu hier à votre bureau. Je m'appelle Chase. J'ai été obligé de partir pendant que vous étiez allée chercher de la documentation pour un de vos reporters.

— Je m'en souviens fort bien.

— Je m'appelle Chase, répéta-t-il. Benjamin Chase. J'aimerais vous voir aujourd'hui, si c'était possible.

Elle hésita une seconde avant de demander :

— Vous voulez que je vous accorde un rendez-vous, en somme ?

— Eh bien… Oui.

— Vous, au moins, vous n'y allez pas par quatre chemins, observa-t-elle en riant.

— Non…

Il craignait à la fois qu'elle accepte et qu'elle refuse.

— Vous pensiez à quoi, au juste ?

— Je… Eh bien, j'aimerais vous voir. Ce soir si vous pouvez. Mais

vous devez être prise…

— Pas du tout.

— Vraiment ?

— Vraiment. Il y a quand même un problème.

— Lequel ?

— Je comptais me faire une fondue bourguignonne. J'ai déjà coupé la viande et préparé les sauces.

— Je pourrais peut-être venir vous prendre après dîner.

— J'ai l'habitude de souper assez tard. Mais si vous voulez, je vous invite. Il y a bien assez de bœuf pour deux.

— Épatant.

— Alors, je vous attendrai vers sept heures. Ça va ?

— Très bien.

Chase transpirait. Il faisait une chaleur humide qui collait sa chemise à sa peau et lui rappelait la jungle du Vietnam, le tunnel, la peur, l'obscurité, les cris des femmes abattues. En roulant vers la Gateway Mall Tavern, il faillit emboutir trois voitures mais la crainte de blesser un autre conducteur et d'alourdir encore son fardeau de culpabilité le rappela à la prudence.

La serveuse qui prit sa commande lui dit que Blentz serait là à deux heures. Chase s'était installé à une table près de la porte et il attendit, en buvant à petits coups pour faire durer son whisky. Tout ça pour rien.

Lorsque Blentz arriva à trois heures moins le quart, vêtu d'un costume de toile blanche et d'une chemise bleue froissée, il accepta volontiers le verre que Chase lui offrit et ne se fit pas prier pour parler, mais il n'avait jamais employé de personne correspondant au signalement du Juge et ne voyait pas du tout qui, parmi ses habitués ou ses amis, pourrait être celui que Chase recherchait.

— Vous savez ce que c'est, dit-il. Tous les soirs, on voit de nouvelles têtes. Et même les habitués changent tous les six mois.

— Oui, bien sûr, dit Chase sans pouvoir dissimuler sa déception.

— Pourquoi recherchez-vous ce type ? Il vous doit de l'argent ?

— Non, au contraire. C'est moi qui lui en dois.

— Combien ?

— Vingt dollars. Vous ne voyez toujours pas qui ça peut être ?

— Je vous l'ai dit. Mais comment ça se fait que vous ayez emprunté vingt dollars à un mec sans même savoir comment il s'appelle ?

— Nous avions bu, tous les deux. Je suppose que si nous avions été un peu moins bourrés, je n'aurais pas oublié son nom.

— Et si ça se trouve, s'il avait été moins bourré, il ne vous aurait pas prêté ce fric, hein ?

Blentz rit de sa propre plaisanterie et vida son verre. Chase se leva.

— C'est bien possible, dit-il.

En traversant la salle, il sentit peser sur sa nuque le regard d'Eric Blentz.

Chase songea que Blentz devait connaître quelqu'un qui correspondait au signalement mais ne voulait rien dire avant de comprendre un peu mieux la situation. Quelle qu'ait été l'existence de Blentz avant qu'il reprenne la taverne, ça n'avait certainement pas été une vie calme et bourgeoise. Il n'était ni crédule ni naïf, comme tous les autres gens que Chase avait interrogés, et il devait connaître la loi dans les coins. Malgré tout, même si Blentz cachait quelque chose, impossible de l'obliger à parler sans faire appel à la police. Et pour Chase, il ne pouvait en être question.

Il reprit sa voiture et rentra chez lui. Personne ne lui tira dessus.

Dans sa chambre, il regarda la télévision pendant un quart d'heure, éteignit le poste avant la fin de l'émission, ouvrit un livre, fut incapable d'en lire plus de deux lignes et passa son temps à marcher de long en large.

Instinctivement, il évitait de s'approcher de la fenêtre.

À six heures et demie, Chase sortit pour aller chez Glenda Kleaver. Quand il ouvrit la porte de sa Mustang, il découvrit que le Juge était passé par là et avait laissé un message. Avec un couteau, le Juge avait lacéré le siège de simili-cuir, avec tant de rage que le capiton blanc sortait de tous les trous comme de la mousse.

Chase aurait aimé pouvoir se dire que cet acte de vandalisme n'avait pas le moindre rapport avec le Juge, qu'il était simplement la victime d'un petit voyou du quartier qui cherchait à se défouler. C'était courant, les journaux relataient tous les jours des agressions de ce genre. Les gosses brisaient des pare-brise sans autre raison que l'envie d'entendre le bruit que ça faisait. Ils arrachaient les antennes de radio histoire de rigoler, ils dégonflaient des pneus, ou les crevaient, ils versaient du sable ou du sucre en poudre dans le réservoir d'essence.

Mais un voyou ne se serait pas contenté de détériorer le siège du conducteur, il aurait lacéré tous les autres ; et il aurait certainement emporté le lecteur de cassettes et la radio stéréo, butin favori des jeunes délinquants. Un voyou ne se serait pas donné la peine de refermer la portière à clef avant de partir. C'était un détail destiné à bien exposer la situation. C'était l'œuvre du Juge. Il avait crocheté la portière avec un bout de fil de fer ; il s'était acharné sur l'unique siège avec autant de hargne que sur Michael Karnes, et il était parti, certain que son identité et son intention ne feraient pas de doute pour sa victime. Le Juge semblait comprendre que l'automobile était une extension de l'homme, une forme moderne de la poupée vaudou.

Chase s'écarta de la Mustang et regarda vivement autour de lui,

pour voir s'il était observé. Il venait de penser que le Juge était peut-être dans les parages, intéressé par l'effet que ferait sa dernière menace. La rue, ombragée de grands arbres, bordée de voitures en stationnement, offrait d'innombrables cachettes, surtout à la nuit tombante. Mais Chase eut beau regarder de tous côtés, il ne vit personne, et pas la moindre Volkswagen rouge. Il finit par se rassurer, certain qu'il était seul.

Il pensa aussi que quelqu'un avait pu voir le Juge forcer la serrure de la Mustang, mais quand il leva les yeux et observa les façades des maisons, il découvrit que personne n'était à sa fenêtre. C'était l'heure du dîner et tout le monde devait être encore à table.

Il remonta chez lui, prit une couverture et la jeta sur son siège abîmé. Puis il démarra pour se rendre à son rendez-vous.

Glenda Kleaver habitait au second et dernier étage d'un petit immeuble élégant de Saint-John's Circle. Il y avait un judas à sa porte et elle prit le temps d'y coller son œil avant d'ouvrir. Elle portait un short blanc et un chemisier bleu marine, et elle était pieds nus.

— Vous êtes très ponctuel, dit-elle. Entrez donc.

— Vous habitez un quartier très agréable.

— Vous savez, je suis contre l'épargne. J'aime profiter de l'argent que je gagne, parce que je risque de mourir demain, à moins que l'inflation fasse dégringoler mes petites économies à zéro ; c'est ma philosophie.

Elle prit Chase par le bras, le conduisit au grand canapé et s'assit à côté de lui.

— Que voulez-vous boire ?

— Du scotch ?

— De la glace ?

— Oui.

— D'accord. Je reviens tout de suite.

Il la suivit des yeux quand elle se leva et traversa la pièce pour disparaître dans un petit couloir qui devait conduire à la cuisine et à la salle à manger. Avec ce short, ses jambes étaient phénoménales, si incroyablement longues qu'on aurait pu les croire en caoutchouc. Si Chase avait gardé le moindre souvenir de Louise Allenby, Glenda l'aurait vite chassé. Il n'y avait pas de comparaison possible entre les deux filles.

En attendant, Chase examina le living-room ultra-moderne. Un canapé et ses deux fauteuils assortis recouverts de velours frappé chocolat. Un lampadaire formé d'un bloc de marbre et d'une longue tige d'aluminium flexible se terminant par un globe que l'on pouvait orienter comme on voulait. Une table basse. Quelques toiles aux couleurs vives, une statue représentant un garçon et une fille nus et enlacés, un caoutchouc en pot qui atteignait le plafond. Et rien

d'autre. Le décor Spartiate lui plut ; il s'y sentait à l'aise.

Elle revint avec deux verres de whisky et lui en tendit un. Cette fois, elle s'assit dans un fauteuil face au canapé. Chase trouva ça plus agréable parce qu'ainsi il pouvait admirer ses jambes.

— Vous aimez la fondue bourguignonne ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai jamais mangé.

— Je suis sûre que ça vous plaira. Sinon, je vous prive de scotch.

Il rit et s'installa confortablement. Avec Glenda la conversation était facile, embrassant une foule de sujets allant de la cuisine aux cocktails en passant par la décoration. Elle lui parla des meilleurs restaurants et des discothèques à la mode, et il se contenta d'écouter. Il avait vécu trop longtemps en ermite pour avoir son mot à dire, mais même s'il était souvent sorti en ville il n'aurait pas eu grand-chose à ajouter à ce qu'elle racontait. Elle connaissait tous les bons endroits. Il supposa qu'elle avait une dizaine de soupirants prêts à l'emmener partout où elle voulait. Elle était d'une exquise sensualité.

Le dîner fut délicieux, la fondue bourguignonne accompagnée de pommes de terre au four, d'une salade verte et de zucchini. L'huile qui grésillait dans le poêlon servait de musique de fond à leur conversation. Après le dessert, ils retournèrent dans le living-room et Glenda servit une liqueur de cerises.

— Vous n'êtes pas du tout comme je vous voyais, observa-t-elle après un bref silence.

— Ah ? Vous m'imaginiez comment ? demanda-t-il sans comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Oh, très pète-sec, très strict, classique, glacial, vous voyez ?

— C'est l'effet que je vous ai produit quand je suis entré dans votre bureau ?

— Non. J'ai même été surprise. C'est ça que je veux dire. Vous n'aviez pas du tout l'air d'un héros avec la grosse tête, vous étiez très gentil, très poli, un peu timide.

Chase eut du mal à maîtriser sa stupéfaction.

— Vous m'aviez reconnu tout de suite ?

— Ma foi, votre photo est passée à la une des journaux deux fois dans la semaine.

— Mais vous n'avez rien dit.

— Je suis certaine que vous en avez marre d'être félicité.

— C'est vrai. Plus que vous ne le pensez.

— Quand je suis revenue dans la salle et que j'ai vu que vous étiez parti, j'ai cru que vous étiez furieux parce que je ne m'étais pas occupée de vous en premier.

— Pas du tout. Je me suis simplement rappelé un rendez-vous que j'avais oublié, et j'étais déjà en retard.

Soudain, pour la première fois de la soirée, Chase se souvint de ce

qu'il était venu faire chez Glenda : l'interroger sur les gens qui étaient venus à la documentation le mardi, sur le Juge. Mais il ne voyait pas comment aborder la question. Et il n'en avait pas envie. Il se sentait détendu, il voulait seulement rester là, à boire, à bavarder, à écouter la musique douce.

— C'est vrai que vous faites des recherches sur l'histoire de votre famille ?

— Bien sûr.

— Vous n'avez pas une tête à ça. Et maintenant que je vous connais mieux, je n'arrive pas à le croire.

— Je suis peut-être plus complexe que vous ne le pensez.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-elle.

Beaucoup plus tard, après d'autres silences, d'autres bavardages à bâtons rompus, de la musique et un autre verre, elle lui dit :

— Vous êtes un vrai gentleman, on dirait.

— Moi ?

— Oui.

— Je ne l'aurais jamais cru.

— Si. Votre façon de demander un rendez-vous, au téléphone… Et puis si vous n'étiez pas un gentleman, vous m'auriez déjà fait du rentre-dedans.

— J'aurais dû ?

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Elle se glissa contre lui, renversa sa tête en arrière et offrit ses lèvres, et peut-être pour plus tard, tout le reste.

Il la serra dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Vous embrassez très bien, murmura-t-elle.

Sans doute aurait-il mieux fait, de s'en tenir là, avant de lui prouver qu'il n'était pas capable d'autre chose. Il la désirait, croyait qu'il avait besoin de coucher avec elle, mais il s'aperçut qu'elle était comme un enregistrement du passé et que ses mains déclenchaient le play-back ; il émanait d'elle des souvenirs d'autres femmes, de femmes mortes, elle rejouait l'histoire de sa culpabilité. Elle était désirable mais en tant qu'archétype, et sans le vouloir elle détruisait tout désir.

— Je suis navré, dit-il.

Ils étaient allongés sur le lit à présent, et il contemplait le plafond sombre qui semblait parfois les écraser.

— De quoi ? demanda-t-elle.

Elle lui tenait la main et il lui en était reconnaissant.

— Ne me ménagez pas. Vous espériez davantage.

— Vous croyez ? Mais dans ce cas, vous aussi. Alors si je pars de votre raisonnement, c'est moi qui vous dois des excuses.

Sa gentillesse éveilla chez lui des sentiments nettement ambivalents, car tout en appréciant son tact et ses efforts, il voulait

être humilié. Sans trop bien comprendre pourquoi.

— Vous vous trompez, dit-il. Parce que je n'attendais rien de plus.

— Ah ?

— Je… Je ne peux plus rien faire… Depuis que je suis revenu du Vietnam.

Il n'avait jamais raconté à personne, sauf au Dr Cauvel, l'histoire de son impuissance, mais voilà qu'il s'en servait pour éviter le mépris qu'elle refoulait.

Elle se rapprocha de lui, se hissa sur un coude, et lui caressa tendrement le front.

— C'est moche, bien sûr, mais ce n'est pas tout. Vous pouvez quand même passer la nuit ici, pas vrai ?

— Après ça ?

— Je vous répète que ce n'est pas tout ! Et je pense que ce serait très agréable de dormir près de quelqu'un, qui réchaufferait l'autre moitié du lit. D'accord ?

— Oui.

— Vous n'avez pas faim ? dit-elle en changeant brusquement de conversation. Allons nous faire une omelette.

Il lui serra la main, de toutes ses forces, en soufflant :

— Dans un moment…

Ils restèrent allongés, immobiles, silencieux, comme s'ils guettaient un son. Quand il eut cessé de pleurer, il la laissa allumer la lampe de chevet, et ils allèrent à la cuisine se préparer un petit souper.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Chase demanda d'une voix hésitante :

— Si je… si nous avions fait l'amour hier soir, est-ce que vous auriez trouvé ça normal ?

— Coucher avec un homme, la première fois ?

— Oui.

— Pas normal. Non.

— Mais ça vous est déjà arrivé ?

Elle mordit un toast beurré, prit une bouchée d'œuf au plat et répondit enfin :

— Deux fois.

Chase finit ses œufs et but son café.

— J'aurais voulu…

— Assez ! protesta-t-elle avec une violence qui l'étonna. Vous êtes un sacré maso, on dirait !

— Peut-être.

— Mais vous aimeriez que je vous dise qu'avec vous c'était quelque chose de très spécial, même si nous n'avons rien fait.

— Non.

— Vous mentez mal, Ben, dit-elle en souriant. Vous voulez

vraiment que je vous dise que c'était spécial, mais vous ne me croirez pas quand je vous affirmerai que c'est bien ça pour moi.

— Allons donc !

— Mais si.

Elle rougit, et il trouva sa confusion désuète et délicieuse.

— Ben, je vous assure que c'était quelque chose d'assez unique, et que vous me plaisez beaucoup.

— N'empêche que nous…

— Je me sens bien avec vous, plus heureuse, plus *moi* qu'avec n'importe qui. Et tout ça, dès le premier matin après le premier rendez-vous.

— Vous vous sentez en sécurité, voilà tout.

— Pas vrai !

Quand il releva la tête de son assiette quelques secondes plus tard, pour connaître la raison de sa riposte brusque et du silence soudain, il fut surpris de voir ses yeux noyés de larmes.

— Glenda… Excusez-moi. Je suis navré. Et j'ai très envie de vous revoir, si vous le voulez bien.

— Vous êtes épais, bon Dieu. C'est ce que j'essaye de vous faire dire depuis une heure !

Sur le seuil, il l'embrassa et s'aperçut que c'était facile, comme s'ils étaient de très vieux amants.

— Je suis désolée de vous mettre à la porte si tôt, dit Glenda, mais c'est le jour de visite de ma noble mère. Il faut que je fasse un peu de ménage et que je supprime toutes les traces de ma conduite illicite.

— Je vous téléphonerai.

— Si vous ne le faites pas, je vous harcèlerai !

La matinée était déjà chaude et le soupçon de brise n'agitait qu'imperceptiblement les feuilles des grands arbres. Mais Chase se fichait éperdument de la moiteur. Il s'installa au volant de sa Mustang, baissa la vitre pour avoir un peu d'air et s'apprêtait à tourner la clef de contact quand il entendit derrière lui un bruit insolite. En se retournant, il vit un petit trou au milieu de la lunette arrière. Le Juge s'était levé de bonne heure.

Chase se laissa tomber sur le côté, à l'abri du dossier, et il entendit une deuxième balle percer la vitre arrière au même instant. Elle vint se ficher dans le dossier. Un pistolet équipé d'un silencieux, c'est discret, mais aux dépens de la vélocité. Sinon la balle aurait traversé le dossier.

Il attendit le troisième coup de feu, pendant longtemps. Il ne vint pas.

Prudemment, il redressa la tête et regarda autour de lui. Il ne vit rien d'insolite, et n'essuya plus de coups de feu. Alors il démarra en trombe et fonça dans la rue.

Vingt minutes plus tard, Chase était certain de ne pas être suivi, car il avait fait tant de détours et viré si souvent à gauche ou à droite en surveillant son rétroviseur qu'il n'aurait pas manqué de surprendre son poursuivant. Il s'engagea enfin sur la voie express et rentra chez lui.

Pendant quelques heures, il avait oublié le Juge, mais le Juge ne l'avait manifestement pas oublié, lui. Chase tremblait, et il sentait une démangeaison à la base du cou, là où la balle du Juge l'aurait frappé s'il avait été meilleur tireur. De fait, il tremblait tellement qu'il dut s'arrêter deux fois pour essayer de se maîtriser. Au début, il fut surpris par cette réaction violente, surtout chez un homme qui s'était battu en Indochine. Et puis il comprit qu'à présent il avait quelque chose à perdre, quelque chose de précieux : l'espoir, Glenda, tout ce qui pourrait germer et fleurir entre eux. Il se promit de ne plus oublier le Juge et d'être deux fois plus prudent.

En se garant devant sa maison, il pensa que le Juge l'avait peut-être devancé, qu'il s'était douté que Chase rentrerait chez lui et qu'il s'était tapi dans les parages pour attendre son retour. Il resta longtemps assis à son volant ; il avait peur de mettre le nez dehors. Finalement, quand il comprit que le Juge pouvait aussi facilement lui tirer dessus dans sa voiture que devant la porte, il descendit sur le trottoir.

Une fois dans sa chambre, il ferma la porte à clef, poussa le verrou et s'allongea sur le lit. Et il s'abandonna à sa terreur ; il se laissa aller à trembler jusqu'à ce que les sueurs froides exorcisent sa peur.

IX

Deux heures plus tard, le Juge téléphona. Lorsque Chase décrocha, espérant entendre Glenda, le Juge lui annonça :

— On dirait que vous avez eu encore de la veine.

Chase était beaucoup moins calme que les autres fois et il dut faire un effort pour ne pas raccrocher brutalement.

— Vous êtes toujours aussi mauvais tireur, voilà tout.

— C'est assez vrai, répondit le Juge sans se troubler. Mais c'est aussi la faute du silencieux.

— J'ai de l'argent, vous le savez. Si je vous paye, vous me laisserez tranquille ?

— Combien ? dit vivement le Juge.

— Cinq mille dollars.

— Pas suffisant.

— Sept mille, alors.

— Dix. Dix mille dollars, et je ne chercherai plus à vous tuer, monsieur Chase.

Chase se surprit à sourire ; un sourire pincé mais un sourire quand même.

— D'accord. Comment dois-je opérer le règlement ?

La voix du Juge devint stridente et si rageuse que Chase eut du mal à le comprendre.

— Bougre de salaud, vous ne comprenez donc pas que vous ne pouvez pas m'acheter, pas avec votre sale argent, ni pour tout l'or du monde ? Vous méritez de mourir, parce que vous avez tué des enfants, parce que vous forniquez, et vous allez être châtié ! Je ne suis pas corrompu, moi ! On ne peut pas me soudoyer !

Chase attendit, en écoutant la respiration oppressée du Juge qui tentait de se maîtriser. Il était certain maintenant d'avoir affaire à un fou.

— Vous avez compris ? dit enfin le Juge.

— Oui.

— Bon… Je vous ai vu entrer chez elle, vous savez, et je suis certain que vous avez passé la nuit avec cette putain.

— Ce n'est pas une putain.

— Je sais exactement ce qu'elle est, et qui elle est !

— Ah oui ?

— Parfaitement ! C'est cette salope blonde du *Press-Dispatch.* Je l'ai vue mardi quand je suis allé consulter la documentation du journal.

— Et alors ? Quel rapport avec notre situation ?

— C'est simple. J'ai décidé de la tuer avant vous.

Chase ne répondit pas.

— Vous m'entendez, Chase ?

— Vous ne parlez pas sérieusement.

— Oh que si ! Que si !

Chase aspira profondément et répondit d'une voix posée :

— Vous m'avez dit que vous ne tuez que ceux qui méritent de mourir, après vous être documenté sur leur passé et tous leurs péchés. Est-ce que vous allez violer votre propre règle ? Et vous mettre à tuer n'importe qui ?

— Elle mérite de mourir ! glapit le Juge. C'est une pécheresse ! Elle fornique ! Elle vous a permis de passer la nuit chez elle, vous étiez seuls tous les deux, alors elle doit être jugée sur ce seul fait !

— C'est pour ça que vous me téléphonez, pour la première fois depuis trois jours ? Pour me dire que vous allez la tuer avant moi ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elle vous plaît, Chase ?

Chase ne souffla mot.

— J'espère qu'elle vous plaît, parce que ça m'amusera de voir votre réaction quand j'en aurai fini avec elle.

Chase attendit ; il n'osait pas parler.

— Elle vous plaît ? Vous l'aimez, Chase ?

— Non.

— Vous mentez ! Je vous ai vu quand vous êtes sorti de chez elle, sifflotant, l'air heureux. Très heureux !

— Je sais qui vous êtes, déclara sèchement Chase.

Le Juge éclata de rire.

— J'en doute.

— Écoutez. Vous êtes à peu près de ma taille, blond, vous avez un long nez mince, vous marchez les épaules voûtées et vous vous habillez avec soin. Vous avez le souci de la perfection dans tout ce que vous faites.

— Ce n'est qu'un signalement. Et pas tellement bon de surcroît.

— Je crois que vous êtes un homosexuel.

— C'est faux ! cria le Juge avec trop de véhémence. (Et il dut comprendre qu'il s'était trahi car il changea de ton et ajouta plus posément :) On vous a mal renseigné.

— Je ne crois pas. Je suis certain de bien vous connaître.

— Non. Vous ne savez pas qui je suis, parce que si vous aviez découvert mon nom vous auriez déjà prévenu les flics.

— Ne lui faites pas de mal, dit Chase.

Le Juge se contenta de rire et raccrocha.

Chase avait oublié le numéro de Glenda. Il le rechercha dans l'annuaire. Elle répondit à la troisième sonnerie.

— Je dois vous voir de toute urgence, lui dit-il.

Elle hésita un instant.

— À vous entendre, ça m'a l'air grave. J'espère que que vous n'envisagez pas une nouvelle séance d'auto-récrimination.

— Il ne s'agit pas de ça. Mais c'est très important, Glenda. Une question de vie ou de mort.

— Tout de suite les grands mots, répliqua-t-elle en riant. Ce truc-là court les rues.

— Je vous en prie. C'est très sérieux. J'arrive tout de suite.

— Vous oubliez quel jour nous sommes.

— Votre mère est toujours là ?

— Oui.

— Quand va-t-elle partir ?

— Après dîner.

— Ce sera trop tard !

— Franchement, Ben, vous commencez à m'énerver !

Il attendit un instant avant de répondre, pour maîtriser son impatience.

— Oui. Bon. Mais je serai chez vous à huit heures. Et en attendant n'ouvrez votre porte à personne, sous aucun prétexte, vous entendez ?

— Mais qu'est ce qui se passe, enfin ?

— Je ne peux pas vous le dire maintenant. Vous me promettez de n'ouvrir à personne ?

— Je promets. À tout à l'heure.

Chase marcha de long en large pendant un moment, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'en agissant ainsi il ne parvenait qu'à faire durer le temps. Il ouvrit son placard et prit sa bouteille de whisky. Mais comme il allait remplir son verre il se ravisa. Il ne voulait pas avoir les idées confuses, ce soir moins que jamais. Alors il reboucha la bouteille, referma la porte du placard pour ne pas la voir, alla rincer son verre et la rangea.

Cette décision lui fit comprendre que bien des choses avaient changé, en peu de temps.

Il prit un bain, s'y trempa longuement, se savonna et se rinça plus d'une fois. Puis il se rasa et fit sa gymnastique.

Quand il regarda sa pendule, il vit qu'il n'était que cinq heures un quart.

Moins de trois heures avant de pouvoir expliquer la situation à Glenda, et lui offrir sa protection. Trois heures, ce n'était pas si long. Sauf qu'elle risquait de mourir pendant ce temps-là.

X

Elle portait une courte jupe vert vif et un corsage tabac à manches bouffantes, aux poignets serrés par huit boutons. Ses cheveux blonds étaient coiffés en couettes, ce qui la faisait paraître à la fois enfantine et sophistiquée ; mais Chase supposa qu'une mère n'en verrait que le côté innocent et puéril.

Ils s'embrassèrent longuement, lorsqu'elle eut fermé la porte, comme si la séparation avait duré plusieurs jours et non quelques heures. Chase se demanda, en la serrant contre lui et en sentant ses lèvres avides, comment des rapports aussi étroits pouvaient naître en si peu de temps entre un homme et une femme. Il ne s'agissait pourtant pas d'un coup de foudre. Mais presque. Et s'ils n'étaient pas mariés, s'il ne pouvait pas la posséder physiquement, il éprouvait cette émotion confuse, faite de désir, d'amour, de tendresse, d'une volonté de domination, qui accable dit-on les jeunes mariés.

— Un verre ? proposa-t-elle quand ils se séparèrent.

— Non. Nous devons parler sérieusement. Venez là.

Sur le canapé, assis côte à côte comme la veille, il demanda :

— Personne n'est venu sonner à votre porte, un inconnu ?

— Personne.

— On n'a pas téléphoné ?

— À part vous, non.

— Tant mieux. Mais ce n'est que partie remise.

Elle lui prit une main dans les deux siennes et le regarda fixement.

— Ben, dites-moi ce qui se passe.

— Personne ne veut me croire. À cause de Cauvel, la police ne veut pas m'écouter.

— Moi je veux bien.

— Il le faut, parce que maintenant vous êtes dans le coup aussi.

Elle attendit, longtemps, et comme il ne disait toujours rien elle voulut se lever.

— Je crois que je ferais bien de nous servir à boire.

Il la retint, la força à se rasseoir.

— Non. Si je commence à boire ou si j'hésite je perdrai courage et je ne vous dirai rien.

Pendant vingt minutes, il parla sans la regarder, il lui raconta tout, l'opération Jules Verne, le tunnel, la grille de bambou, les femmes, il

raconta, jusqu'à la dernière menace du Juge.

— Maintenant j'ai vraiment besoin de boire quelque chose, dit-elle quand il se tut.

Cette fois, il ne la retint pas. Quand elle revint avec deux verres il en prit un.

— Je suppose que ça change tout, murmura-t-il.

— Ça change quoi ?

— Nous.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi !

Elle paraissait étonnée, perplexe.

— Mais vous savez maintenant ce que je suis, ce que j'ai fait, la part que j'ai prise au massacre de ces femmes.

— Ce n'était pas vous.

— J'ai tiré comme les autres.

— Écoutez-moi bien, dit-elle avec une force qu'il ne lui connaissait pas. Quand vous étiez là-bas, au Vietnam, il y avait deux Benjamin Chase. Il y avait le Ben qui obéissait aux ordres de ses supérieurs, parce qu'il avait appris à respecter l'autorité et à ne jamais désobéir. Et puis il y avait l'autre Ben, celui qui savait distinguer le bien du mal, le bon du mauvais. C'est ce Ben-là que je connais. Il a passé plus d'un an à essayer de détruire l'autre Ben, celui qui obéissait à ce lieutenant Zacharia, et il a vécu un enfer en cherchant à se disculper. Le premier Ben est mort. La guerre l'a tué et c'est une bonne chose. Alors il n'y a pas la moindre raison pour que le second Ben, mon Ben à moi, ait honte de lui-même et cherche à se punir. Et je n'ai aucune raison d'en vouloir à mon Ben pour ce que l'autre a fait… Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Oui.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Mais quand ses mains glissèrent sur les seins et les hanches généreuses, il comprit brusquement que cela ne pouvait aboutir qu'à de nouvelles frustrations. Alors il s'écarta et se remit à parler du Juge.

— Vous ne voyez pas ce que j'aurais pu oublier, même l'indice le plus infime ?

— Non. Je le reconnais d'après votre signalement, mais j'ignore son nom et je ne sais rien de lui… Est-ce que vous avez pensé à demander à Louise Allenby si quelqu'un ne l'avait pas importunée, elle ou le gosse qui est mort ? Même longtemps avant le crime ? Si le Juge les a réellement suivis pour se documenter, comme il le dit, ils ont pu le remarquer ou se heurter à lui.

— La police a certainement posé cette question à Louise.

— Mais les flics en savent beaucoup moins que vous, ils ignorent tout de cette histoire de documentation.

— C'est vrai. Bon, je vais lui téléphoner. Si elle est chez elle, nous

irons la voir tous les deux.

Louise était chez elle et elle fut ravie d'avoir des nouvelles de Ben. À dix heures, Glenda et lui sortirent.

La nuit était calme et beaucoup moins étouffante que la journée. Chase regarda autour de lui, conscient que les ombres pouvaient aisément cacher un homme armé. Quand il prit le bras de Glenda pour la conduire jusqu'à la Mustang, elle lui dit :

— Épargnez-moi la galanterie traditionnelle. J'ai horreur qu'un homme m'ouvre la portière comme si j'étais infirme.

— Et si l'homme a plaisir à se montrer courtois ?

— Dans ce cas, il peut m'emmener dans une boîte où je dois arriver en robe longue et où je me sens vraiment empêtrée.

Il lâcha son bras en riant.

— À votre aise, Miss Libération. Mais dépêchons-nous, vous voulez bien ?

— Vous croyez qu'il nous observe du haut d'un toit ? Il faudrait que ce soit un tireur d'élite pour nous atteindre dans cette obscurité.

— On ne sait jamais.

Chase contourna la voiture et ouvrit sa portière une fraction de seconde avant que Glenda commence à ouvrir la sienne. Et durant ce bref instant il comprit que quelque chose n'allait pas du tout…

Il avait fermé la voiture à clef. Glenda n'aurait pas dû pouvoir ouvrir avant qu'il ôte le verrou de l'intérieur.

— Ne bougez pas ! cria-t-il.

Elle réagit beaucoup mieux qu'il ne l'avait espéré. Elle ne tira pas la portière vers elle en pensant que le danger l'attendait par-derrière, comme d'autres l'auraient fait. Elle s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il s'est introduit dans la voiture.

— Le Juge ?

— Oui…

Il avait la gorge sèche, et il sentit sa langue coller à son palais quand il lui expliqua :

— N'ouvrez pas la portière. Lâchez-la, laissez-la se refermer toute seule, ne la claquez surtout pas.

— Pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il a installé une bombe, que la portière est piégée.

Elle resta figée, silencieuse, et quand elle parla enfin sa voix trahissait pour la première fois une réelle frayeur.

— Comment le savez-vous ?

— Quand j'ai ouvert de mon côté le plafonnier s'est allumé. Et j'ai vu un bout de fil de fer qui allait de la manivelle de la vitre, de votre côté, à la boîte à gants. Les explosifs doivent être dedans, car il a ôté

l'ampoule du coffret et l'a laissé ouvert.

— Mais comment diable avez-vous…

— Au Vietnam, nous avions l'habitude de vérifier les bagnoles avant d'y monter. Les Congs employaient souvent ce truc-là.

Tandis qu'il parlait, elle avait lâché la portière, qui se referma à demi.

— Maintenant éloignez-vous, dit-il. Rentrez dans la maison.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Désamorcer la bombe.

— Je ne veux pas que vous…

— J'ai fait ça cent fois. Faites ce que je vous dis.

Quand elle fut assez loin pour être à l'abri d'une explosion, Chase monta dans la voiture. Un camion passa à toute allure, et il se crispa en sentant osciller la Mustang. Puis il se pencha pour regarder dans la boîte à gants ouverte. Dans la pénombre, il distingua une grenade. Elle avait été fixée sur la tablette formée par la porte abaissée avec des bandes de plastique adhésif. Le fil de fer enroulé à la manivelle de la vitre était relié à la goupille.

Chase descendit et alla rejoindre Glenda sur le petit perron de l'immeuble.

— Vous avez des outils ? Une pince coupante ?

— J'ai une pince ordinaire.

— Ça ira.

Tandis qu'elle montait chez elle, il attendit, les mains dans les poches, en essayant de ne pas penser à ce que la grenade aurait pu faire à Glenda. Sans doute aurait-il été blessé lui même, mais elle aurait été littéralement mise en morceaux quand la portière de la Mustang aurait éclaté comme du verre.

Elle revint, lui donna les pinces et demanda :

— Combien de temps ?

— Cinq minutes. Restez là. Je ne crois pas que nous ayons à nous inquiéter du Juge pour le moment. Il doit être certain que son piège a marché.

Assis au volant, Chase se pencha et saisit le fil de fer avec la pince, qu'il tordit de côté et d'autre aussi rapidement qu'il le put. Il ne risquait guère de faire sauter la grenade, mais il ne se sentirait rassuré qu'une fois le fil de fer rompu. Le Juge avait laissé au moins vingt centimètres de mou, une marge de sécurité bien suffisante pour ce que Chase avait à faire.

Bien entendu, le Juge n'avait pas cherché à rendre le désamorçage plus facile, en donnant du mou. Son but avait été de s'assurer que Glenda ouvrirait bien la portière avant que la grenade explose, pour qu'elle ne puisse en réchapper. Et même, en comptant les sept secondes entre l'arrachage de la goupille et la détonation, elle aurait

même pu s'asseoir sans remarquer le fil de fer et n'avoir conscience du danger que bien trop tard.

Le fil cassa brusquement. Chase posa la pince et passa sur le siège voisin. Il poussa la portière pour laisser filtrer la lumière d'un réverbère, puis il s'appliqua à couper l'adhésif et les autres fils qui maintenaient la grenade en place. Quand il la dégagea et la soupesa dans sa main, il n'eut plus de doute ; c'était bien une grenade offensive, et pas un jouet d'enfant que le Juge aurait mis là histoire de rigoler.

Chase l'enveloppa dans la peau de chamois fournie avec la voiture et la fourra dans la boîte à gants qu'il ferma à clef. Puis il ôta le fil de fer enroulé à la manivelle, le glissa sous le siège et alla retrouver Glenda.

— Ça y est, dit-il.

— Où est la dynamite ?

— Pas de dynamite. Rien qu'une grenade. Je l'ai enveloppée et enfermée dans la boîte à gants.

— Ce n'est pas dangereux ?

— Absolument pas, tant que personne ne vient tirer sur la goupille.

— Où est-ce qu'il a pu se procurer une vraie grenade ?

— Je n'en sais rien. Mais j'ai bien l'intention de le savoir un jour.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Nous allons voir Louise Allenby, comme prévu. Il est de plus en plus urgent de découvrir ce salaud.

Quand Louise ouvrit la porte, elle portait une veste de pyjama à fleurs qui couvrait à peine ses petites fesses rondes et elle adressa à Chase un sourire tout à fait coquin.

— Je savais bien que vous viendriez chercher votre récompense, dit-elle, et… (Puis elle vit Glenda et fit :) Oh !

— Pouvons-nous entrer ? demanda Chase.

Louise recula, un peu confuse, et referma la porte derrière eux. Chase présenta Glenda comme une vieille amie, mais il sentit que Louise ne le croyait pas. Elle prit un air aigre et fit une moue qui n'avait plus rien de féminin et qui trahissait l'enfant qu'elle était encore.

— Est-ce que vous prendrez un verre, ce coup-ci ? demanda-t-elle.

— Non, merci. Nous n'avons qu'une question ou deux à vous poser, et puis nous devrons partir.

— Moi, j'ai soif, déclara-t-elle.

Là-dessus, elle leur tourna le dos et alla se préparer un verre au bar. Quand elle leva une main pour prendre la bouteille, la veste de pyjama remonta légèrement pour révéler une fesse ronde et blanche qui contrastait avec la jambe bronzée. Et lorsqu'elle revint vers eux, elle s'assit si brusquement que pendant un bref instant elle révéla

toute son intimité avant de croiser les jambes.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Chase était gêné, mais il voyait que Glenda s'amusait de la colère de la petite. Elle prit une des chaises, avec une grâce charmante, croisa aussi les jambes et Chase les trouva beaucoup plus attirantes que celles de Louise.

— Vous m'avez dit que vous sortiez avec Mike depuis environ un an avant… avant le crime ?

— Oui.

Elle jeta un coup d'œil à Glenda, fronça légèrement les sourcils avec un peu de dépit, puis elle se retourna vers Chase et son regard ne le quitta plus.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Durant tout ce temps, vous n'avez jamais été suivis, vous n'avez jamais eu l'impression qu'on vous surveillait ?

— Récemment ? Non.

— Pas seulement récemment. Il y a quelques semaines, plusieurs mois peut-être.

Elle hésita, but une gorgée et finit par répondre :

— Au début de l'année, en février ou mars, oui, il s'est passé quelque chose de ce genre.

Chase sentit son cœur battre mais il s'interdit d'espérer, de peur que cette histoire ne prouve rien et qu'il se retrouve à son point de départ. Il se maîtrisa et se contenta de demander :

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, quand Mike m'a raconté qu'il nous suivait, j'ai commencé par rigoler, pas ? C'était du cinéma, quoi, c'était andouille. Et puis Mike était comme ça, vous savez, il imaginait des tas de trucs. Par exemple, il voulait être peintre, travailler dans un grenier et devenir célèbre. Et puis une autre fois, il rêvait de faire des jaquettes de livres, d'être illustrateur, ou bien de devenir un célèbre dessinateur industriel. Il n'arrivait pas à se décider, mais il savait qu'il deviendrait riche et célèbre. Un rêveur, quoi.

Elle hocha la tête, gravement, comme si elle avait toujours su que les projets et les rêves ne se réalisent jamais.

— Mais vous avez été suivis ? insista Chase.

Il ne voulait pas irriter Louise, mais d'un autre côté il n'avait aucune envie de passer la nuit à écouter la biographie de Michael Karnes.

— C'était un type en Volkswagen, dit-elle. Une petite bagnole rouge. Après avoir écouté Mike pendant huit jours, j'ai fini par ouvrir l'œil moi aussi, et j'ai vu que ce n'était pas encore une histoire. Il y avait vraiment quelqu'un qui nous suivait dans une Volkswagen rouge.

— Comment était-il ?

— Je l'ai jamais bien vu. Il gardait ses distances, et quand nous allions quelque part il se garait toujours assez loin. Mais Mike le connaissait.

Chase crut qu'il allait exploser, il avait envie de prendre Louise et de la secouer pour qu'elle déballe tout, sans passer par cet interrogatoire oiseux. Calmement, il demanda :

— Qui était l'homme à la Volkswagen ?

— J'en sais rien. Mike a jamais voulu me le dire.

— Vous n'étiez pas curieuse ?

— Si, bien sûr. Mais quand Mike avait une idée dans la tête il l'avait pas ailleurs. Un soir que nous étions allés au Diamond Dell, c'est un restaurant drive-in de Galasio, il est descendu de la voiture et il est allé discuter avec le type. Et quand il est revenu, il m'a dit qu'il le connaissait et qu'il ne nous embêterait plus. Et il avait raison. Le mec a filé et il ne nous a plus jamais suivis. J'ai jamais compris.

— Mais vous deviez quand même avoir une idée ! Vous n'avez pas pu laisser tomber sans chercher à en savoir davantage.

Elle posa son verre.

— Mike ne voulait pas en parler, et je croyais savoir pourquoi. Il ne me l'a jamais avoué, mais j'avais l'impression que le type à la Volks lui avait fait du rentre-dedans.

— Un homosexuel ?

— C'est qu'une idée, je peux rien prouver… Dites donc ! Vous pensez que c'était le même mec, lundi soir ? Le type à la bague ?

— Peut-être.

— Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien encore, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

Chase se leva, Glenda aussi.

— Je parie que c'était lui ! s'exclama Louise.

— Autre chose, dit Chase. Pourriez-vous me donner une liste des amis de Mike, des copains de son âge ?

— Les filles aussi ? demanda-t-elle avec un soupçon d'aigreur.

Il réfléchit un moment et finit par juger qu'un garçon de l'âge de Mike ne parlerait pas de ça avec des filles, de crainte que le simple fait d'avoir été importuné par un pédé mette sa virilité en doute. Mais avec des garçons il pouvait en parler, en plaisantant.

— Non. Rien que les copains.

— Combien il vous en faut ?

— Cinq ou six.

— Vous allez perdre votre temps. Mike n'avait pas tellement d'amis intimes. Et d'ailleurs, je ne vois guère que trois types.

— Ça me suffira.

Elle prit une feuille de papier sur le bureau, s'assit et inscrivit les

trois noms. Puis elle se leva, rangea le stylo et rapporta la brève liste à Chase. Il était certain que toute cette comédie, s'asseoir, se relever, était destinée à lui faire entrevoir encore ce qu'elle considérait sans doute comme le paradis.

Il y avait une adresse sous chaque nom ; il se demanda avec combien d'amis intimes de Mike elle avait couché.

Sur le seuil, Louise le frôla, toute en promesses plastiques et en musc fabriqué. Elle souffla :

— Vous savez, ça aurait pu être très chouette.

Glenda était sortie la première et leur tournait le dos ; elle n'aurait pas dû pouvoir entendre mais elle se retourna en souriant aimablement à Louise, et lui dit, beaucoup moins aimablement :

— Mais le problème, c'est que vous faites trop d'efforts, Louise. Beaucoup trop.

Louise rougit, tourna les talons en révélant ses formes, inconsciemment – pour la première fois de la soirée – et claqua la porte.

— Ce n'est qu'une gosse, dit Chase. Vous n'aviez pas besoin de lui parler comme ça.

— Elle ne se conduit pas comme une gosse, rétorqua sèchement Glenda. Absolument pas.

Il s'aperçut qu'elle était jalouse, et si les circonstances avaient été moins tendues, il aurait pris le temps d'apprécier la chose.

Dans la voiture, Glenda parut s'être calmée.

— Et maintenant, inspecteur Chase ?

Il contemplait la rue obscure et pensait au Juge. Il s'était bien assuré que personne ne l'avait suivi en venant, mais il ne parvenait pas à chasser le sentiment qu'un pistolet était braqué sur sa nuque, ou sur celle de Glenda. L'affaire de la grenade lui avait mis les nerfs à vif.

— Voyons un peu si un de ces garçons est chez lui.

— À onze heures du soir ? Un samedi ?

— Nous avons peu de chances, reconnut Chase, mais nous pouvons toujours essayer.

Il démarra, en regardant son rétroviseur. Personne ne les suivait.

Jerry Taylor, le troisième garçon de la liste, était chez lui. Il habitait chez ses parents une maison à un étage au milieu d'un grand jardin, à Braddock Heights. C'était un quartier résidentiel élégant où vivaient des médecins, des avocats et des hommes d'affaires aisés. L'homme qui leur ouvrit, grand et maigre, en pantalon de flanelle, chemise blanche et chandail, ne parut pas surpris que son fils reçoive la visite de deux adultes en pleine nuit. Il demanda si Jerry avait des ennuis, hocha la tête quand ils lui répondirent qu'il n'en était rien, et les conduisit au sous-sol aménagé en salle de jeu en disant que Jerry serait là dans quelques minutes. Puis il les laissa et ne reparut pas.

Jerry Taylor était un maigre garçon au regard fiévreux et aux cheveux longs. Il portait un jean à pattes d'éléphant et une chemise d'ouvrier, et il affecta un air blasé dès qu'il entra, bien que visiblement ce ne soit pas dans sa nature. Il écouta Chase, répondit à ses questions, ne lui apporta rien de neuf, et les raccompagna au rez-de-chaussée. Ils auraient pu être des fantômes ou des êtres invisibles.

— Je me demande si tous ces copains sont aussi communicatifs, observa Glenda.

— Déformation de génération.

— Quoi ? L'ennui ?

— Non. Paraître s'ennuyer. Ils veulent donner l'impression d'avoir tout vu et tout connu.

— Vous parlez comme si vous aviez quarante ans de plus que lui.

— C'est le sentiment que j'ai.

Elle lui sourit et lui prit la main.

— Et maintenant ?

— Quel âge avez-vous ?

— Eh bien vrai ! Nous avons du tact, on dirait !

— Excusez-moi, dit-il en l'enlaçant. Ce n'est pas de la curiosité déplacée. J'ai une raison.

— Vingt et un ans.

— Plus que je ne pensais.

— Alors balancez-moi par la portière.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Je me demandais simplement quels étaient les lieux de rendez-vous les plus fréquentés par les gosses de dix-huit ou dix-neuf ans. Je suis sûr que tout a changé depuis que je suis parti. Et ce ne sont sans doute pas les mêmes que vous fréquentiez à cet âge-là. Un an ou deux, c'est trop long pour qu'un endroit dans le vent reste à la mode.

— Les boîtes à hamburgers de Galasio Boulevard ont toujours du succès. Mais à mon avis, nos chances d'y retrouver un des deux garçons sont nulles.

— D'accord. Nous ferions mieux de rentrer chez vous et d'attendre. Si je ne parviens pas à en contacter au moins un ce soir par téléphone, nous irons les voir demain matin.

— Demain c'est lundi, et je travaille.

— Vous pourriez être malade. Ça arrive à tout le monde.

— Mais…

— Sinon je serai obligé de vous accompagner à votre travail et de rester à côté de vous pour être sûr que vous ne risquez rien, et pendant ce temps-là j'abandonnerai mon enquête.

Elle réfléchit un moment et se décida.

— Bon, d'accord. Et maintenant rentrons. Je ne me sens pas tranquille, assise à découvert.

Une fois chez elle, il s'assura que la porte était bien verrouillée et la chaîne de sûreté assujettie. Il tira tous les rideaux et ferma soigneusement la porte à glissière de la terrasse, encore qu'il ne fût guère probable que le Juge attrape au lasso un des rails de la balustrade et escalade trois étages à la corde lisse. C'était facile au cinéma mais rarement dans la vie réelle.

— Un Scotch pour monsieur, dit-elle en lui tendant un verre.

Ils éteignirent toutes les lumières, sauf une lampe, et s'assirent par terre, adossés au canapé, pour regarder la télévision sans le son.

— Vous avez peut-être assez d'éléments, maintenant, pour aller voir la police ?

— La grenade ?

— Oui.

— Vous oubliez que je reviens de la guerre. Malins comme ils sont, les flics prétendront que je l'ai rapportée du Vietnam, en fraude, et ils me colleront en prison pour quelques jours.

— Bon, pas la grenade. Vous avez peut-être suffisamment d'indices à leur donner ?

— Quoi ? Le fait qu'il portait une bague au petit doigt, que la petite amie de Mike dit qu'elle croit qu'il lui a fait du gringue, qu'un inconnu s'est procuré mon rapport d'université sous un faux nom ? Nous ne savons toujours pas comment il s'appelle.

— Mais son signalement ?

— Ils diront que c'est quelqu'un d'autre, ou que je l'ai inventé. Je ne vais pas leur fournir l'occasion de me traiter encore comme un dingue. Quand j'irai voir les flics, ce sera pour leur mettre le nez dans leur… bon.

Glenda éclata de rire. Chase sourit.

— Écoutez, nous ne pouvons rien faire avant d'avoir interrogé ces garçons, et ils ne sont sûrement pas encore rentrés chez eux. Alors parlons d'autre chose, vous voulez ? Par exemple, je ne sais pas quels livres vous lisez, quelle maison vous aimez, ni si vous dansez, ni…

— Seigneur ! Vous tenez vraiment à vous enquiquiner ?

Mais Chase ne s'ennuya pas du tout, car il découvrit chez elle une fraîcheur, une joie de vivre qui lui firent oublier ses problèmes. Ils s'embrassaient de temps en temps sans aller plus loin. C'était un peu comme s'ils étaient convenus de remettre tout contact physique à plus tard, jusqu'à ce que le Juge ait été découvert.

Trois quarts d'heure après, le téléphone sonna.

— Encore un de vos amoureux transis ! protesta Chase.

— Ma mère, plutôt.

Elle alla décrocher, et après avoir dit « Allô » elle écouta un moment.

— Je n'aime pas ça ! dit-elle soudain, et puis il y eut un nouveau

silence. Écoutez, maintenant c'est à vous de m'écouter et…

Elle s'interrompit, regarda l'appareil et raccrocha.

— Ce n'était pas votre mère, on dirait ?

— Non. Le Juge. Il tenait à m'apprendre qu'il savait ce que nous faisions ici. Il m'a dit qu'il me tuerait d'abord, ensuite vous, et puis Louise Allenby. Il vous félicite d'avoir découvert et désamorcé la grenade, et il dit que la prochaine fois ce ne sera pas aussi facile. Et il m'a souhaité une bonne soirée.

Norman Bâtes, le copain de Mike Karnes qui figurait en premier sur la liste de Louise, était chez lui lorsque Chase l'appela quelques minutes après minuit. Il répéta trois fois qu'il allait justement se coucher, et se montra encore moins communicatif que Jerry Taylor. Mais ça n'avait guère d'importance parce que jamais Mike ne lui avait parlé des avances d'un pédé ni d'un homme qui le suivait partout.

Le dernier, Martin Cable, était déjà au lit. Sa mère déclara :

— Il travaille six jours par semaine pendant l'été, et il a besoin de dormir.

— Je n'en ai que pour cinq minutes, dit Chase.

— Il dort déjà. Je ne vais certainement pas le réveiller.

— Pouvez-vous au moins me dire où il travaille ?

Elle hésita, mais finit par répondre :

— Il prend son service à huit heures du matin, à la Résidence de Grosvenor Place. C'est un des maîtres nageurs de la piscine.

— Merci, dit Chase.

Mais la bonne femme avait déjà raccroché.

— Pas de chance ? demanda Glenda.

— Il nous faudra attendre demain matin pour le voir.

— Alors au lit. Entre la visite de ma mère et la petite scène de la grenade, je suis vannée.

Ils se couchèrent, ils restèrent un moment enlacés, mais ils savaient tous deux que la nuit n'était faite que pour dormir. Pour Chase, ce fut la première depuis des mois qui ne fut pas peuplée de cauchemars.

XI

À huit heures et demie, il y avait deux jeunes gens à la piscine de la résidence ; l'un d'eux astiquait la main courante d'une échelle nickelée, et l'autre frottait le tremplin blanc du plongeoir. Pas encore de baigneurs. Les deux garçons considérèrent Glenda avec un intérêt évident et Chase se demanda s'il ne devrait pas leur apprendre un peu la politesse. Mais quand l'un d'eux siffla, il vit que Glenda souriait, acceptant comme un compliment ce que sa mère aurait qualifié de grossièreté. C'était encore une des légères divergences de point de vue entre eux qui faisaient que Chase se sentait vieux et fatigué.

Il s'approcha de celui qui astiquait l'échelle du petit bain.

— Martin Cable ?

— C'est pas moi, c'est l'autre, répondit le gosse en désignant son compagnon sur le tremplin.

Martin Cable était mince et musclé, et ses biceps se gonflaient même au repos, comme ceux d'un lanceur de poids. Il avait des cheveux noirs et épais qui couvraient ses oreilles et sa nuque, mais pas le moindre soupçon de barbe. Quand il vit approcher Chase et Glenda, il s'assit sur le plongeoir.

— Martin Cable ? répéta Chase.

— Oui ?

Il n'avait pas l'air blasé comme Jerry Taylor et, contrairement à Norman Bâtes, il semblait prêt à répondre aimablement. Les reflets de soleil sur l'eau projetaient des taches scintillantes sur sa figure et son torse nu.

— Vous êtes un ami de Mike Karnes, je crois ?

— Plus ou moins.

— J'aurais quelques questions à vous poser, si vous pouvez m'accorder quelques minutes.

Le garçon se tourna vers Glenda, laissa son regard glisser jusqu'à ses fines chevilles, puis remonter lentement vers le visage. Pendant qu'il savourait le spectacle, il se décida :

— Oui, bien sûr, allez-y.

— Vous connaissiez bien Mike ?

— On était copains, on sortait ensemble avec des filles.

— Il avait du succès ? Il était coureur ?

— Oh papa ! Pas qu'un peu, je vous jure !

— J'ai entendu dire qu'à part Louise Allenby il fréquentait d'autres filles.

— Drôlement ! Il n'en laissait pas passer une. Peut-être parce que c'était tout nouveau pour lui.

— Nouveau ?

Chase avait cru qu'ils parlaient tous deux de la même chose, mais à présent il avait un doute.

— Il avait tiré son premier coup l'année dernière, juste avant de terminer le lycée. Du jour au lendemain, il s'est transformé. Le petit garçon timide et sportif est devenu… je sais pas. Un étalon. Vous savez ce que c'est, vous avez déjà dû voir la chose arriver.

— Oui.

— On lui disait qu'il finirait par l'user s'il se calmait pas un peu.

Chase pensa que le moment était bien choisi pour aborder le sujet principal sans que l'autre se change en carpe, puisqu'ils avaient déjà établi la virilité de Michael Karnes.

— Il ne vous a jamais parlé d'un autre homme… qui aurait cherché à le séduire ?

— Une tante ?

— Oui.

Le garçon jeta un coup d'œil à Glenda, regarda Chase, réfléchit, et finit par marmonner :

— Vous ne m'avez pas dit qui vous êtes.

Chase se nomma, présenta Glenda.

— Ça n'explique pas pourquoi vous vous intéressez à Mike.

— J'ai l'impression, expliqua Chase, que la police ne s'occupe guère de cette affaire. Vous n'ignorez pas le rôle que j'y ai joué. Et ça ne me dit rien du tout de savoir qu'il y a en liberté un fou qui cherche à se venger de moi.

Cable hocha la tête. Quand il répondit après un bref silence, les mots se bousculèrent dans sa bouche, comme s'il trahissait une confidence et voulait en avoir fini le plus vite possible.

— Il y a deux ans, Mike a baisé pour la première fois et après ça il est devenu un peu dingue. Si vous connaissiez ses parents, vous le comprendriez mieux. Ils ne lui avaient jamais laissé entendre qu'on pouvait rigoler dans la vie, et encore moins qu'il existait un truc comme la sexualité. Alors ça l'a tourneboulé. Et ensuite ses notes ont dégringolé.

— Ça se passait quand ?

— Vers le milieu du deuxième trimestre de notre dernière année. Il voulait aller à l'université mais s'il travaillait aussi mal pendant le dernier trimestre, il ne risquait pas de passer. Il était déjà mauvais en physique, et comme il était devenu complètement nul, il s'est mis à prendre des leçons particulières.

— Qui les lui donnait ?

— Un prof qui avait quelques élèves comme ça, le samedi. Je ne l'ai jamais vu, je n'ai jamais su son nom.

— Et c'est cet homme qui a essayé de faire du gringue à Mike ?

— Ouais. Je l'ai su qu'un an plus tard. Mike a fait un effort et il a réussi à passer de justesse. Il est entré comme externe à l'université pendant que moi j'allais à Pitt College. Nous ne nous écrivions guère, mais pendant les vacances et les week-ends nous nous retrouvions toujours. En février nous sommes sortis un soir avec des jumelles, deux rouquines qui étaient en classe avec Mike, de chouettes pépées. Après les avoir déposées chez elles, il m'a parlé de ce mec qui le suivait partout.

— Son répétiteur de physique ?

— Oui.

— Qu'est-ce que Mike vous a dit au juste ? Le moindre détail pourrait être plus important qu'il n'y paraît.

Cable plissa les yeux, s'humecta les lèvres.

— Il avait renoncé à ses leçons particulières du samedi matin parce que le type cherchait à le persuader qu'il n'y aurait aucun mal à coucher ensemble. C'était un an avant. Et depuis, m'a dit Mike, le mec n'arrêtait pas de lui casser les pieds, lui téléphonait tout le temps. Mike raccrochait à chaque fois. Alors le prof s'est mis à suivre Mike partout. Un vrai pot de colle.

— Mais vous ne connaissez pas son nom ?

— Non.

— Pas même son prénom ?

— Pas même ça.

— Un surnom ?

— Vous pensez bien que Mike n'était pas en assez bons termes avec lui pour lui donner un surnom.

— Non, sans doute.

— C'est tout, fit Cable. J'aimerais pouvoir vous en dire plus.

— Je crois que ça nous suffit, assura Chase.

— Bon, alors tant mieux.

Cable se détourna de Chase, secoua la tête pour dégager ses yeux de ses épais cheveux noirs, et sourit à Glenda.

— Vous avez des jambes fantastiques, dit-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Dans le soleil, elle avait l'air d'un mirage, en approchant de la voiture comme si elle dansait au-dessus des ondes de chaleur qui montaient du trottoir. Chase songea qu'elle était vraiment très belle, et que Cable avait bien jugé ses jambes. Il se demanda brusquement s'il pourrait jamais l'aider à réaliser la promesse de son corps, à se conduire comme un homme dans son lit. Il chassa vivement ces

pensées quand elle monta à côté de lui.

— Vous êtes ravissante, dit-il.

— Seigneur, un compliment ! Je ne croyais pas que j'en entendrais plus d'un tous les deux jours.

— Je ne sais pas très bien m'exprimer. Mais ce garçon m'a rendu jaloux. J'ai vu votre figure s'illuminer quand il a dit qu'il aimait vos jambes.

— Je suis peut-être une femme libérée mais j'ai quand même ma petite fierté.

— Je ferai mieux la prochaine fois.

Il posa une main sur son genou nu. La peau était si fraîche, si ferme et elle provoqua chez lui une si violente bouffée de désir et de culpabilité qu'il la lâcha vivement.

— Vous avez pu l'obtenir ?

Elle ouvrit une enveloppe et en tira six feuillets photocopiés.

— La liste de tous les professeurs de la région, de la maternelle au lycée.

— Avec l'adresse et le numéro de téléphone de chacun ! Comment avez vous fait ?

— Je passe ma vie avec des journalistes et j'ai appris tous leurs trucs. J'ai été reçue par l'inspecteur d'Académie et je lui ai raconté que je représentais une société de ventes par correspondance. Il était si furieux d'avoir à travailler l'été alors que les profs sont en vacances et si surpris d'avoir l'occasion de bavarder avec une jeune femme pas trop moche en mini-jupe qu'il ne s'est même pas demandé pourquoi nous faisions nos affaires de vive voix plutôt que par courrier. J'ai payé les photocopies avec un chèque personnel et je n'ai même pas eu besoin de lui expliquer pourquoi. Vingt-cinq dollars pour le nom, l'adresse et le téléphone de près de trois cents fonctionnaires, et ils ont probablement vendu cette liste à trente-six personnes depuis le début de l'année. C'est rentable, leur racket.

Il la considéra avec admiration.

— Quand on est aussi intelligente que ça, on n'a pas besoin de jambes superbes.

— Faux.

— Hein ?

— S'il n'avait pas eu ces jambes superbes à reluquer, il aurait mieux réfléchi. Et j'aurais eu à répondre à pas mal de questions embarrassantes.

Chase lui rendit la liste.

— Grâce à vos jambes, nous avons fait du chemin.

— Vous pensez vraiment que c'est un professeur de physique ?

— Ça expliquerait pas mal de choses. Y compris le fait qu'il possède un silencieux. Il a pu le bricoler lui-même, avec un peu de

patience et ses connaissances. Il m'a d'ailleurs dit que s'il tirait mal c'était à cause de ce silencieux.

Chase démarra. Chez Glenda, ils examinèrent ensemble la liste et soulignèrent les noms des professeurs de physique. Il y en avait trois. Chase leur téléphona et dix minutes plus tard il était certain qu'aucun n'était le Juge.

Ils pensèrent alors que n'importe quel professeur de sciences pouvait donner des leçons particulières de physique, et cochèrent trente-neuf noms. Chase reprit le téléphone. Douze ne répondirent pas, quatre étaient absents mais rentreraient avant dîner, et aucun des vingt-trois autres n'avait la voix du Juge.

À six heures et demie, un seul manquait encore à l'appel, le professeur Charles Shienbluth. Lorsque Chase l'appela pour la septième fois, l'homme répondit enfin.

— Monsieur Shienbluth ?

— C'est moi.

— Vous êtes le professeur Shienbluth qui enseigne les sciences au lycée Watterson ?

— Oui.

— Charles Shienbluth ?

— Oui, oui. Qui est à l'appareil ?

Chase raccrocha.

— Alors ? demanda Glenda.

— Ce n'est pas le Juge. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour rien.

XII

Anne et Harry Karnes habitaient une modeste maison de bois peinte en blanc à Winkler Street, dans un vieux quartier habité par de petits bourgeois. Il y avait une Rambler de trois ans dans l'allée du jardin, et de la lumière au rez-de-chaussée. On entendait le grondement des camions sur la voie express voisine, et la télévision tournée à plein volume dans une maison toute proche.

Anne Karnes leur ouvrit. C'était une femme aux cheveux gris, à la figure dure, sans maquillage, aux yeux trop rapprochés, à la bouche pincée. Elle portait une robe de chambre informe.

— Entrez, dit-elle. Je suis très heureuse de vous connaître.

Gris. Tout était gris dans cette maison. Gris, triste et silencieux. Le mobilier du living-room était massif et sombre, et il y avait des têtières sur tous les fauteuils et le canapé. Deux lampes diffusaient une lumière froide et pâle. La télévision était branchée mais on avait l'impression qu'elle l'était en permanence et que personne ne la regardait jamais. Les murs étaient d'un gris verdâtre, comme les couloirs d'une école ou d'une mairie.

Harry Karnes était aussi gris que sa femme et que sa maison, petit, maigrichon. Quand ses mains ne reposaient pas sur le bras de son fauteuil elles tremblaient, et il semblait incapable de regarder Chase en face.

Chase et Glenda s'assirent sur le canapé, sans oser s'y adosser. Ils se sentaient mal à leur aise dans cette pièce pleine de housses, de têtières et de Bibles. Mme Karnes jetait des regards désapprobateurs sur les jambes nues de Glenda et son mari s'appliquait à ne pas la considérer comme une femme. On se serait cru dans une entreprise de pompes funèbres.

Quand ils en eurent fini avec les remerciements et que Chase put enfin changer de sujet, il s'expliqua :

— Je suis venu vous poser quelques questions au sujet de Mike. Je m'excuse de vous déranger, mais je crois que la police n'enquête pas comme elle le devrait, et j'ai hâte de voir cette affaire réglée, car le tueur risque de s'en prendre à moi.

— Quelles questions ? demanda Mme Karnes.

Dans le fond de la maison, une horloge sonna, un carillon lointain, creux, comme un cauchemar.

— Au sujet de ses études, dit Chase.

— C'était un bon garçon, assura M. Karnes. Il travaillait bien au lycée, et à l'université aussi.

— Ne racontons pas d'histoires à M. Chase, intervint sa femme. Nous savons bien que ce n'est pas vrai.

— Mais c'était un bon garçon, insista le vieux comme s'il cherchait à se convaincre lui-même.

— Il s'est dissipé, déclara Mme Karnes. Il s'est dissipé et d'une année sur l'autre on ne l'a plus reconnu.

— Dissipé ? Comment ça ?

— Il courait. Il rentrait tard, il sortait avec des filles. Vous savez bien où il a été tué, dans ce lieu de péché qu'on appelle un parc.

Chase préféra ne pas poursuivre cette conversation.

— Je voulais surtout vous interroger au sujet d'un répétiteur de physique, qui a donné des leçons particulières à Mike, durant sa dernière année de lycée.

— Il sortait tous les soirs, ses notes devenaient mauvaises. Nous avons tout essayé pour le ramener dans le droit chemin. Il avait besoin d'une bonne fessée, mais il était plus fort que son père, plus fort que nous. Quand un garçon grandit et ne respecte plus ses parents, que peut-on faire ? Il n'y avait plus moyen de le tenir.

M. Karnes ne dit rien ; il se tourna vers l'écran de télévision où passait un numéro banal de chiens savants.

— Qui était son répétiteur de physique ? demanda Chase.

Mme Karnes regarda à son tour la télévision où un chien sautait dans un cerceau pendant qu'un caniche faisait un saut périlleux en arrière. Alors que le public invisible applaudissait, elle répondit :

— Je ne me rappelle pas son nom. Tu t'en souviens, papa ?

Le mari se détourna du poste et regarda par-dessus l'épaule de Chase.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Vous aviez l'habitude de le payer par chèque ? Vous avez dû connaître son nom.

— En espèces, déclara Mme Karnes. Huit dollars pour deux heures de leçon tous les samedis matins. Et Mike prenait l'argent pour le payer. Au bout d'un moment, ce professeur a trouvé que Mike avait tellement de dons qu'il a proposé de le faire travailler gratuitement.

— Mike était un garçon intelligent, marmonna le vieux. Il aurait pu devenir quelqu'un.

— S'il ne s'était pas dissipé, oui. Mais il est devenu comme fou, et le travail ne l'intéressait plus.

Chase sentit le pied de Glenda contre le sien, et comprit qu'elle était aussi irritée que lui par l'attitude de ces gens qui avaient été incapables de comprendre les faiblesses de leur fils unique, si c'étaient

bien des faiblesses.

— À qui vous êtes-vous adressé pour trouver un répétiteur ? C'était peut-être un professeur du lycée ?

— Non. Nous nous sommes bien adressé au lycée, et on nous a fourni une liste de professeurs. Je crois qu'il enseignait dans une école catholique.

— C'était un cours privé, intervint Harry Karnes en s'animant un peu. Pas une école catholique. Un des collèges de la ville.

— Une institution pour jeunes gens ?

— Je crois.

— Je suis certaine que c'était une école paroissiale, insista Mme Karnes en regardant fixement son mari comme pour le forcer à se rétracter.

— Vous ne vous rappelez pas le nom de ce cours ? demanda Chase au vieil homme fatigué.

— Non. Mais ce n'était pas une école paroissiale. Je me souviens bien qu'à l'époque Anne avait peur que ce professeur puisse être catholique. Elle ne voulait pas que Mike prenne des leçons d'un Catholique, surtout en particulier.

— Il faut bien être prudent, avec les enfants, se défendit Anne Karnes. J'ai toujours été très prudente en ce qui concernait Mike. C'est toi qui ne le surveillais pas assez. Peut-être que si nous avions fait bien attention tous les deux, il ne se serait pas dissipé comme ça.

— Un dernier mot seulement, dit Chase. Ma question risque de raviver votre chagrin, mais si vous ne voulez pas y répondre, dites-le moi, je comprendrai.

Anne Karnes regarda les jambes nues de Glenda, fronça les sourcils et se tourna vers Chase. Le mari avait les yeux vitreux et fixes.

— Les obsèques ont eu lieu jeudi, je crois. Avez-vous remarqué quelqu'un que vous n'aviez jamais vu ?

— Il y avait beaucoup de monde.

— Ses amis, surtout, ajouta le vieux.

— Nous ne connaissions pas tous ses amis, fit la mère. Une ou deux fois, il en a invité un à la maison, pour dîner ou passer la soirée, mais c'étaient des jeunes gens dissipés. Alors je lui ai demandé de ne plus nous amener ces garçons s'ils n'étaient pas capables de se tenir correctement. Naturellement, il y avait aussi des filles qu'il… qu'il avait connues à l'école ou à l'université.

Chase décrivit le Juge, selon le signalement que Brown lui avait donné.

— Avez-vous vu un homme qui lui ressemble ?

— Je ne me souviens pas. Il y avait beaucoup de monde.

— Monsieur Karnes ?

— Non, je ne vois pas.

Le vieillard pleurait. Les larmes ne coulaient pas encore mais elles étaient suspendues en grosses gouttes au coin de ses yeux. Sa femme s'en aperçut.

— Je suppose que je suis trop sévère pour le petit. Ce n'était pas un mauvais garçon. Et on ne peut pas reprocher ses défauts à un enfant, n'est-ce pas ? Ce sont ses parents qui sont responsables. Nous. Il n'y avait rien de mauvais chez Mike, et s'il n'était pas parfait c'est parce que nous ne l'étions pas nous-mêmes. On ne peut pas élever un enfant dans la sainteté quand on a péché soi-même. C'était nous. Tout est de notre faute. Pas vrai, papa ?

— Oui, murmura le vieux. Nous avons péché et nous ne pouvons rien reprocher au petit.

Chase était trop déprimé pour s'attarder plus longtemps. Il se leva brusquement et prit la main de Glenda qui se leva aussi.

— Merci de nous avoir reçus. Je suis navré d'avoir ravivé de pénibles souvenirs.

— Pas du tout, répliqua la mère de Mike. Nous ne demandons qu'à vous aider.

Glenda parla pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés ; elle ramassa un journal du soir sur la table et demanda :

— C'est la dernière édition ?

— Oui.

— Si vous l'avez lu, vous permettez que je l'emporte ? Je n'ai pas eu le temps d'acheter un journal aujourd'hui.

— Certainement, répondit Mme Karnes en les accompagnant vers la porte. Il n'y a rien de bon là-dedans, d'ailleurs.

— Vous étiez dans l'armée ! lança soudain Karnes.

Il s'était retourné dans son fauteuil et regardait fixement le col ouvert de Chase.

— Oui.

— Je crois que c'est ça qu'il aurait fallu à Mike. Si nous avions pu le persuader de s'engager et de poursuivre ses études plus tard, l'armée l'aurait peut-être discipliné, lui aurait fourré un peu de bon sens dans la tête. Il aurait peut-être eu besoin de passer un an ou deux là-bas, comme vous.

— C'est la dernière chose au monde dont il aurait eu besoin, rétorqua Chase.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Croyez-moi sur parole, affirma Chase, toute sa compassion envolée et rendu furieux pas l'insouciance avec laquelle ce vieux parlait d'envoyer son fils dans un enfer.

Sur le seuil, Mme Karnes remercia encore Chase de sa visite et déclara qu'elle était très heureuse de connaître Glenda ; après quoi elle ajouta :

— Vous n'avez pas froid, avec ce petit bout de robe qui ne couvre rien ?

— Pas du tout, répliqua Glenda. La nuit est douce.

— Pourtant…

— Et d'ailleurs, je suis nudiste pratiquante. J'aimerais bien mieux me promener sans robe du tout, si la loi l'autorisait.

— Eh bien. Bonne nuit.

Anne Karnes leur adressa un sourire terriblement crispé et ferma sa porte.

— Vous avez l'air toute douce, toute gentille, observa Chase, jusqu'à ce que le vitriol ressorte. Vous ne cesserez jamais de m'étonner.

Glenda lui prit le bras et l'entraîna vers la voiture.

— Je vous jure, ils me rendaient malade ! Ils ne pleurent pas leur fils, ils s'apitoient sur eux-mêmes. Et s'il était parti se faire tuer à la guerre, ils auraient été fiers comme des poux !

— Je sais. C'est pas nouveau.

Il ouvrit la portière pour Glenda, contourna le capot et se glissa au volant. Elle avait déplié sur ses genoux le journal qu'elle avait pris chez les Karnes.

— Ce truc-là va vous intéresser.

— Oui, au fait, qu'est-ce que c'est que cette histoire de journal ?

— Le propriétaire d'un bar est découvert assassiné, lut-elle tout haut.

— Et alors ?

— C'est Eric Blentz. Il y a sa photo à la une.

Chase lui arracha le journal et lut l'article à la lueur d'un réverbère.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Il a reçu cinq balles. Deux dans la tête et trois dans la poitrine, à bout portant.

— Mon Dieu !

— Le corps a été découvert vers midi, par sa sœur.

— Midi ? C'est la dernière édition, ils ne doivent pas encore savoir grand-chose.

— Non. L'article est très court, il annonce simplement comment il a été découvert et où il habitait. Du côté de l'ancien terrain de golf, à Galasio.

— Et personne n'a rien entendu ?

— Non.

— La police a des indices ?

— On ne sait pas.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Ben ?

— C'est le Juge, affirma Chase, persuadé malgré lui.

— Vous ne pouvez en être certain !

— Si. En quittant la taverne samedi après-midi, j'étais à peu près sûr que Blentz connaissait l'homme que je lui avais décrit, mais je ne voyais pas comment le forcer à parler. Il a dû chercher à joindre le Juge pendant toute la soirée de samedi, alors qu'il nous surveillait. Blentz n'a pu lui parler que dimanche après-midi au plus tôt, plus probablement dimanche soir. Il a sans doute demandé au Juge de venir le voir chez lui ce matin, et peut-être en a-t-il laissé entendre la raison. Blentz avait certainement eu le temps de comprendre qui j'étais et de se faire une idée de ce qui se passait. Il a peut-être voulu faire chanter le Juge. Il en était bien capable… Je me demandais pourquoi nous n'avions pas été suivis ni importunés toute la journée. Maintenant je crois le savoir. Si Blentz lui a téléphoné hier en demandant à le voir ce matin et s'il a laissé entrevoir pourquoi, le Juge a dû passer une partie de la nuit à tirer des plans. Et après avoir tué Blentz, il a dû rentrer tout de suite chez lui pour rattraper le sommeil perdu. J'ai lu quelque part que les psychopathes dorment comme des souches après leur crime, parce qu'ils ont atteint un degré émotionnel qui les épuise.

— S'il a dormi toute la journée, il ne tardera pas à reprendre le sentier de la guerre.

— Oui. C'est pourquoi nous allons rentrer chez vous et nous enfermer à double tour jusqu'à demain. Nous ne pouvons pas obtenir une liste des répétiteurs au lycée avant neuf heures du matin. Alors autant fermer boutique.

Personne ne les suivit quand ils s'éloignèrent de la maison grise où Michael Karnes avait vécu.

XIII

Le mardi matin, Glenda téléphona au journal pour dire qu'elle était encore malade. Après le petit déjeuner, Chase appela le lycée, en se présentant comme le père d'un garçon qui avait besoin de leçons particulières de physique. Une aimable secrétaire lui répondit et dix minutes plus tard il avait le nom et l'adresse de quatre professeurs qui arrondissaient leur mois de cette façon.

— Il y en a deux qui figuraient sur l'autre liste, dit Glenda. Ça ne nous laisse que Monroe Cullins et Richard Linski.

— Pas forcément. Il y a un an, le lycée recommandait peut-être d'autres répétiteurs.

— Nous le saurons bientôt, pas vrai ?

Chase hocha la tête et redécrocha le téléphone. Il forma le numéro de Monroe Cullins et attendit en se demandant ce que penserait le Juge, en reconnaissant sa voix et en comprenant que la situation était retournée. Qu'on l'avait retournée. Car ce n'était pas un hasard mais le résultat de pas mal de travail et d'astuce.

Chez Monroe Cullins, personne ne répondit.

— C'est peut-être que le Juge est ici, dans la rue, et qu'il observe l'immeuble, dit Glenda.

— Et peut-être que le type est simplement descendu acheter son journal ou son pain.

— Essayez l'autre numéro.

Chase raccrocha, reprit la liste pour chercher le numéro de Richard Linski, et le forma sur le cadran.

Pas de réponse.

— Ah merde ! s'exclama Glenda.

Chase essuya ses mains moites sur le pantalon qu'elle avait repassé une heure plus tôt. La sueur laissa des traces sombres sur la flanelle.

— Il faut attendre. Nous essaierons encore vers midi, pour voir si l'un d'eux rentre déjeuner chez lui.

Glenda passa l'heure suivante à s'efforcer de lire, pelotonnée dans un des fauteuils, ses longues jambes repliées sous elle. Chase voulut lire aussi, mais il examina les étagères du couloir sans rien trouver d'intéressant. Il prenait un livre, le remettait en place, en examinait un autre. Il avait l'impression de chercher un ouvrage spécial, un sujet, mais sans trop savoir lequel.

À onze heures le téléphone sonna.

— Je vais répondre, dit Chase.

— Et si ce n'est pas lui ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Ma mère. Ou quelqu'un du journal, peut-être.

Elle se leva, hésita devant le téléphone qui sonnait toujours.

— Non. Il faut que je réponde moi-même.

— Qu'est-ce que vous attendez, alors ?

Elle décrocha, sourit, et plaqua une main sur le combiné. Son sourire était crispé, métallique et même un peu rouillé.

— Ma mère, chuchota-t-elle.

Chase retourna aux étagères de livres et finit par choisir un album de peinture érotique. Il n'espérait pas être excité, mais au moins il n'aurait qu'à regarder des images sans réfléchir.

La mère de Glenda la retint au téléphone pendant un quart d'heure. Quand elle raccrocha enfin, elle expliqua :

— Maman se demandait si j'étais gravement malade.

— Comment sait-elle que vous vous êtes fait porter pâle ?

— Elle m'a appelé au bureau pour je ne sais quelle raison. Ils le lui ont dit. Vous ne croyez pas que nous pourrions appeler ces deux types, maintenant ?

Chase regarda l'heure à la pendule.

— Attendons encore un peu.

— Vous avez sans doute raison.

À midi, quand Chase téléphona, il n'eut pas plus de succès que la première fois.

— Nous tenterons notre chance à trois heures.

Ils jouèrent aux cartes pendant un moment, ils prirent ensemble un bain qui ne mena à aucun jeu érotique. Ils regardèrent un peu la télévision. Ils s'efforcèrent de lire.

À trois heures, aucun des deux hommes ne répondit au téléphone.

Ni à cinq heures et demie.

— Je crois que nous allons devenir dingues si nous n'arrivons pas à les joindre bientôt, dit Glenda. Je commence à me faire des idées folles, par exemple que peut-être ils sont tous les deux le Juge.

— Je vous comprends, moi je…

Le téléphone sonna.

— Votre mère vous a déjà appelée et il est trop tard pour que ce soit le bureau.

Chase alla décrocher.

— Vous ne pouvez pas rester enfermés jusqu'à la fin du monde, dit le Juge. Tôt ou tard il vous faudra bien sortir.

— Vous pourriez peut-être venir nous chercher, riposta Chase. Votre problème serait résolu.

— Vous persistez à me sous-estimer, répliqua le Juge en riant. À moins que vous plaisantiez ? D'ailleurs, je vous téléphone simplement pour vous dire que j'ai l'intention de me reposer un peu, de faire un bon dîner et de dormir. Vous allez être libres pendant quelques heures. Vous pouvez aller faire votre marché en paix.

Il se remit à rire, s'étrangla, rit encore et Chase dut attendre un moment avant de répondre :

— Vous êtes drôlement sûr de vous, on dirait.

— Pourquoi pas ? J'ai tout mon temps. Je peux attendre le bon moment pendant des semaines.

Toute la journée, Chase avait eu le loisir de réfléchir à ce qu'il dirait au Juge si jamais il rappelait. Il avait maintenant l'impression de réciter une leçon bien apprise :

— Est-ce que vous vous êtes bien documenté sur le passé d'Eric Blentz avant de le tuer ?

Le Juge resta un moment silencieux et quand il répondit ce fut d'une voix tendue, énervée, presque criarde :

— Je le connaissais trop bien pour être obligé de me documenter ! Il méritait la mort depuis des années !

— Mais plus particulièrement depuis qu'il avait découvert ce que vous fabriquez ?

— Je ne l'ai pas tué pour des raisons personnelles, glapit le Juge. Vous devez le comprendre ! C'était un pécheur, il méritait la mort. En l'exécutant, j'ai rendu service au monde entier !

Sa phrase s'acheva dans un bredouillement indistinct et il raccrocha brutalement, Chase se tourna vers Glenda.

— Essayons encore une fois ces numéros.

— Vous croyez qu'il a téléphoné de chez lui ?

— Je crois surtout qu'il ne prend plus de précautions parce qu'il est trop sûr de lui.

Chase forma le numéro de Monroe Cullins. Personne ne répondit. D'une main hésitante, il forma alors celui de Richard Linski. Il écouta la sonnerie retentir six fois avant qu'on décroche. Chase laissa son correspondant s'énerver, répéter « allô » plusieurs fois, mais garda le silence. Lorsque Linski eut raccroché, il en fit autant.

— Eh bien ? demanda impatiemment Glenda.

— C'est lui. Le Juge s'appelle Richard Linski. Nous le tenons.

Chase apporta la petite valise de Glenda dans la chambre du motel et la plaça au pied du grand lit. Puis il alla fermer la porte, s'assura que la serrure était solide, glissa la chaîne de sûreté en place. La pièce n'était pas grande, mais propre et confortable. La salle de bains n'avait pas de fenêtre et celle de la chambre était bouchée par un grand climatiseur.

— Si vous restez ici, vous ne risquerez rien, dit-il.

— Et sinon ?

— Glenda…

Elle se tenait devant la porte de la salle de bains, les poings sur les hanches, embellie par sa colère. Il y avait plus d'une heure qu'elle était plus belle, parce que sa colère durait depuis ce temps-là.

— Je connais l'adresse de Linski aussi bien que vous, et rien ne m'empêche d'appeler un taxi dès que vous serez parti, pour vous suivre !

Il s'approcha, la prit par les épaules. Elle ne résista pas, mais ne l'encouragea pas non plus.

— Glenda, vous savez qu'il est dangereux, qu'il a déjà tué deux hommes, qu'il a menacé de nous tuer tous les deux. J'ai été entraîné au close-combat, pas vous. J'ai l'expérience de la guerre, pas vous. C'est tout simple.

— Ce qui serait encore plus simple, ce serait d'avertir la police.

— Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas. Pas encore.

— Mais enfin *pourquoi ?*

— Je dois être certain que c'est bien le Juge, que je ne me suis pas trompé. Je ne voudrais pas qu'on se moque encore de moi.

Les épaules de Glenda se voûtèrent, comme si elle était écrasée par sa défaite, mais elle continua à discuter, d'une voix moins stridente.

— Ben. Vous pourriez lui téléphoner, l'affronter à distance. Non ? Vous sauriez bien si c'est lui.

— Il faut que j'y aille.

Il faisait tout pour la persuader que son raisonnement était le bon, mais il n'était pas plus sûr de ses propres mobiles qu'elle. Tout ce qu'elle avait dit était vrai, mais rien ne pouvait apaiser son désir intense d'affronter le Juge en personne et de mettre fin à cette histoire de la façon la plus soudaine et la plus brutale qui soit.

— Si Linski est coupable, ses empreintes correspondront à celles qu'on a relevées sur le couteau qui a servi à tuer Michael Karnes. Un coup de téléphone anonyme à la police…

— Il faut que j'y aille, répéta-t-il.

Elle se laissa aller contre lui, soudain affreusement lasse.

— D'accord, d'accord. Mais j'aurais quand même préféré attendre chez moi… plutôt qu'ici, dans une chambre d'hôtel… C'est encore pire.

— Je vous ai déjà expliqué pourquoi, fit Chase en lui caressant le cou. Il a peut-être menti quand il m'a dit qu'il allait dîner et dormir. Il espérait peut-être me faire sortir, assez longtemps pour pouvoir vous attaquer.

— Mais il ne nous a pas importunés quand nous sommes sortis et personne ne nous a suivis jusqu'ici.

— C'est possible, mais je ne veux pas prendre de risques avec vous.

Il ne peut absolument pas savoir où vous vous trouvez maintenant.

Il l'embrassa, légèrement, et la repoussa.

— Maintenant il faut que je parte, si je veux le surprendre avant qu'il sorte de chez lui.

— Je vous attendrai, murmura-t-elle à contre cœur.

— Je vous le conseille, sinon je m'en vais raconter au *Press-Dispatch* que vous n'êtes pas du tout malade depuis deux jours !

La plaisanterie ne la fit pas sourire, et Chase ne s'en étonna guère.

Il retira la chaîne, tira le verrou, ouvrit la porte et sortit. Il attendit que Glenda ait refermé, poussé les verrous et remis la chaîne en place avant d'aller reprendre sa Mustang.

Seul pour la première fois depuis plusieurs jours, il se surprit à vagabonder en esprit dans des chemins qu'il avait réussi à éviter jusque-là. La discussion avec Glenda, cependant, l'avait contraint à réfléchir à ce qu'elle était pour lui, et ce que serait sa vie s'il la perdait. Il l'aimait, bien sûr, plus qu'il n'avait aimé aucune autre femme. Mais il ne s'agissait pas seulement de ça. Il avait une autre raison d'empêcher sa mort à tout prix : si le Juge la tuait, elle serait morte à cause de Chase, et ce serait sa faute à lui. S'il n'était pas entré dans sa vie, le Juge ne l'aurait pas connue. Chase l'avait mise en danger, et s'il ne parvenait pas à la sauver, il ajouterait un nouveau sujet de remords au fardeau qu'il traînait déjà.

Et il deviendrait fou.

XIV

Ce soir-là, à huit heures un quart, Chase se gara à deux cents mètres de la maison de Richard Linski et fit le reste du chemin à pied, sur le trottoir opposé. Du coin de la rue, à demi caché par une cabine téléphonique, il étudia les lieux, apprit le terrain par cœur tant qu'il faisait jour, afin qu'en revenant à la nuit il puisse s'y déplacer sans hésiter. Il examina le petit bungalow bien tenu, aux volets verts et au toit de tuiles, le jardin entouré d'une haie si bien taillée qu'elle semblait avoir été tracée à la règle.

Il repartit dans la rue transversale, découvrit une ruelle et s'y engagea. Elle passait derrière la maison de Linski. Un petit perron de bois, moins grand que la véranda de façade, accédait à une porte de service. Deux fenêtres encadraient la porte, et toutes deux avaient des rideaux à carreaux rouge et orange.

Chase retourna à la Mustang et attendit la nuit.

Au début, il s'efforça de s'occuper en faisant les mots croisés du journal, puis il écouta la radio, mais renonça bientôt. Il s'efforçait de ne pas penser à l'impulsion qui l'avait poussé à venir seul, parce qu'il n'avait pas tellement envie de découvrir la nature de ses raisons. Il finit par descendre de voiture et marcha au hasard, longtemps.

Une demi-heure après la tombée de la nuit, il revint vers le bungalow, par la ruelle, et s'accroupit contre la haie, à côté de la grille basse. Il y avait de la lumière dans la cuisine, mais il ne put y voir personne. Il attendit dix minutes, sans penser à grand-chose ; son esprit marchait au ralenti, comme il avait appris à le faire au Vietnam avant un combat crucial, puis il avança rapidement, en courant sans bruit sur la pelouse à côté du chemin dallé, en sautant d'un buisson à l'autre, et en attendant un instant à peine chaque fois. Quand il atteignit le perron, il s'accroupit pour ne pas être vu des fenêtres.

À l'intérieur, une radio diffusait des versions orchestrées de vieux succès de Broadway, entre des flashes publicitaires débités d'une voix nasillarde. Pas d'autre bruit.

Chase se retourna pour contempler le petit jardin. Il nota quelques petits arbres, des buissons fleuris, des ombres, une brouette miniature pleine de pétunias fanés. Rien ne bougeait, pas de reflets de lumière.

Une fois sûr d'être seul, il gravit avec précaution les marches du perron. Il y avait une balancelle, une petite table basse et deux

fauteuils d'osier. Une planche grinça et il s'immobilisa, le cœur battant, le front en sueur. Il frissonna involontairement quand une goutte glissa sur sa joue, sous son oreille et dans son cou, telle une chenille. Quand, il osa de nouveau bouger, la planche grinça encore, mais Chase était persuadé que le Juge ne l'attendait pas. Il alla se coller contre le mur de la maison, entre une des fenêtres et la porte.

Il regretta de ne pas avoir de pistolet.

Qu'est-ce qu'il était venu foutre là, sans arme ?

Simple vérification. Jeter un coup d'œil au Juge, à Linski, et puis s'en aller, s'assurer qu'il correspondait bien à ce signalement, et appeler les flics.

Il savait qu'il se mentait à lui-même.

Plié en deux, il avança la tête vers un coin de la fenêtre et risqua un œil dans la petite cuisine illuminée. Il aperçut une table en bois blanc et trois chaises, un panier plein de pommes sur la table, un réfrigérateur, une cuisinière, tout ce qu'on peut voir dans n'importe quelle cuisine, mais pas de Juge. Il se retourna, et alla se pencher à l'autre fenêtre. Là il put admirer un évier, plusieurs éléments, une rangée de boîtes à sucre, à farine et à café, un râtelier de cuillères, de louches et de longues fourchettes, un mixer, mais pas de Juge. À moins que Linski ne se soit collé à la porte pour se cacher – ce qui était bien improbable – il se trouvait dans une autre pièce.

Chase tira l'écran à moustiques et ferma les yeux en entendant le long grincement aigu qui parut trouer la nuit comme un signal d'alarme.

Personne ne vint voir ce qui se passait.

La musique de la radio avait sans doute couvert le bruit.

Chase prit le bouton de porte et le tourna très lentement, jusqu'au bout, puis il respira profondément pour tâcher de se détendre, et poussa. La porte n'était pas fermée à clef. Elle ne grinçait pas. Il entra prestement, regarda autour de lui. La cuisine était bien vide. Il referma la porte, qui tourna silencieusement sur ses gonds bien huilés.

Pour la première fois depuis qu'il avait envisagé cette équipée, Chase eut conscience de sa nudité, du fait qu'il était désarmé, et il éprouva le même picotement douloureux au cou qu'il avait ressenti quand le Juge lui avait tiré dessus dans sa voiture et l'avait manqué. Il songea à ouvrir un des tiroirs pour y chercher un couteau à découper, et y renonça aussitôt. D'abord, il ferait un sacré boucan en tirant un tiroir plein d'argenterie, plus de bruit que ne pourraient couvrir les violons et les trompettes de la radio. Ensuite, il perdrait un temps précieux, des minutes pendant lesquelles le Juge risquait d'entrer dans la cuisine, pour boire un verre d'eau ou autre chose, et de réduire à néant l'avantage de la surprise que possédait Chase. Et enfin, il éprouverait certainement beaucoup plus de satisfaction à tuer Richard

Linski de ses propres mains, plutôt qu'avec une arme impersonnelle.

Naturellement, les choses n'en viendraient pas là, à moins que le Juge ne l'attaque le premier et qu'il n'ait pas le choix. Appréhender le Juge, c'était l'affaire de la police. Si tout allait bien, il trouverait le Juge au lit, endormi, il l'identifierait rapidement et il se tirerait vite fait. Théoriquement, rien n'était plus simple.

Un autre mensonge.

Chase s'arrêta sur le seuil de la cuisine car il n'y avait pas de lumière dans la salle à manger, à part celle qui filtrait de la cuisine et du living-room. En quelques minutes, il s'assura que personne ne se cachait sous la table ou derrière le gros buffet, et il traversa rapidement la pièce pour s'arrêter devant la porte ouverte. Il y avait une moquette épaisse qui étouffait ses pas. Il attendit un instant pour habituer sa vue à la lumière plus vive.

Quelqu'un toussa. Un homme.

Chase crispa et desserra ses poings, respira et expira lentement, se préparant au combat, tout en se répétant qu'il n'y aurait pas de lutte.

Encore un mensonge.

La chose à faire, la plus intelligente et la plus civilisée, c'était de tourner les talons immédiatement, de traverser sans bruit la salle à manger obscure, de passer par la cuisine et de sortir par la porte de derrière pour aller téléphoner à la police.

Chase entra dans le living-room.

Un homme était assis dans un grand fauteuil relax blanc, à côté d'un poste de télévision, un journal sur ses genoux. Il portait des lunettes d'écaille tout au bout de son long nez maigre, et fredonnait un petit air guilleret que Chase ne reconnut pas. L'homme lisait les bandes dessinées.

Pendant quelques instants, Chase fut certain d'avoir commis une dangereuse erreur, car il ne s'était pas du tout attendu à cette scène : un fou dangereux, un tueur se livrant à un passe-temps aussi banal, absorbé par les dernières aventures de Snoopy et Charlie Brown, de Blondie et Dagobert. À ce moment, l'homme leva les yeux et sa figure prit toutes les expressions traditionnelles de la surprise, les sourcils haussés, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, les joues plus pâles. Et Chase constata alors que l'homme répondait parfaitement au signalement du Juge. Grand. Blond. Le visage dur, les lèvres minces, le nez long et mince.

— Richard Linski ? demanda Chase.

L'homme paraissait pétrifié dans son fauteuil. C'était peut-être un mannequin planté à cet endroit pour distraire Chase pendant que le vrai Juge, le vrai Richard Linski, allait venir le surprendre par-derrière. L'illusion était telle qu'il faillit se retourner pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans la salle à manger.

Assis tout droit dans son fauteuil, l'homme serrait les pages du journal si fort qu'elles auraient pu être en acier.

— Juge ? murmura Chase.

— Vous, souffla l'homme.

Il froissa les pages d'acier entre ses mains, les jeta, et bondit du fauteuil comme s'il s'était assis sur une punaise.

— Oui, dit Chase, brusquement calmé. C'est moi.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Le Juge reculait, s'éloignait du fauteuil blanc pour s'approcher du poste de télévision. Il avait les bras ballants et crispait ses doigts comme s'il cherchait une arme quelconque.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua Chase.

Lentement, il s'avança, en examinant Linski.

— Vous n'avez pas à venir ici.

Chase ne répondit pas.

— Je suis chez moi !

Lorsque le Juge s'arrêta contre le poste de télévision, Chase s'immobilisa à deux mètres de lui, sans le quitter des yeux, attendant son moment. Il regrettait que les choses en soient venues là, qu'il n'ait pu observer le Juge sans être vu.

Toujours le mensonge.

— Je suis chez moi, répéta le Juge. Allez vous-en ! Sortez !

Il était en colère, mais sa voix tremblait également de peur.

— Non, dit posément Chase.

— Sortez !

— Non.

— Fumier !

Le Juge était debout, les bras un peu écartés, et soudain il se mit à pleurer. Les larmes glissèrent du coin de ses yeux, roulèrent sur ses joues comme de petites boules suspendues à des fils mouillés.

— Je veux que vous vous dirigiez lentement vers ce téléphone, et je veux que vous appeliez la police.

Tout en parlant, Chase savait déjà que ce ne serait pas aussi simple.

— Jamais de la vie, riposta le Juge.

— Je suis sûr que vous allez le faire.

— Vous ne pouvez pas m'y forcer !

Au même instant, le Juge se retourna à moitié et, en prononçant le dernier mot, il saisit un objet posé sur le dessus du poste.

Trop tard, Chase vit que c'était le pistolet. Il ne comprenait pas comment une chose pareille avait pu lui échapper. Sans doute manquait-il plus encore d'entraînement qu'il ne l'avait cru. À moins qu'il ait préféré ne pas voir l'arme, pour une raison qui échappait à son esprit conscient. Il s'avança tandis que le Juge levait le pistolet

muni du gros tube gris du silencieux maison, mais il ne fut pas assez rapide. La balle l'atteignit à l'épaule gauche, le fit pivoter, perdre l'équilibre et tomber contre le lampadaire.

Il s'écroula, la lampe aussi, les deux ampoules se brisèrent en heurtant le sol, plongeant la pièce dans une obscurité quasi totale, à part la faible lueur des réverbères filtrant entre les rideaux tirés.

— Vous êtes mort ? demanda le Juge.

Chase avait l'impression qu'on avait enfoncé un grand clou dans son épaule ; tout son bras était engourdi. Il sentait le sang ruisseler le long de son flanc mais il ne tenait pas à lever l'autre main pour explorer à tâtons la gravité de sa blessure, en partie parce qu'il ne tenait pas à savoir qu'il était salement touché, et aussi parce qu'il préférait laisser croire au Juge qu'il était mort ou mourant.

— Chase ?

Chase attendit.

Le Juge s'écarta du poste de télévision, se pencha comme pour essayer de distinguer le cadavre de Chase dans cette jungle d'ombre et de meubles. Chase ne pouvait en être sûr, mais il eut l'impression que l'homme tenait son pistolet droit devant lui, à bout de bras, comme un maître d'école qui montre le tableau noir. C'était parfait. Ça le rendait plus vulnérable.

— Chase ?

Chase se força à lever son bras blessé comme si c'était un poids incroyablement lourd, le plia au coude et posa sa main à plat sur le tapis, comme il l'avait déjà fait de l'autre. Il se sentait affaibli, il tremblait, son ventre s'était mué en serpillière, la sueur ruisselait sur sa figure et dans son dos. Il se savait seulement commotionné, et que lorsqu'il déciderait d'agir il aurait assez de force pour surmonter ce malaise.

— Alors, comment va notre héros, à présent ? Vous cherchez encore à étaler votre nom dans les journaux ?

Le Juge avait dû cesser de pleurer car sa voix étouffée semblait sourire. Et il se mit même à rire, en faisant un nouveau pas en avant.

Chase se souleva et se jeta la tête en avant vers les jambes du Juge, sans se soucier de la douleur fulgurante qui lui transperçait l'épaule. Il passa sous le pistolet que l'homme tenait toujours devant lui, tel une vieille fille qui cherche un cambrioleur.

Le coup partit, le bruit sourd du silencieux fut nettement audible, et la balle alla s'écraser au fond de la pièce sans même effleurer Chase.

Ils partirent tous deux à la renverse, contre le poste de télévision que le Juge heurta de la hanche et fit choir de son support. L'appareil fut projeté contre le mur, qui le renvoya par terre où il rebondit lourdement ; mais l'écran resta intact. Ces obstacles empêchèrent le Juge de s'écrouler sur le dos et le renvoyèrent au contraire en avant,

contre Chase. Le pistolet lui échappa et cogna bruyamment le pied de bois de la chaise longue. Le Juge se débattit pour aller le récupérer, mais Chase tenait bon et n'avait nulle intention de le lâcher.

Chase roula sur lui-même en entraînant le Juge et quand il fut dessus, il enfonça son genou de toutes ses forces dans le bas-ventre du tueur. Linski poussa un cri qui se mua aussitôt en un gémissement de douleur. Il s'efforça de se soulever pour déloger Chase, mais il ne put que frémir faiblement. Il s'était remis à pleurer.

L'épaule blessée de Chase avait été malmenée par cette rotation et il eut l'impression que ses os pourrissaient sous les chairs. En dépit de la douleur, il avança ses deux mains à tâtons, trouva les points de pression exacts sur le cou du Juge et enfonça ses deux pouces pendant assez longtemps pour être sûr que le tueur avait perdu connaissance. Quand il se releva, en titubant comme un ivrogne, Linski resta par terre ; les mains écartées du corps, il avait l'air d'un grand oiseau tombé du ciel et qui s'était rompu les os sur un rocher.

Chase passa une main sur sa figure en sueur. Son estomac crispé s'était rapidement détendu, comme un cordage graissé qui se déroule, et maintenant il avait la nausée. Mais il ne pouvait s'offrir le luxe d'être malade.

Il enjamba Richard Linski et alla regarder par la fenêtre. La rue était calme, déserte, la pelouse obscure. Personne n'avait dû entendre les coups de feu. Il se tourna vers le Juge, écouta sa respiration.

Dans le noir, Chase traversa la pièce pour aller allumer l'autre lampadaire, renversa un pouf au passage, et trouva la lampe.

Il examina son épaule. Apparemment, la balle avait traversé le gras du bras, sous l'aisselle. Il se promit de s'occuper de sa blessure plus tard, sous une lumière plus forte, dès qu'il aurait ligoté le Juge.

Il téléphonerait ensuite à la police. Dans un moment. Après avoir mis quelques détails au point.

XV

Dans la salle de bains, Chase ôta sa chemise ensanglantée et la jeta dans le lavabo. Il lava sa blessure, épongea le sang à l'aide d'un gant de toilette, l'appliqua sur la plaie et ouvrit l'armoire à pharmacie. Il trouva un flacon d'alcool à 90 °, en versa la moitié dans le trou et faillit tomber raide. Pendant quelques instants, il se cramponna au lavabo, en se regardant dans la glace. Enfin, quand il eut repris ses esprits, il chercha des compresses, en trouva une boîte, en imprégna deux ou trois de mercurochrome, les colla sur la blessure, les recouvrit d'une bande de gaze et fixa le tout avec de larges bandes de sparadrap. C'était un pansement de fortune, mais au moins il ne risquait plus de laisser des traînées de sang partout.

Dans la chambre, il prit une des chemises du Juge dans un tiroir et l'enfila péniblement. Puis il retourna à la cuisine, trouva un sac à poubelle en plastique et le rapporta dans la salle de bains. Il y fourra sa chemise, le gant de toilette et la serviette ensanglantés. Avec des Kleenex et du papier hygiénique, il essuya le lavabo et la glace, et quand il eut tout nettoyé il les jeta aussi dans le sac. Avant de sortir de la salle de bains il l'examina, pour s'assurer qu'il ne restait pas la moindre trace de sang, puis il éteignit et ferma la porte.

La seconde balle du Juge avait raté Chase, mais pas le grand miroir accroché au-dessus du bar, au fond de la pièce. Le sol et les meubles du voisinage étaient jonchés de débris de verre. En cinq minutes, Chase ramassa les plus grands éclats, mais des centaines de débris minuscules brillaient encore sur le tapis et le capitonnage des fauteuils.

Il réfléchissait à ce problème quand le Juge revint à lui. Chase s'approcha de la chaise sur laquelle il avait ligoté le tueur avec une corde à linge trouvée dans la cuisine. Le Juge se débattait, mais il comprit bientôt qu'il n'y avait rien à faire.

— Où est votre aspirateur ? demanda Chase.

— Quoi ?

— Votre aspirateur.

— Pour quoi faire ?

Chase le gifla violemment.

— À la cave, dit le Juge.

Chase alla chercher l'aspirateur, le brancha et le passa partout,

pour ramasser tous les débris de verre. Au bout d'un quart d'heure, satisfait de son travail, il alla ranger l'aspirateur où il l'avait trouvé. Le Juge cherchait toujours à se débarrasser de ses liens, comme s'il conservait encore un espoir.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

Chase ne répondit pas. Il empoigna le poste de télévision, le hissa sur son support et le brancha. Il marchait encore. Il regarda pendant quelques instants une scène d'une de ces comédies où le papa est toujours un crétin, la mère fofolle et les enfants de charmants petits monstres.

Il ramassa ensuite le lampadaire qu'il avait renversé et l'examina. L'abat-jour métallique était un peu cabossé mais rien n'indiquait que le dégât était récent. Il dévissa les douilles des ampoules brisées et les jeta dans le sac de plastique, avec les grands éclats de miroir et le linge ensanglanté. Puis, sur un magazine, il ramassa les plus petits morceaux de verre, qui allèrent rejoindre les autres dans le sac.

— Où sont vos ampoules de rechange ? demanda-t-il.

— Vous n'avez qu'à chercher !

— Vous finirez bien par me le dire, vous savez.

Le Juge serra les dents, en foudroyant Chase du regard. Chase remarqua qu'il n'y avait aucune trace sur le cou du tueur, là où il avait enfoncé ses pouces. Il s'en félicita. Et comme Linski ne disait rien, il le gifla encore, trois fois, d'un revers.

— Dans la cuisine, sous l'évier, dit Linski. Qu'est-ce que vous essayez de prouver ?

Chase ne souffla mot. Il trouva les ampoules neuves et en prit deux pour remplacer celles du lampadaire. Elles s'allumèrent quand il appuya l'interrupteur.

Il retourna dans la cuisine, prit un seau d'eau, du savon, une bouteille d'ammoniaque et, dans le réfrigérateur, un carton de lait, le produit de nettoyage préféré de sa mère. Avec un chiffon et ces divers ingrédients, il réussit à effacer le plus gros des taches de sang du tapis. L'épaisseur de la moquette cacha le reste. Cela fait, il rangea tout, et jeta le chiffon dans le sac de plastique.

Dans le living-room, il regarda autour de lui, pour repérer des traces de la bagarre. Le sang avait été nettoyé, les meubles remis en place, les débris de verre balayés. Le seul détail suspect était le carré de mur pâle cerné de noir, à l'endroit où le miroir avait été accroché.

Chase arracha les deux clous qui l'avaient soutenu ; ils ne laissèrent que deux petits trous presque invisibles. Avec une poignée de Kleenex, il frotta le mur et réussit à effacer le cerne noir. On pouvait encore deviner qu'un objet, un tableau ou autre chose, y avait été accroché, mais on avait pu l'en ôter des mois plus tôt.

Le Juge l'avait observé sans rien dire. Chase revint vers lui, s'assit

sur un bras de la chaise longue et commença :

— J'ai quelques questions à vous poser.

— Allez vous faire foutre.

Chase le gifla de toutes ses forces.

— Première chose. Vous aviez vraiment l'intention de tuer Louise Allenby, ou seulement Mike ?

— Tous les deux.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà expliqué.

— J'ai oublié.

Chase avait l'impression que son bras allait le lâcher, mais la douleur aiguë l'aidait à se tenir sur le qui-vive.

— C'était des fornicateurs, grinça Linski. Je les ai suivis, je les ai observés, jusqu'à ce que je n'aie plus de doute.

— Qu'est-ce que ça pouvait vous faire ? Vous étiez jaloux de Mike, vous lui en vouliez de vous avoir repoussé ?

Le Juge comprit peut-être alors qu'il n'y avait plus d'issue, aucun espoir de dissimuler ses tendances sexuelles. Alors il ne prit plus la peine de les démentir.

— C'était un garçon splendide, et j'avais l'impression de lui plaire. Mais j'ai commis une erreur énorme. J'ai eu tort de tenter de le séduire. Il m'obsédait, je ne pensais qu'à sa jeunesse, à cette grâce que les hommes perdent bientôt en vieillissant, à son sourire, sa vitalité, son enthousiasme. Je n'aurais jamais dû lui parler comme je l'ai fait.

— Et c'est pour ça que vous l'avez tué.

— Non ! Tout a commencé à cause de ça, mais c'est devenu beaucoup plus important. Quand j'ai commencé à le suivre, j'ai découvert qu'il n'avait aucune moralité. J'ai découvert que les jeunes gens de sa génération se vautraient dans la luxure. J'ai vu avec horreur ce qui se passait au parc de Kanackaway, par exemple. Et j'ai vite compris que si on ne faisait pas quelque chose pour donner un exemple à cette génération, le pays tomberait un jour dans la décadence, comme Rome.

Chase se sentait très las. Il avait espéré des aveux différents, des révélations plus originales. Mais les fous, se dit-il, s'en tenaient toujours aux mêmes idées périmées.

— Alors vous avez décidé de partir en croisade tout seul, vous vous êtes figuré que vous alliez changer les mœurs de la jeunesse en lui montrant ce qui risquait d'arriver aux… aux fornicateurs ?

— Oui. Je sais bien que je suis un pécheur. N'allez pas croire que j'ignore mes propres faiblesses. Mais en partant pour cette croisade, comme vous dites, j'étais certain de faire pénitence et de contribuer positivement à la morale chrétienne de la communauté.

Chase éclata de rire.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, protesta le Juge.

— Moi si. On voit que vous ne connaissez pas les parents de Michael Karnes. Vous ne les avez jamais rencontrés ?

— Non, avoua le Juge, perplexe.

Chase riait toujours, mais il comprit que ce n'était pas un rire sain, il était trop forcé, trop amer. Il se calma et considéra un moment Linski.

— Parlez-moi un peu d'Eric Blentz, lui dit-il enfin.

— Je l'ai connu dans le temps… dans le sens biblique du terme.

— Vous couchiez avec lui, quoi.

— Oui. Mais il était mesquin, mauvais, il menaçait de me dénoncer. Il était prêt à se compromettre parce qu'il se foutait éperdument que toute la ville sache qu'il en était. Il s'en foutait.

— Il avait raison.

— Vous trouvez ça bien, d'exposer votre péché, de vous y vautrer, d'en tirer vanité ? Vous trouvez que c'est sain ?

— L'homosexualité n'est un péché que si on le considère comme tel. Pour d'autres, ce n'est qu'une attitude différente, pas plus.

— Vous êtes corrompu, comme tout le monde ! Moi, au moins je reconnais mon péché !

— Quand étiez-vous ensemble, Blentz et vous ?

— Il y a deux ans, peut-être plus. Et depuis nous nous rencontrions de temps en temps, mais simplement en copains.

— Quand vous a-t-il téléphoné pour vous dire que j'étais passé et que j'avais posé des questions ?

— Dimanche après-midi. Il voulait me voir lundi matin, et il a commis l'erreur d'insinuer qu'il savait ce que j'avais fait.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas dénoncé à la police ?

Le Juge chercha encore une fois à se débarrasser de ses liens, n'y parvint pas, s'essouffla, et quand il eut repris haleine il expliqua :

— Il voulait de l'argent. Tout comme il m'avait fait chanter il y a deux ans.

— Il est pourtant plus riche que vous, je pense ?

— Il est joueur. Il a toujours besoin d'argent.

— Vous l'avez abattu avec ce pistolet ?

— Oui.

— Où vous êtes-vous procuré la grenade ?

Le Juge sourit fièrement.

— Je suis commandant de réserve. Quand j'ai fait une période l'été dernier, j'en ai simplement pris une à l'arsenal. En me disant qu'elle pourrait toujours servir. Et elle a bien failli être utile.

Chase alla fouiller dans le secrétaire, trouva un stylo et du papier à lettres, prit un grand livre d'art sur la table basse et rapporta le tout à Linski. Il posa le livre sur ses genoux, une feuille de papier dessus, et

lui fourra le stylo entre les doigts.

— J'ai attaché vos deux mains séparément. Je vais détacher la droite, et la maintenir avec cette corde. Et je vais vous dicter une confession. Vous l'écrirez. Si vous essayez de faire le malin je vous casse la gueule. C'est bien compris ?

— Oui.

Chase dicta les aveux, s'assura que le Juge écrivait exactement ce qu'il voulait, puis il ligota de nouveau son bras, alla ranger le stylo et posa le livre sur la table basse.

— Vous devez être content, ricana le Juge. Je ne sais pas comment vous m'avez découvert, mais ça doit être une belle histoire qui passera facilement à la une des journaux.

— Les journaux n'en parleront pas, assura Chase. Du moins pas de la part que j'y ai prise.

— Des clous, Chase, de la merde ! Vous savez bien que vous ferez toujours la une. Et même si vous refusez de vous l'avouer, vous êtes avide de publicité, vous n'êtes qu'un petit héros en carton pâte qui a goûté à la gloire et qui ne peut plus s'en passer.

— Non. Vous ne comprenez rien !

— C'est quand même chouette, la célébrité, hein ? Vous avez tué des femmes et des enfants…

— Pas moi. Pas moi tout seul !

— … Et chaque fois que vous voyez votre photo et le récit de vos exploits dans un journal, ça vous fait bander. Vous me dégoûtez, Chase.

— Je n'ai jamais voulu être décoré.

— Ben voyons !

— Je vous le jure ! cria Chase en se demandant pourquoi il éprouvait le besoin de se justifier devant un type comme le Juge.

— N'empêche que vous avez accepté la médaille, et la bagnole, et le banquet d'honneur.

— C'était le seul moyen d'en finir une fois pour toutes. Si j'avais refusé, la curiosité de la presse aurait été bien pire.

— Prétextes.

— Non ! Enfin quoi, nom de Dieu, je ne veux pas être un héros ! J'ai envie de vivre, simplement, du mieux que je peux. Je n'ai rien d'un héros !

— Qu'est-ce que vous attendez pour raconter ça à la presse ?

Chase se leva, énervé, agité. Il ne tenait pas à poursuivre cette conversation.

— Vous aviez réellement l'intention de tuer Glenda ? demanda-t-il.

— La putain blonde ?

— Glenda, répéta Chase.

— Bien sûr. Elle fornique, tout comme vous, comme la petite

Allenby. Et je vous tuerai tous, faites-moi confiance, je vous ferai passer en justice. Ma justice !

— Vraiment ?

— Vous n'imaginez pas qu'on va m'envoyer en prison, quand même ? On me collera dans un asile et j'aurai droit aux meilleurs psychiatres. Mais si jamais on me confie au docteur Cauvel, je pousserai des hurlements !

Le Juge se mit à rire, s'étrangla de rire, pleura de rire, avant de poursuivre :

— Et j'en sortirai, au bout de dix ou quinze ans peut-être, mais j'en sortirai. Ils ne pourront pas me garder toute ma vie. D'ailleurs, vous m'avez forcé à écrire des aveux sous la menace, et ça suffit pour demander un pourvoi en cassation, si jamais j'étais jugé là-dessus.

Chase alla prendre le pistolet qu'il avait posé sur le poste de télévision.

— Vous avez fabriqué le silencieux vous-même ?

— Oui. C'est pas compliqué. Un bout de tuyau du diamètre voulu, les outils de l'atelier, à l'école où j'enseigne, et voilà… Ce serait un cliché superbe pour la une, vous debout, devant moi, tenant l'arme du crime, l'air glorieux et triomphant.

Chase le gifla encore une fois, d'un revers de main. Quand la bouche du Juge s'ouvrit sous le coup de la surprise, il y fourra le silencieux et appuya sur la détente. Une seule fois.

Il contempla un moment le cadavre de Richard Linski, puis il dénoua les liens et le laissa tomber par terre. Il essuya la chaise avec des bouchons de papier hygiénique mouillé pour ôter toute trace de sang, alla la replacer devant la table de la salle à manger et jeta le papier dans son sac de plastique.

En reprenant le pistolet, il songea que trois balles manqueraient au chargeur, mais il n'y pouvait rien changer. Cela ne prouvait d'ailleurs pas que le Juge avait tiré sur quelqu'un, ni qu'il ne s'était pas suicidé. Il essuya la crosse avec une serviette de toilette, puis il mit le pistolet dans la main du Juge et replia les doigts dessus, pour laisser des empreintes indiscutables.

Débarrassé du pistolet, il chercha à repérer les deux balles que le Juge avait tirées. Il en trouva une dans la plinthe et put l'extraire sans laisser de marque visible. L'autre s'était encastrée dans le mur au-dessus du bar, après avoir brisé le miroir. Il la retira, avec une longue écharde de glace qui lui avait échappé la première fois.

Avec la même serviette, il s'apprêtait à essuyer tout ce qu'il avait touché mais il se ravisa à temps. Il devait y avoir pas mal d'empreintes dans la pièce, qui brouilleraient les siennes. Et si les flics découvraient que le bouton de porte n'en portait aucune, ils ne croiraient pas au suicide. Il fourra la serviette dans son sac.

Il était près de minuit quand Chase regagna la Mustang et jeta le sac en plastique dans le coffre arrière. Il se mit au volant, démarra et passa lentement devant le bungalow de Linski. La lumière filtrait entre les rideaux. Elle brillerait toute la nuit.

En roulant vers le motel, il songea à Glenda, il se dit qu'il allait dormir avec elle, dans moins d'une heure. Et cette fois, il en était certain, tout irait bien. Cette pensée, et la certitude qu'ils n'avaient plus rien à craindre du Juge, libéra son esprit, le délivra de tous ses complexes, au point qu'il eut l'impression de voler. Pris de vertige, il se demanda quand il oserait la demander en mariage ; il la voulait pour lui, pour toujours, il la désirait plus que tout au monde. Elle était sa femme, il en était sûr.

Elle l'attendait dans la chambre de motel, assise sur le lit devant la télévision qui chuchotait, et quand il frappa elle se précipita, tira les verrous, détacha la chaîne, entrouvrit prudemment, et sourit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle en le faisant entrer.

Il l'enlaça, il déboutonna son chemisier, et son assurance ne l'abandonna pas. Il tremblait un peu, mais il ne pensait pas qu'elle s'en apercevrait.

— Il s'est suicidé, murmura-t-il.

— *Quoi !*

— Quand je suis arrivé là-bas, j'ai pris tout mon temps pour examiner les lieux, et j'ai fini par entrer discrètement ; je me suis introduit dans le living-room, sans bruit… et je l'ai trouvé mort. Il avait laissé une lettre.

— Mais qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ?

— Il m'a fallu pas mal de temps pour rassembler assez de courage. Je ne suis entré chez lui qu'à dix heures. Et quand je l'ai vu, j'ai dû m'asseoir un moment, et réfléchir. Et puis j'ai essuyé mes empreintes, et j'ai attendu, au cas où un voisin me verrait sortir. Par prudence.

— Vous êtes certain qu'il est mort ?

— Oui.

Elle recula un peu, une main posée sur le bras de Chase, puis ses doigts remontèrent vers son épaule et sentirent le pansement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je suis tombé, je me suis coupé.

Elle déboutonna vivement la chemise, et défit le pansement.

— Vous vous êtes coupé ? Avec quoi ?

— Un miroir brisé, dit-il, l'estomac révulsé. J'ai cassé une glace, chez Linski, et je me suis coupé.

— Venez dans la salle de bains.

La blessure ne saignait plus ; une croûte s'était formée, noire, horrible. Glenda bassina la plaie et déchira une taie d'oreiller pour en faire des bandes propres.

— Vous devriez aller voir un docteur.

— Mais non, ce n'est rien, assura-t-il en prenant la tête de Glenda entre ses mains. Dites-moi. Vous voulez bien m'épouser ?

— Vous êtes blessé. Commotionné. Il ne faut jamais demander quelqu'un en mariage quand on n'a pas toute sa tête à soi.

— Si vous ne me donnez pas une réponse tout de suite, je vais me mettre à hurler et rien ne pourra me faire taire.

Elle sourit, mais comprit qu'il parlait sérieusement.

— Vous ne m'avez même jamais dit que vous m'aimiez.

— Non ? Suis-je bête ! Je vous aime, et vous le savez bien. Et je peux vous assurer aussi qu'à présent je pense être capable de vous aimer physiquement… Alors ? C'est oui ?

Elle ne répondit pas. Elle s'écarta de lui, dégrafa son soutien-gorge, laissa glisser sa jupe. Et son slip.

— Glenda ! Vous ne dites rien !

— Vous croyez qu'il faut que je parle ? Je vous réponds de la manière la plus positive que je connaisse. Allons nous coucher, mon chéri.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors qu'ils étaient allongés côte à côte sur le lit de motel, elle murmura :

— Demain, je veux que tu ailles chercher tes affaires et que tu t'installes chez moi.

— Qu'est-ce que ta mère va penser ?

— Il va bien falloir qu'elle comprenne que je suis maintenant une grande personne. Et d'ailleurs, tu as dit que tu voulais m'épouser et faire de moi une honnête femme.

— D'accord, dit Chase en riant. Demain matin à la première heure j'irai faire mes bagages. Il n'y a pas grand-chose, d'ailleurs.

FIN

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 17 octobre 1973.
Dépôt légal : 4e trimestre 1973.
N° d'édition : 18630.
Imprimé en France.
(1286)